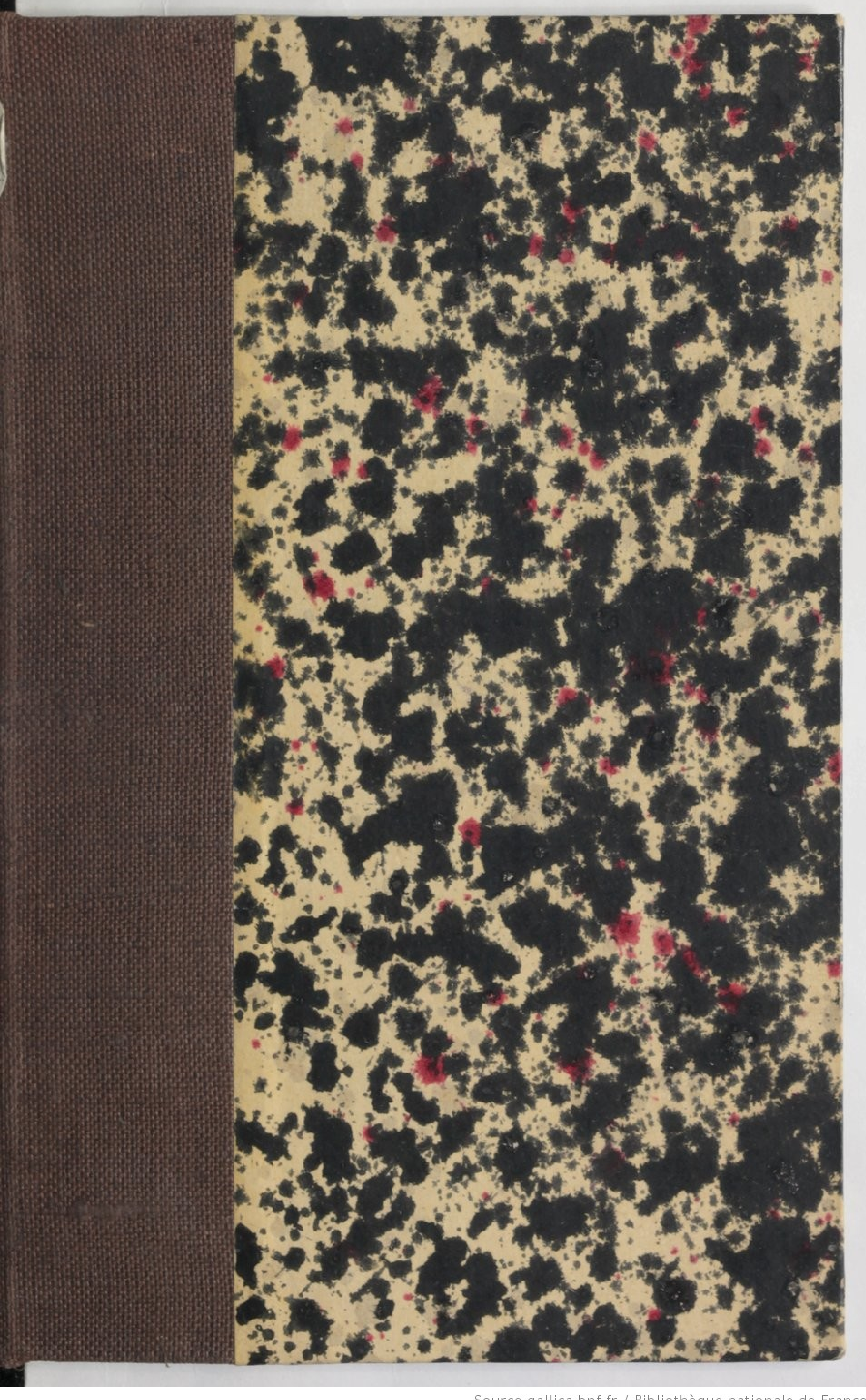
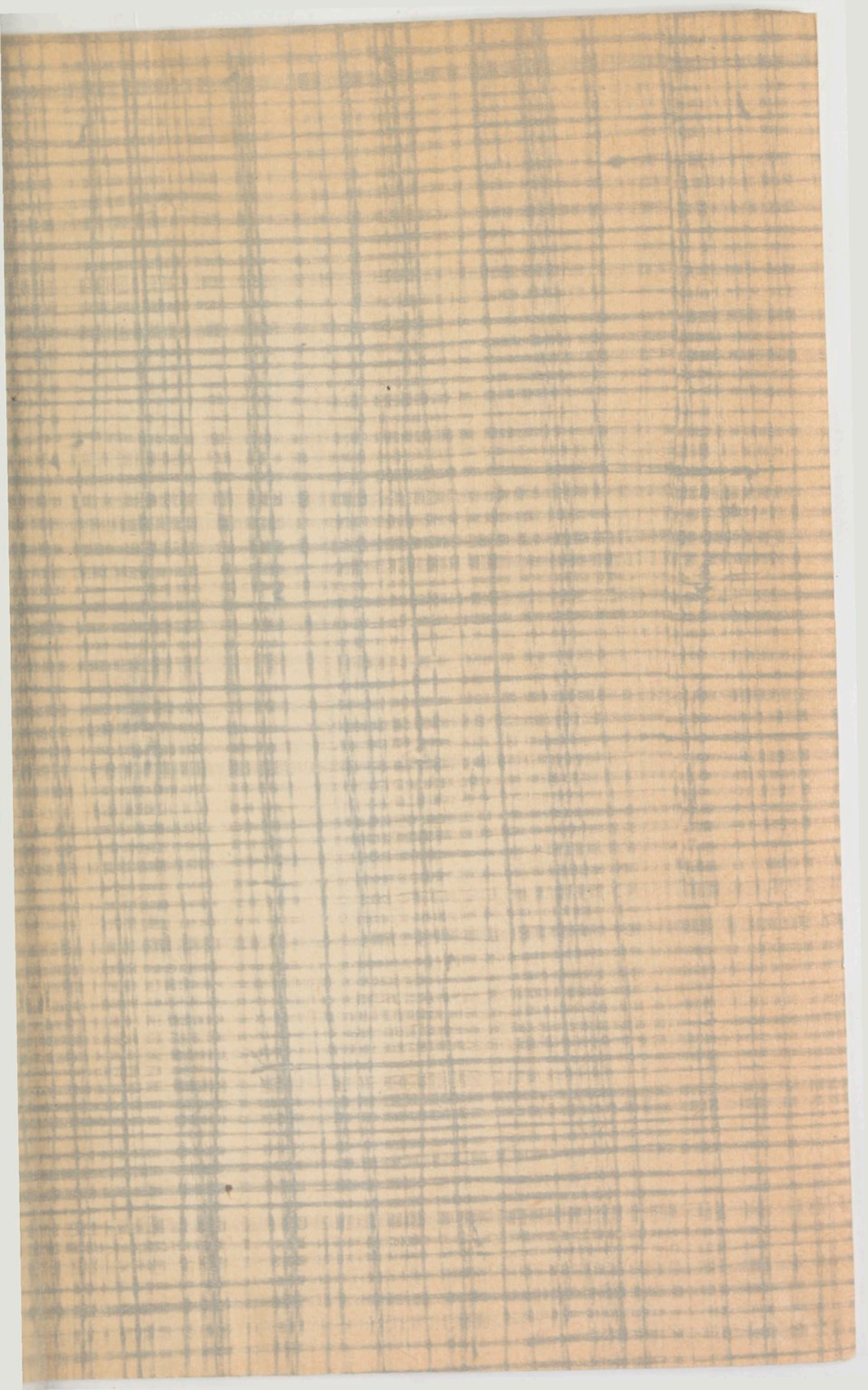
Paul de Musset. Histoires de trois maniaques. Les Dents d'un turco. Histoire d'un diamant. Don Fa-Tutto











HISTOIRES

DE

TROIS MANIAQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A **3** fr. **50** le volume.

Lui et Elle, 9e édition.. 1 vol.

Voyage en Italie et en Sicile. Courses en voiturin. 5e édition.. 1 vol.

Nouvelles Italiennes et Siciliennes (La foire de Sinigaglia. — La pagota. — Le vomero. — Le Bonacchino. — Le Mezzo-Matto). 3e édition........................ 1 vol.

Le nouvel Aladin, suivi de *la Frascatane,* du *Bisceliais* et de *la Saint-Joseph.* 2e édition...................... 1 vol.

Originaux du dix-septième siècle. Galerie de portraits (Le cheval de Créqui. — Mademoiselle Paulet. — Le marquis de Mariamé et la reine Christine. — Un favori de Monsieur (Gaston d'Orléans). — Un mauvais sujet en 1645. — Michel Lambert. — Un homme aimable en 1615. — Le poëte Gombauld. — L'avocat Patru. — Les précieuses. — Le maréchal Gassion-Chamillard. — Le duc de Coislin). 5e édition................... 1 vol.

Extravagants et Originaux du dix-septième siècle (Madame de la Guette. — Le chevalier Plénoches. — Mademoiselle de Gournay. — M. de Guise, le dernier. — Benserade. — Boutteville et Des Chapelles)....... 1 vol.

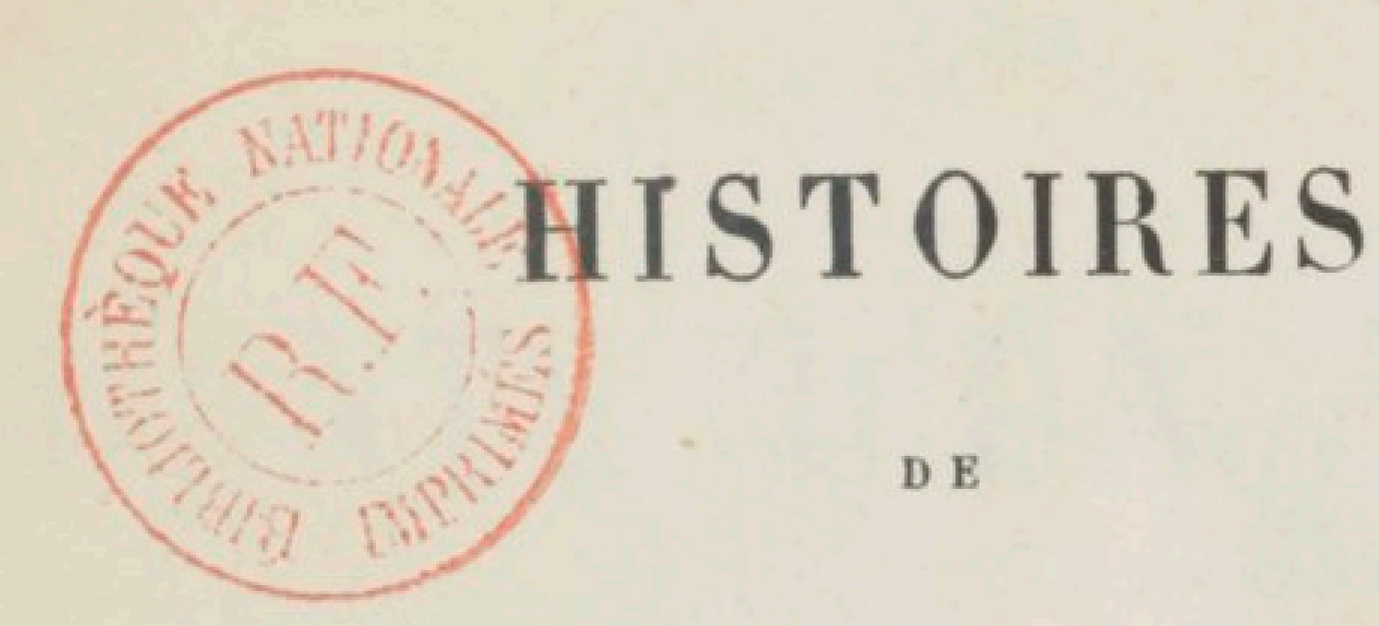
Les Femmes de la régence. Galerie de portraits (La duchesse du Berry. — La comtesse de Verrue. — Claudine de Tencin. — Mademoiselle Quinault. — Mademoiselle de Lespinasse). 5e édition................. 1 vol.

Mémoires de Charles Gozzi, poëte vénitien du dixhuitième siècle, traduction libre........................ 1 vol.

Lauzun. 4e édition, revue et corrigée.................. 1 vol.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

PAUL DE MUSSET





HISTOIRES
DE
TROIS MANIAQUES

LES DENTS D'UN TURCO
HISTOIRE D'UN DIAMANT
DON FA-TUTTO

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1876

LES

DENTS D'UN TURCO

RÉCIT FANTASTIQUE

I

A l'heure de la sieste, par une chaleur de 30 degrés Réaumur, le lieutenant Aubert, du 1er régiment de tirailleurs algériens, s'était couché sur son lit de fer, et le journal qu'il essayait de lire venait de lui tomber des mains. Sa chambrette ressemblait fort à celle d'un Arabe. Sur les quatre murs blanchis à la chaux, point d'autre ornement qu'un modeste trophée d'armes, savoir le sabre et le revolver d'ordonnance, plus deux longues pipes en merisier. Une malle contenant du linge et l'uniforme de grande tenue, deux chaises de paille, un escabeau et une table en bois blanc recouverte d'un tapis de drap jaune, composaient

tout l'ameublement. Au pied de la couchette de fer, une natte d'aloès tenait lieu de descente de lit. Un store de calicot bleu, tendu sur la fenêtre, changeait en une lueur blafarde la lumière éblouissante du soleil d'Afrique. De temps à autre, le frémissement du store témoignait que la brise de mer allait s'élever et répandre un peu de fraîcheur. Le lieutenant dormait, tandis que son brosseur assis sur l'escabeau, les yeux fixés sur le visage de son officier, demeurait immobile comme s'il eût été de cire. Cependant le turco, en pliant les genoux, défit un à un les boutons de ses guêtres, ôta ses souliers et se dirigea tout doucement vers la table, sur laquelle était une trousse de voyage ouverte, et une boîte fermée en érable verni qui contenait les cartouches du revolver. Avec une dextérité remarquable, le brosseur tourna la petite clé dans la serrure, ouvrit la boîte et prit deux cartouches qu'il glissa furtivement dans sa poche ; mais, en prenant la troisième, soit par joie ou par crainte, sa main trembla, et la cartouche, tombant à terre sur le carreau de faïence, produisit un bruit sec qui réveilla le lieutenant. — Je ne sais pas, murmura le turco en feignant de ranger les ustensiles de la trousse, je ne sais pas ce que j'ai fait à Allah ; mais aujourd'hui je ne peux toucher à rien sans le laisser tomber.

— Tu sais très-bien au contraire ce que tu as fait à Allah, dit le lieutenant. Tu me voles mes cartouches, et Allah n'aime pas les voleurs.

— Lieutenant, tu as mal vu, reprit le turco. Le fils de ma mère n'est pas un voleur. J'essuie la poussière qui est sur tes ciseaux et tes rasoirs. J'ai laissé tomber une petite brosse. Voilà tout.

— Le fils de ta mère a menti. Si tu ne remets pas dans cette boîte les cartouches que tu viens de prendre, je t'enverrai pour huit jours à la salle de police.

— Celui qui n'a pas d'armes n'est pas un homme, dit le turco avec dépit en remettant les cartouches dans la boîte. Ali n'est pas un homme.

— Ali est un ingrat, reprit l'officier. Est-ce qu'il n'a pas un excellent fusil Chassepot que le sultan des Français lui a donné pour rien?

— Un fusil sans poudre n'est pas une arme, et mon chassepot reste au râtelier quand moi je suis dans la rue.

— Tais-toi, fais-moi le plaisir de te chausser, et va-t'en à la caserne.

Le lieutenant revint à la lecture de son journal, et jeta un regard sur les *dernières nouvelles*. Tout à coup il poussa un cri de joie. — Ali, dit-il, tu ne sais pas ? la guerre est déclarée. Nous allons partir pour la France.

Ali montra ses dents blanches comme des

amandes fraîches en plissant ses grands yeux de gazelle, et puis son visage reprit subitement l'air impassible qui lui était habituel. — Le journal a peut-être menti comme Ali, dit-il.

— Point du tout, répondit le lieutenant. C'est une dépêche du gouvernement. Notre régiment est appelé à l'armée du Rhin. Nous allons faire parler les chassepots, et tu auras soixante cartouches dans ta giberne.

Ali fit de nouveau son rire silencieux. Tandis que le turco remettait sa chaussure, M. Aubert prit son sabre et son képi, et ils sortirent ensemble, l'un pour aller à la caserne et l'autre à l'état-major. L'agitation se répandait déjà dans la ville avec la nouvelle de la déclaration de guerre. Sur son chemin, le turco rencontra une vieille femme qui jouissait d'un grand crédit dans le menu peuple arabe, parce qu'elle était sujette à de fréquentes attaques d'épilepsie, ce qui est, comme on sait, le signe certain du don précieux de seconde vue. La vieille s'arrêta devant Ali, lui barra le passage, et après lui avoir examiné le blanc des yeux et le creux de la main : — Mon fils, lui dit-elle, mon cher Ali, prends garde à toi. Ce n'est pas pour Allah et son prophète que tu vas combattre. Par-dessus la mer, là-bas, sur la terre froide, je vois des dangers, des dangers qui volent de tous côtés comme des hirondelles. Les balles

pleuvent autour du vaillant soldat, et une seule suffit pour le tuer. Il faut te mettre à l'abri de la mort. Mon fils Ali, achète-moi ce talisman ; il a été fait par un savant magicien.

La vieille exhiba une petite pierre noire et plate, comme on en trouve par centaines au bord de la mer, et sur laquelle étaient gravés grossièrement les deux mots arabes *arch* et *korsi*, qui sont les noms des deux trônes d'Allah.

— Ce talisman est-il vraiment puissant? demanda le turco.

— Puissant comme le soleil.

— Et combien vaut-il ?

— Une piastre.

Ali gratta le fond de sa poche. Il en tira une pièce d'argent de vingt centimes. — Voilà tout ce que je possède, dit-il.

La vieille saisit avidement la pièce de monnaie, puis elle se redressa d'un air solennel en élevant les deux mains à la hauteur de sa tête. La pierre noire percée d'un petit trou pendait au bout d'une ficelle. Ali se courba religieusement, et la sorcière lui mit au cou le préservatif infaillible des atteintes de toute espèce de projectiles. Pendant cette cérémonie, la vieille prononçait des paroles prophétiques. — Ils auront beau tirer sur lui, les infidèles des pays froids ; leurs balles n'atteindront pas le bon serviteur d'Allah, quand

même elles tomberaient plus serrées que la grêle. Il est à l'abri de la mort par le feu, le vrai croyant, et pour se garder de la mort par le fer il a ses jambes agiles, ses bras nerveux et son cœur de lion ! Va, mon fils ; sois vainqueur, et méfie-toi des armes blanches.

Plein de confiance dans la vertu de son talisman, le turco reprit le chemin de la caserne.

Ali-ben-Samen avait porté les armes contre le sultan des Français dans sa petite jeunesse. Il avait pris part à maintes expéditions de sa tribu insoumise, détroussé maints convois, pillé maintes fermes, assassiné maints colons européens, et il ne croyait pas avoir mal fait. Ali, étant né sous la tente, ne savait pas son âge et s'étonnait parfois de voir que tous les Français paraissaient se souvenir du moment de leur naissance. C'était un beau garçon de pur sang arabe, d'une force peu commune, leste et souple comme un chat, la peau brune, mais non noire, le nez droit, le front haut, la bouche grande, les lèvres fortes, mais non épaisses. Ses yeux semblaient d'émail et ses dents de fine porcelaine. A voir l'air calme du visage, la gravité de la démarche et la sobriété du geste, on aurait pris Ali pour un homme raisonnable et maître de lui ; mais tout cela n'était qu'un masque. Dans ses moments de passion, l'Africain ne se connaissait plus. Obéissant, appri-

voisé par la discipline, il gardait au fond de son âme ses instincts sauvages, tout prêts à se déployer, si on leur donnait carrière ; au demeurant, le meilleur fils du monde et voleur comme une pie. La plus belle de ses qualités après le courage était une frugalité incompréhensible pour l'homme du Nord. Une poignée de riz cuit à l'eau suffisait à sa nourriture pour vingt-quatre heures, et de sa vie il n'avait bu ni vin ni aucune de ces liqueurs dont les soldats s'empoisonnent. Dans une expédition malheureuse de sa tribu, Ali avait été entouré par les zouaves, et, comme il ne voulait point se rendre, on l'avait garrotté avec des cordes et transporté à Constantine comme du bagage. Persuadé qu'on allait le fusiller, il s'imagina d'abord qu'on n'osait pas le mettre à mort par crainte de représailles ; mais il finit par comprendre que la peur n'entrait pour rien dans cette mansuétude des Français. Leur générosité le toucha. On lui permit de visiter Alger et de circuler librement dans la ville, sous la promesse de ne point chercher à s'évader. Finalement il s'engagea dans les tirailleurs algériens pour conquérir le droit de porter des armes, et il se conduisit en loyal soldat.

Ce fut une véritable partie de plaisir pour Ali que l'embarquement sur le bateau-transport et l'arrivée sur le continent européen. On sait avec

quelle précipitation désordonnée s'exécutèrent les mouvements de troupes pendant les derniers jours de juillet 1870. A Marseille, le turco eut le plaisir de se montrer dans la Canebière, son fusil sur l'épaule, au milieu d'une population curieuse et sympathique ; mais à Lyon il n'eut pas le temps de parcourir la plus grande ville de France après Paris. En approchant du théâtre de la guerre, son régiment, dirigé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par une succession d'ordres et de contre-ordres, ne se reposa plus. Enfin, le 3 août, les tirailleurs algériens, définitivement attachés à la division du général Douay, arrivèrent à Wissembourg. Ils mirent leurs armes en faisceaux dans la gare du chemin de fer et les terrains environnants. Un bataillon de troupes de ligne occupait la ville. Le reste de la division était campé sur le Geisberg, dont un vieux château entouré de murailles épaisses couronnait le sommet. Sans le savoir, cette division de cinq mille hommes avait en face d'elle, à quelques heures de marche, une armée cinq fois plus nombreuse, commandée par le prince royal de Prusse, et qui s'avançait en dissimulant ses mouvements dans un pays couvert de forêts.

Le lieutenant Aubert était encore à table avec les autres officiers du régiment dans la salle du buffet de la gare, quand notre turco, amplement restauré par une ration de soupe et un peu de riz,

dormait déjà sur une planche d'un sommeil profond et réparateur. Il ne se doutait guère du choc terrible qui se préparait pour le lendemain. Ce n'était pas à lui qu'il appartenait de le prévoir. Par malheur, ses chefs ne s'en doutaient pas plus que lui. Les officiers s'étendirent à leur tour sur les banquettes et les tables. La nuit vint, et le silence se répandit dans tout le campement.

Avant le coucher du soleil, si quelqu'un se fût élevé au-dessus de Wissembourg au moyen d'un ballon captif, on aurait pu voir, dans les espaces découverts et à travers le feuillage des bois, s'agiter une immense fourmilière, divisée en trois groupes distincts : le deuxième corps d'armée bavarois, les cinquième et onzième prussiens, puis les Badois et les Wurtembergeois commandés par le général de Werder. Au point le plus rapproché de la petite division française, les Bavarois mangeaient leur repas du soir. On leur distribuait de bons morceaux de viandes salées. Une large barrique, montée sur des tréteaux et percée aux deux extrémités, versait la bière par ses deux robinets à la fois. Le major Fressermann, allant d'un peloton à l'autre, s'assura que ses hommes ne manquaient de rien. Quand il les vit bien repus, l'estomac plein, les lèvres luisantes et les yeux alourdis, il les laissa dérouler leurs manteaux pour se coucher sur l'herbe desséchée par le vent d'est,

qui soufflait sans interruption depuis trois mois. Son inspection achevée, le major vint s'asseoir près du chirurgien Basilius, qui l'attendait pour souper avec lui. Par manière de compliment sur son exactitude à remplir son devoir, le chirurgien l'accueillit en lui disant : — Les premiers sont les derniers.

— *Major sum*, dit Fressermann en jouant sur le nom de son grade.

— *Imò*, *maximus es*, répondit Basilius.

Et ils se mirent à manger en gens de robuste appétit.

Dans son régiment, le major Wolfgang Fressermann passait pour un joli garçon. Il avait trente ans, la face large, la peau très-blanche, les cheveux blonds, les moustaches en crochets, les yeux d'un bleu clair, le regard froid et l'air martial. Sa machoire inférieure était un peu lourde, et sa langue épaisse, ce qui l'obligeait à parler lentement. Sa taille, de grandeur moyenne, bien serrée dans l'uniforme, paraissait belle, quoique les épaules fussent un peu hautes et le cou court. Il avait la jambe forte et le pied long ; mais il valsait avec grâce. Malgré la vigueur de sa constitution, tous ses avantages physiques étaient gâtés par une fâcheuse infirmité. Fressermann avait les dents mauvaises et il souffrait parfois de névralgies insupportables, ce qui ne l'empêchait pas de faire son service avec une louable ponctualité.

Né dans la petite ville de Roth d'une famille aisée, mais n'ayant point de titre au milieu d'une aristocratie pleine de morgue, le major savait rendre à chacun ce qu'il lui devait, parlant avec plus de respect à un *graf* qu'à un baron, humble devant ses supérieurs, poli avec ses égaux, brusque et hautain avec ses inférieurs, comme il sied à un bon Allemand. D'ailleurs intelligent, laborieux, musicien, doué d'aptitudes diverses et d'une mémoire complaisante, il portait dans sa tête un bagage considérable de notions variées, les unes utiles, les autres sans valeur. A force d'étudier les commentateurs, si nombreux en son pays, il avait perdu le sens vrai des textes. Le cours d'esthétique de Hegel lui avait appris les règles du beau dans les arts; mais, en face d'un tableau, il ne pouvait pas dire si la peinture en était bonne ou mauvaise. Sa sensibilité poétique s'émouvait aisément. Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il chantait un *lied* de Schubert, mais à la vue d'un blessé ou d'un agonisant il restait maître de lui-même comme l'empereur Auguste. Nul ne savait mieux que lui soutenir une thèse fausse en observant les lois de la logique. Enfin, à tous les dons heureux que lui avaient prodigués les bons génies le jour de sa naissance, une méchante fée, arrivée la dernière, avait opposé ce correctif inquiétant : « avec tout cela, tu ne

plairas pas. » En effet, lorsqu'il voulut faire la cour à la fille de son voisin, le riche fabricant de quincaillerie de Furth, Mlle Emilia ne répondit à ses compliments que par une incrédulité railleuse et affectée. Six mois avant la guerre, le 24 décembre, on fit chez le voisin deux arbres de Noël, l'un pour les enfants, l'autre pour les grandes personnes. Mlle Emilia disposa les numéros de telle sorte que M. Fressermann gagna une brosse à dents. Cette allusion peu charitable à son infirmité blessa justement le major. Il en conclut que la jeune fille avait un cœur dur, et il cessa de lui adresser ses hommages.

Est-il besoin de faire remarquer combien le major Fressermann ressemblait peu au pauvre turco qui, le soir du 3 août, dormait sur une planche à quelques lieues de lui? Assurément la nature n'avait point créé ces deux hommes pour qu'ils vinssent se heurter l'un contre l'autre, et si l'on m'eût dit au mois de juin que, dans peu de jours, ils se battraient ensemble, je ne l'aurais pas voulu croire. Cependant le 4 août, vers sept heures du matin, le canon tonna sur la rive gauche de la Lauter. Tout de suite après, une vive fusillade annonçait que les Bavarois tentaient l'assaut de Wissembourg. Leur feu diminua peu à peu, et l'on apprit que le bataillon du 74e de ligne les avait énergiquement repoussés. Pendant

ce temps-là, les turcos se fortifiaient à la hâte en prenant dans le matériel du chemin de fer tout ce qui pouvait servir à former une redoute. Bientôt on aperçut à une grande distance une ligne noire qui s'avançait lentement : c'était la division bavaroise appuyée du cinquième corps prussien. Le colonel des tirailleurs observait cette marée montante. Lorsqu'il la crut à portée des chassepots, il commanda feu. Les fusils à aiguille répondirent aussitôt, et le vacarme alla toujours en croissant. Le tir des Prussiens se distinguait par un ensemble et une régularité presque mécaniques. A chaque décharge, c'était comme une nappe de projectiles, tous à la même hauteur, et qui faisaient voler en éclat les faibles palissades de la redoute et les vitres de la gare. Quelques tirailleurs blessés se traînaient sous les pieds de leurs camarades. Au milieu du bruit, le lieutenant Aubert ne put s'empêcher d'admirer les mouvements corrects de l'infanterie prussienne. Il se tourna vers Ali, et lui dit : — Regarde comme ils manœuvrent bien ; cela est vraiment beau.

— Non, répondit le turco ; ils tirent tous ensemble, mais il ne savent pas bien viser. Ali est à sa dixième cartouche et il a tué dix hommes, quatre soldats et six officiers.

— Comment le sais-tu? Les officiers sont dans le rang, mêlés avec les soldats.

— Oui, mais ils n'ont pas de fusil, et je vois au mouvement de leurs lèvres qu'ils font des commandements.

— Quels yeux tu as !

— Ali voit clair la nuit comme le jour.

Le turco montra ses dents blanches en prenant sa onzième cartouche. Cependant la marée noire montait toujours. De son côté, les décharges continuaient à intervalles égaux et avec un ensemble parfait, tandis que de l'autre côté le feu ne s'arrêtait plus. C'était le tir à volonté, moins régulier, mais dont tous les coups portent. Une oreille exercée aurait senti, dans ce désordre apparent, la volonté tenace et l'acharnement de la résistance. Le lieutenant Aubert, atteint par une balle à l'épaule et perdant beaucoup de sang, fut obligé d'aller s'asseoir à l'écart. Au bout d'une demi-heure, la gare était envahie par les assaillants. Alors commença le combat à la baïonnette, puis la lutte corps à corps, et enfin la boucherie. Les tirailleurs algériens, accablés par le nombre, furent tués, blessés ou désarmés jusqu'au dernier homme. Un seul pourtant se défendait encore. Ali, grimpé sur l'impériale d'un wagon, tirait dans la mêlée en ajustant de préférence les officiers. Quatre fusils à aiguille furent dirigés vers lui de quatre points différents ; mais son talisman, puissant comme le soleil, le garantissait de la

mort par le feu. Les quatre balles sifflèrent à ses oreilles sans l'atteindre, et il se mit à danser en faisant son rire féroce et muet. Le major Fressermann, qui se trouvait près du wagon, monta sur le marche-pied, et d'un coup de sabre frappa le turco à la jambe gauche. Ali, devenant furieux, bondit comme un tigre malgré sa blessure, et sauta dans la mêlée ; mais, au moment où il touchait la terre, le major lui porta un violent coup de pointe qui lui traversa la poitrine et l'envoya rouler sous son wagon ; il y demeura étendu sur le dos, versant un ruisseau de sang par sa large plaie, les yeux grands ouverts et la lèvre supérieure relevée au-dessus des gencives avec une étrange expression où se mêlaient ensemble la rage, le rire et l'agonie.

II

Au sommet du Geisberg, la défense n'était ni moins opiniâtre, ni moins meurtrière qu'à Wissembourg. Les Allemands, cinq fois plus nombreux que les Français, finirent par avoir raison de cette poignée de braves. A midi, la résistance avait cessé. La division Douay battait en retraite par la route de Climbach, laissant derrière elle son général tué au début de l'action et quinze

cents hommes hors de combat, — triste prélude de désastres plus grands !

Quelques heures plus tard, la gare du chemin de fer changeait d'aspect. Sous la direction des chirurgiens, les aides, accompagnés d'un détachement de soldats, procédaient au triage des morts et des blessés. On chargeait les premiers dans les charrettes, les seconds se divisaient en deux catégories : ceux qui pouvaient être sauvés et les désespérés, dont il n'y avait plus qu'à attendre la mort pour les envoyer à la fosse. Avec les turcos, on y allait sommairement ; plus d'un fut jeté dans la charrette respirant encore, mais non sur l'ordre du docteur Basilius, qui était un homme consciencieux. Le docteur, assisté d'un aide, avisa le pauvre Ali couché sous son wagon. Il le tira par une jambe et se mit à genoux pour l'examiner de près.

— Oh ! dit-il, voilà un jeune sauvage qui a la vie dure. Il est encore chaud. Cependant je ne sens pas battre le pouls. Cette mousse rouge qui sort de ses lèvres indique que les poumons sont hors de service. Quelle mine terrible ! On dirait que le drôle nous regarde et qu'il veut nous mordre avec ses dents affilées comme des lancettes. Mettons-le dans le tas des mourants ; il n'y a rien à en faire.

Le major Fressermann s'approcha, tenant son mouchoir appuyé sur sa joue droite. — Mon cher

Basilius, dit-il, je souffre horriblement, et je crains d'avoir une fluxion demain. Ne pourriez-vous m'arracher ma dent malade?

— Si fait, répondit le chirurgien. J'ai dans ma trousse tout ce qu'il faut pour cela. Une simple clé de dentiste suffit. Voyons un peu votre bouche. Diable! elle est en mauvais état. Presque toutes vos dents sont plus ou moins cariées. Au lieu de les perdre une à une, ce qui arrivera infailliblement, n'aimeriez-vous pas mieux les échanger contre celles de cet Africain? Suivez mon raisonnement: vous êtes destiné à souffrir pendant dix ans, après quoi vous aurez la bouche entièrement dégarnie. Je vous propose d'en finir tout de suite avec les souffrances. Voilà un jeune Arabe qui nous fournit un râtelier complet, la plus belle marchandise du monde, sans bourse délier. Il n'y a que la guerre pour offrir de telles aubaines. Je vous débarrasse de vos mauvaises dents, et je les remplace par celles de ce turco. C'est une opération connue qui a déjà réussi. Au moment où la dent est arrachée, on introduit aussitôt la dent pareille dans l'alvéole. L'hémorrhagie n'a pas le temps de se produire, et la soudure se fait moyennant quelques jours de régime et de précautions. Pour les dents à une seule racine, comme les incisives, les canines et les œillères, je réponds du succès; pour les premières molaires à deux raci-

nes, nous réussirons encore. Quant aux molaires du fond, à trois ou quatre racines, nous les laisserons de côté. Vous les ferez arracher lorsqu'elles vous donneront des névralgies. Décidez-vous promptement, car ce jeune Bédouin n'a plus qu'un souffle de vie, et dans un moment il serait trop tard.

— Combien de temps durera mon supplice ? demanda le major.

— Environ un quart d'heure. Nous avons dix-huit dents à extraire et à remplacer, dix du haut et huit du bas ; une minute pour chaque opération, ce n'est pas trop exiger.

— Mais, reprit le major, je reconnais ce turco ; c'est moi-même qui l'ai tué.

— Que vous importe? Pour lui enlever ses dents, nous n'avons pas besoin de son consentement. Il a mangé ce matin son dernier morceau de pain. Quand nous l'aurons jeté dans le trou, le trésor qu'il porte dans sa bouche sera perdu à jamais. En vous donnant ce trésor, je le conserve, et la nature, souriant aux efforts de l'art, va favoriser mon entreprise. N'hésitez plus. Asseyez-vous sur ce madrier.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas m'estropier ? dit le major. Ne cédez-vous pas à l'envie de tenter une opération rare, et de me prendre pour sujet d'une expérience ?

— Monsieur le major, répondit Basilius, je suis docteur en médecine et chirurgien dans l'armée du roi. J'en ai opéré bien d'autres que vous. J'ai soutenu mes thèses en latin, et j'ai pratiqué avec succès la transfusion du sang artériel, qui est une découverte récente et vraiment scientifique.

— Encore un mot, docteur, ne dois-je pas craindre d'implanter dans mes gencives les dents d'un ennemi ? Malgré moi, je pense au sort de Pierre Schlemihl.

— Quelle idée avez-vous là ? Pierre Schlemihl a vendu son ombre au diable. C'était une faute. L'ombre est l'accessoire nécessaire de tout corps solide. Vous, au contraire, vous donnez au diable vos dents mauvaises. Ce Bédouin vous tombe sous la main, vous le tuez régulièrement d'un coup de sabre, vous lui prenez ses dents comme du butin, selon les lois de la guerre. Il aurait tort de se plaindre. Allons ! mettez-vous là.

En parlant ainsi, le docteur tirait de son nécessaire une clé de dentiste et retroussait ses manches. Il fit signe à son aide de poser la tête du turco sur le madrier où le major s'était assis ; puis il passa derrière le patient, et l'opération commença. Arrivé à l'une des canines du bas, le docteur s'arrêta pour la regarder. — Oh ! dit-il, en voici une dont la pointe est ébréchée ; mais

elle n'en sera pas plus mauvaise. Ce drôle aura voulu manger du fer ou des cailloux.

M. Basilius ne se trompait pas : dans sa lutte avec les zouaves qui l'avaient fait prisonnier, Ali, ivre de colère, avait mordu le fourreau d'un sabre-baïonnette, et la pointe d'une de ses dents s'était brisée contre le fer.

Quoique dur au mal, Fressermann demanda grâce après la sixième dent extraite et remplacée. Le docteur lui accorda dix minutes de répit, et autant à la douzième dent. Enfin, au bout d'une grande heure, la dix-huitième dent fut mise en place. Basilius pressa doucement les gencives avec ses doigts, corrigea les irrégularités, et tirant de sa trousse un petit miroir : — Mon cher major, dit-il, regardez-vous. Ce ne sont pas des dents que vous avez, ce sont des perles, des opales, des pierres fines. Vous êtes rajeuni de dix ans. Que nous disiez-vous tout à l'heure de Pierre Schlemihl? C'est à la légende de don Juan qu'il faut penser. Les femmes vous suivront désormais comme cette ombre que Schlemihl a eu la sottise d'aliéner. Nos grands peintres de Munich vont se disputer l'honneur de vous représenter en Apollon, et le sculpteur qui fera votre statue l'appellera l'Antinoüs germain.

En effet le major était transformé. Dans le petit miroir de poche, il crut voir le visage d'un

inconnu, celui d'un Adonis en uniforme souriant à sa propre image avec attendrissement; mais, lorsqu'il voulut répondre aux compliments du docteur, ses douleurs se réveillèrent, une grimace involontaire bouleversa tous ses traits, et il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

— Maintenant, lui dit Basilius, gardez le silence le plus absolu pendant trois semaines. Allez à Lauterbourg. Dormez dans un bon lit, la bouche entr'ouverte; mangez de la bouillie comme les petits enfants, de la gelée, des sucs de viandes saignantes. Ne vous servez pas de vos dents. Laissez-leur le temps de prendre racine. Demain, en portant mon rapport au général, je lui demanderai pour vous un congé de trois semaines. La guerre n'est commencée que d'aujourd'hui; vous assisterez encore à plus d'une bataille. Suivez mes avis scrupuleusement. Silence! vous me remercierez plus tard; mais que vois-je donc là sur la poitrine de notre jeune sauvage? On dirait une amulette. Ma foi, si c'était un préservatif du mal de dents, on ne peut nier qu'il ne fût efficace. Jamais je n'ai vu de bouche meublée comme celle de ce drôle. Prenez-lui son talisman, monsieur le major, cela fait partie du butin.

Basilius donna l'amulette à M. Fressermann, qui la mit dans sa poche.

— A présent, reprit le chirurgien, qu'on emporte ce Bédouin. Il est mort pendant l'opération.

Et le pauvre turco fut jeté dans la charrette.

M. Fressermann n'eut garde de manquer aux prescriptions de son ami Basilius. Il se logea dans une auberge à Lauterbourg, ne communiqua que par signes ou par écrit avec les gens de l'hôtel, ne prit que des aliments liquides et dormit la bouche ouverte. Dès le septième jour de ce régime, les douleurs cessèrent ; le quinzième jour, les incisives et les canines s'étaient affermies. La première fois que le major voulut parler, il éprouva une grande difficulté à prononcer certains mots ; mais il pensa qu'il lui fallait le temps de s'accoutumer à ses nouveaux organes et d'apprendre à s'en servir. Enfin le vingtième jour il se sentit bien et dûment en possession par droit de conquête de l'appareil dentaire de l'Arabe Ali-ben-Samen. Son congé étant expiré, il rejoignit son régiment, et le 27 août il put se jeter dans les bras de Basilius en le remerciant avec effusion. Quatre jours après, il prenait une part active au combat de Bazeille, où l'infanterie de la marine française se défendit avec la même obstination que les turcos à Wissembourg. Le major, en ramenant au feu ses soldats, pénétra au milieu du village, et reçut une balle dans la cuisse droite. Grâce aux soins et à l'habileté du docteur

Basilius, il évita l'amputation; mais la campagne était finie pour lui. Il quitta l'armée avec un congé illimité. Aussitôt que la paix fut signée, le major alla s'établir à Bourbonne-les-Bains, dont les eaux minérales sont renommées pour la guérison des blessures. Il y demeura près de deux ans, et rentra enfin dans son pays natal au commencement de l'année 1873.

La surprise fut grande à Roth parmi les parents et les amis de M. Fressermann lorsqu'on le vit revenir le visage orné de dents plus belles qu'il n'en existait à dix lieues à la ronde. En homme prudent, il s'abstenait d'étaler aux regards des curieux ses nouveaux avantages physiques. Il parlait le moins possible, souriait à peine, et se donnait l'attitude sérieuse d'un acteur qui vient d'achever son rôle dans un grand drame. Sa blessure d'ailleurs le rendait intéressant aux yeux de ses concitoyens; ceux qui le voyaient passer appuyé sur sa canne le considéraient avec respect. M. Fressermann se préoccupait bien plus de recouvrer l'usage complet de sa mâchoire que celui de sa jambe, dont la guérison faisait de rapides progrès. Il n'était ni délicat ni recherché dans son alimentation, c'était un gros mangeur. Son estomac, habitué à une nourriture copieuse et substantielle, s'accommodait mal du laitage, des pâtes et des potages. Tout ce qui constitue les plaisirs

de la table lui était refusé ; les heures de ses repas solitaires devenaient des moments d'ennui, voire de supplice, et, lorsqu'il arrivait au bout de son dîner frugal, les organes de la digestion privés d'exercice criaient encore la faim.

A force d'étude et d'attention, M. Fressermann réussit pourtant à discerner parmi ses aliments ceux pour lesquels les dents du turco semblaient avoir le moins de répugnance. Outre les légumes frais, elles acceptaient volontiers le riz ainsi que la *polenta*, si compacte qu'elle fût. Elles se laissèrent prendre à l'appât du blanc de poulet; mais il ne fallait pas songer à leur faire mastiquer les viandes de boucherie, et quant à celle de porc, la première fois que M. Fressermann eut l'imprudence d'en vouloir manger, sa mâchoire demeura comme paralysée pendant une heure. Le major n'insista pas et n'y revint jamais. Ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était le mets national de la choucroute. Sans quitter sa terre natale, un bon Allemand privé de choucroute n'est plus qu'un étranger. Les dents du turco refusaient absolument de toucher à cet aliment fermenté, et cependant la choucroute n'offre pas plus de résistance à la mastication que le riz ou la polenta. Guidé par ces observations, M. Fressermann crut deviner que, pour apprivoiser l'ennemi qu'il portait dans sa bouche, il fallait se rapprocher autant

que possible du régime alimentaire des Arabes. Le succès qu'il obtint en mangeant des dattes le confirma dans cette opinion. Par induction il eut l'idée de préparer ses bouchées à la manière des Orientaux, c'est-à-dire de supprimer le couteau et la fourchette, et de manger avec ses doigts. Une boulette de viande pétrie passa sans difficulté. M. Fressermann était sauvé ; il ne craignait plus de mourir d'inanitio

Cependant le major était encore bien loin de vivre en paix avec ses dents. En voulant les soumettre à parler allemand, il rencontra une mauvaise volonté approchant de la rébellion. A chaque instant il se mordait la langue, et souvent jusqu'au sang. A moins de parler très-bas, il ne pouvait prononcer les mots contenant des *f*, des *s* ou des *z*, sans produire un sifflement qui faisait ouvrir de grands yeux à ses auditeurs. Ainsi son propre nom de famille contenait deux écueils. Il eut beau le répéter cent fois, jamais il ne put corriger ni adoucir le bruit aigu et désagréable qui donnait aux deux premières syllabes de ce nom harmonieux l'apparence d'une imprécation. En Allemagne, où il faut se nommer souvent dans les antichambres et où l'on trouve à chaque pas un devoir à remplir, une étiquette à observer, une cour à faire, cet empêchement aurait pu entraîner les plus graves conséquences pour la for-

tune de M. Fressermann, si ses fortes études universitaires ne l'eussent mis à même de suppléer aux démarches et aux visites par des lettres et des mémoires bien rédigés. Il parvenait ainsi à éluder les principales difficultés de sa situation, mais non à les vaincre, et il redoutait les occasions où il lui faudrait nécessairement recourir aux services d'un ennemi dont l'hostilité se faisait sentir incessamment, car il ne pouvait se le dissimuler, il portait en lui un organe sauvage et indompté qui ne le reconnaissait pas pour son maître.

Parmi les personnes qui s'étonnèrent du nouveau visage que le major avait rapporté de la guerre, les gens simples pensèrent que M. Fressermann, ayant rencontré dans quelque grande ville de France un dentiste fameux, s'était pourvu d'un râtelier d'une rare perfection. D'autres gens, plus curieux ou moins bienveillants, épièrent la physionomie du major, le jeu de ses muscles, les mouvements de ses lèvres, ses sourires contraints et son parler embarrassé. Ceux-là conçurent des doutes. Afin de les éclaircir, on fit la leçon à une petite fille que M. Fressermann aimait beaucoup, et qu'il prenait parfois sur ses genoux pour lui raconter des histoires. Le rapport de l'enfant augmenta les soupçons : elle assura qu'elle avait vu certainement dans la bouche de

son ami de vraies dents bien plantées dans de vraies gencives. Les dévots catholiques s'inquiétèrent pour le salut de cet honnête officier, qui continuait pourtant à remplir ses devoirs religieux. On craignait qu'égaré par un désir trop ardent de réparer l'unique défaut qu'il eût dans sa personne, il ne se fût lié par quelque pacte secret soit avec le petit vieillard en habit gris qui avait roulé et mis sous son bras l'ombre de Pierre Schlemihl, soit avec la dangereuse beauté à laquelle un jeune Allemand avait donné son reflet, comme un gage d'amour. La France est un pays si plein d'embûches et de perversité qu'un joli garçon de Roth avait bien pu y tomber dans les filets d'une Armide ou les piéges d'un Méphistophélès. On ne tarda pas à s'assurer, il est vrai, que l'ombre portée du major se voyait nettement au soleil de midi, et que son image se reflétait visiblement dans les miroirs sans qu'il y manquât rien ; mais un tentateur français devait avoir dans son sac un nombre infini d'inventions et de ruses diaboliques inconnues des habitants de la rive droite du Rhin. Cela faisait frémir d'horreur et de pitié les bonnes âmes à qui la légende de Faust était familière, et dont le sentiment vague du monde surnaturel avait été développé par les charmants récits de Chamisso, de Hoffmann, de Tieck et de quantité d'autres écrivains, sans compter les

poëtes dont le goût pour les ballades et les fictions fantastiques répondait évidemment au génie populaire.

C'est ainsi que M. Fressermann devint peu à peu un personnage effrayant, en relations d'affaires avec un agent quelconque de l'empire des ténèbres. La rumeur publique, une fois lancée dans cette voie, ne connaît plus de mesure ; à défaut de renseignements, elle invente des fables, et ne tient aucun compte des antécédents les plus honorables. Le major s'aperçut que le vide se faisait autour de lui. Dans la brasserie, on le laissait seul à sa table, comme si on eût craint de lui parler. Un jeune peintre qui revenait d'Italie dirigea de son côté l'index et le petit doigt de la main gauche, signe usité des méridionaux pour se préserver du mauvais œil et de la *jettatura*. Il existe en Allemagne, sur la façade de beaucoup de maisons, des balcons à vitrages fermés qu'on appelle des espions. Du haut de ces observatoires, des jeunes filles se montraient les unes aux autres le monsieur blessé à qui le diable avait donné, en échange de sa jambe emportée par un boulet de canon et de ses dents gâtées, la jambe d'un général français, plus trente-deux dents superbes volées à tous les morts d'un champ de bataille. Un jour qu'il se promenait sur la route d'Anspach, le major s'approcha d'une bande d'écoliers qui

jouaient à saute-mouton. Il entendit un des enfants dire à son camarade : — Sauvons-nous ! voilà l'homme aux dents d'argent et à la jambe enchantée.

— Eh ! non, répondit le camarade. C'est le bon monsieur Fressermann, qui n'a jamais fait de mal à personne, et qui raconte si bien le conte de *Fortunatus* et celui de la *Poupée vivante.*

— Si tu écoutes ses histoires, reprit le premier écolier, il te prendra tes yeux ou tes oreilles, et il les gardera pour lui.

Les deux écoliers s'enfuirent au galop. En rentrant à la ville, le major passa devant une femme du peuple qui grondait son enfant, âgé de trois ou quatre ans. Le bambin criait de toutes ses forces. — Te tairas-tu ? lui dit la mère. Je vais te donner tout à l'heure à l'officier qui coupe du fer avec ses dents. Il te mangera d'une seule bouchée.

M. Fressermann devina qu'on le représentait comme une espèce de Croque-Mitaine, et cette découverte lui fut très-pénible. A quelques pas de sa maison, il rencontra son voisin, le riche fabricant de quincaillerie, donnant le bras à Mlle Emilia. Le père lui rendit poliment son salut ; mais il vit la jeune fille baisser la tête et faire à la dérobée le signe de la croix. Ce dernier coup le blessa au cœur. Il donna l'ordre à son domestique de préparer sa malle, et le lendemain il

partit pour Baden-Baden sans prendre congé de personne. Ce départ précipité donna lieu à d'autres suppositions. On pensa qu'au moyen de sa jambe enchantée le major allait en France tous les soirs pour se divertir ou pour conférer avec son tentateur, et qu'il en revenait habituellement de grand matin. Cette fois seulement il se trouvait un peu en retard. Des enfants l'attendirent sur la grande route, espérant le voir courir d'une vitesse de cent lieues à l'heure. Comme il ne revint pas, on perdit patience au bout de quelques jours, et on l'oublia.

III

Dans l'hôtel où il descendit et qui était un des meilleurs de Baden-Baden, M. Fressermann choisit un appartement modeste, et s'arrangea pour y prendre ses repas, afin d'éviter la table d'hôte et le dîner en nombreuse compagnie. Tandis qu'il ouvrait sa malle, il entendit les sons d'un excellent piano. La personne qui jouait de cet instrument lui parut être d'une force remarquable. Elle exécutait la *Sonate pathétique* de Beethoven avec autant de *brio* que de sentiment. Assurément ce devait être une personne intelligente et passionnée, probablement une femme. Le major se hâta de changer de toilette et descendit au salon avant

que le morceau fût achevé. Il ne se trompait pas dans ses conjectures. Le piano résonnait sous les doigts effilés d'une jeune dame, grande et svelte, dont la taille fine, les épaules un peu étroites, le cou long et les mouvements gracieux révélaient une organisation délicate et aristocratique. Elle était vêtue simplement d'une robe de soie noire. Ses cheveux, d'un beau blond vénitien, formant une masse compacte derrière la tête et ornés d'un ruban de laine rouge, rappelaient la forme classique des coiffures grecques. Au moment où elle arrivait à la dernière page de la sonate, le major s'approcha du piano sur la pointe du pied, et tourna le feuillet du cahier de musique. La dame le remercia d'un regard rapide en continuant de jouer, et il put observer à la dérobée le profil régulier de la jeune virtuose, ses grands yeux bruns pleins de feu, ses longs cils, ses sourcils presque noirs et ses lèvres en accolade, dont le sourire imperceptible donnait à tout son visage une expression charmante de douceur et de bienveillance. En frappant le dernier accord de l'*allegro*, la dame se leva. M. Fressermann la salua très-respectueusement, avec aisance et d'un air où elle dut reconnaître un homme bien élevé. — Madame, dit-il, excusez mon indiscrétion. Je suis musicien, et, en écoutant un morceau de Beethoven exécuté comme vous savez le faire, j'oublie que, pour abor-

der une dame, il faudrait d'abord lui être présenté.

— Il n'y a point d'indiscrétion, répondit la jeune dame. L'entrée de ce salon appartient à tous les habitants de l'hôtel, et, puisque vous êtes musicien, nous supposerons que vous m'avez été présenté par Beethoven en personne.

— Tant de bonne grâce me touche profondément, madame. L'humble admirateur de Beethoven et de votre beau talent est Wolfgang Fressermann, major dans l'armée du roi de Bavière, en congé illimité par suite d'une blessure gagnée à la bataille de Sedan.

— Et moi, je suis la comtesse Naronska. Vous jouez sans doute d'un instrument quelconque.

— De plusieurs, madame, mais le violon est mon instrument favori.

— Quel bonheur! vous m'accompagnerez. J'ai ici les sonates de Mozart pour piano et violon. Je les adore, celle en *ré* surtout.

— Je la sais par cœur, madame. Je louerai un violon chez le luthier, et dès demain je me mettrai à votre disposition.

Le major avait reconnu tout de suite la jeune dame pour une Polonaise à sa manière de prononcer l'allemand. Il espérait qu'une étrangère ne remarquerait pas la difficulté qu'il éprouvait à parler, et, pour mieux dissimuler son infirmité, il affectait de baisser le ton, comme un convales-

cent encore faible dont la poitrine a besoin de ménagements. La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grand vieillard à barbe grise, vêtu d'une redingote à brandebourgs, qui passa devant le major en lui jetant un regard défiant, et se mit à parler à la comtesse en langue polonaise. Cette apparition contraria fort M. Fressermann. Il craignit que l'autorité d'un vieux mari ne vînt s'opposer aux projets de récréation musicale ; mais il entendit son nom prononcé par la jeune dame. Le visage du vieillard s'adoucit. On reprit la conversation en allemand, et le major se sentit soulagé en apprenant que la comtesse était veuve depuis deux ans et qu'elle voyageait en compagnie de son oncle maternel, le comte Samoginski.

Dès le lendemain, le major, ayant trouvé à louer un assez bon violon, jouait l'accompagnement des sonates de Mozart de façon à mériter les éloges de son aimable *partner*. En commençant un de ces *andantes* où le divin maëstro semble verser des larmes d'amour, la jeune dame exécuta le chant avec une telle chaleur d'âme que l'accompagnateur se crut obligé de lui répondre dans le même style, de sorte que les deux instruments semblèrent jouter ensemble à qui surpasserait l'autre en expression passionnée. Lorsque le premier motif revint à la partie du piano, la com-

tesse, comme si elle eût craint de s'être trop abandonnée, répéta son chant avec plus de réserve : le major au contraire appuya sur la chanterelle avec un redoublement de tendresse, et jusqu'au bout du morceau le dialogue entre le piano et le violon conserva le caractère d'une déclaration d'amour accueillie favorablement, mais avec une gracieuse pudeur. L'*andante* terminé, les deux virtuoses également émus se complimentèrent réciproquement. La comtesse baissait les yeux d'un air modeste, tandis que le major lui faisait part de ses impressions. Par malheur, M. Fressermann, dans son enthousiasme, oublia ses infirmités. Un sifflement terrible sortit de sa bouche ; il vit la jeune dame changer de visage et le regarder avec effroi. Il se tira d'affaire en feignant d'avoir une quinte de toux, mais l'effet de son compliment fut manqué. Rendu à lui-même par cet accident, il s'assit froidement devant son pupitre en proposant à la comtesse de jouer l'*allegro* final.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir de réparer cet échec et d'entamer de nouveaux dialogues en musique. Grâce aux douces larmes dont le cœur de Mozart semble toujours plein, le major pleura sur son violon les souffrances de l'amour contenu. La sonate du *désespoir* servit d'éloquent interprète à ses sentiments, et cette fois, gardant un silence prudent, il n'exprima son émotion que

par des soupirs, en ouvrant assez la bouche pour ne produire aucun bruit désagréable. Par l'entremise de la musique de chambre, Fressermann arriva promptement à une intimité plus grande avec la belle étrangère. Il la retrouvait le soir au casino, il visitait en sa compagnie les sites pittoresques des environs, le vieux château, les prisons des francs-juges, etc. Le comte Samoginski, souvent empêché par des accès de paresse, lui laissait volontiers le soin de conduire sa nièce à la promenade. Pendant ces longues heures de tête-à-tête, le major causait avec la comtesse de la littérature allemande, qu'elle connaissait parfaitement, et des littératures française et italienne, qu'elle connaissait mieux que lui. Leurs opinions différaient parfois, et leurs manières de sentir ne s'accordaient pas toujours. Le major par exemple aimait par-dessus tout la seconde partie de *Wilhelm Meister*, où Goethe cesse de raconter, et oublie le sujet de son récit pour s'envoler dans les sphères élevées d'une métaphysique alambiquée. La comtesse préférait de beaucoup la première partie, où dominent les portraits, les incidents romanesques et dramatiques, en un mot le cœur. S'il eût ainsi disserté avec un homme, M. Fressermann aurait tenu tête à son interlocuteur pendant une journée entière sans lui rien céder ; mais, pour complaire à la comtesse, il rabattait un peu de

son entêtement, et l'on finissait d'autant mieux par s'entendre que le major, préoccupé de l'état de sa mâchoire, discutait avec une extrême modération.

On doit penser que M. Fressermann se demanda plus d'une fois où le pouvait conduire cette charmante familiarité. La jeune Polonaise voyageait en grande dame, traînant à sa suite deux femmes de chambre, un domestique pour le service de son oncle et des bagages comme pour dix personnes. Un homme de vingt-huit ans n'avait rien à redouter de telles relations, et le major, en souriant devant son miroir pour admirer les belles dents empruntées au turco, songeait avec plaisir que la comtesse était veuve et lui à marier. D'ailleurs elle n'avait point l'air de regretter beaucoup ce défunt mari dont elle ne parlait plus. Que les progrès rapides de cette liaison de vogage vinssent d'une liberté de mœurs naturelle et irréfléchie ou d'une préférence toute personnelle, il y avait là certainement une de ces *affinités électives* dont un Allemand lettré sait d'avance prévoir et calculer le dénoûment probable, lorsqu'il n'existe aucun obstacle moral entre les deux êtres de sexes différents que leur sympathie réciproque entraîne vers le même horizon. Ainsi raisonnait M. Fressermann en procédant à l'analyse méthodique de ses sentiments.

La saison avançait ; le soleil d'octobre commençait à pâlir, et les étrangers s'enfuyaient. Bien que la comtesse ne parlât pas encore de son départ, le moment redoutable approchait où le major serait obligé de lui faire une déclaration d'amour ou de la suivre dans les glaces de la Pologne. Le premier parti lui plaisait davantage, au double point de vue de l'hygiène et de l'économie. De son nom de baptême, la comtesse s'appelait Lydie. Ce nom facile à prononcer ne contenait aucune des lettres que le major redoutait, circonstance heureuse qui lui permettait de le répéter à haute voix avec le feu de la passion, sans craindre de trébucher dans les piéges du turco. Souvent la jeune dame invitait son bon voisin, M. Fressermann, à venir prendre le thé dans son appartement, et le vieux seigneur Samoginski n'était pas toujours présent. Un soir, vers minuit, le tête-à-tête durait depuis longtemps ; le tour de la conversation devenait confidentiel. Le major parlait du vide affreux que la séparation prochaine allait faire dans sa vie.

— Pourquoi nous séparer ? dit la comtesse. Vous viendrez en Lithuanie avec nous. Je prierai mon oncle de vous inviter à passer un mois dans ses terres. Vous assisterez à des chasses à l'ours ; nous vous emmènerons ensuite à Varsovie, je vous présenterai à toute la ville. Nous aurons soin

de vous. Votre jambe se guérira ; nous danserons la mazourke ensemble, et la musique, et les trios, et les quatuors, et les symphonies! C'est là que nous en jouerons et que nous en écouterons.

— Et ma raison et mon pauvre cœur ! dit le major en soupirant, que deviendront-ils au milieu de tant de séductions?

— Votre raison? reprit la comtesse ; si elle s'égare, vous n'en serez que plus aimable, et quant à votre cœur, si vous le laissez choir, quelqu'un le ramassera.

— Ah ! Lydie ! s'écria le major, vous êtes une enchanteresse. Je ne saurais vous résister ; mon cœur est à vous.

— Bravo ! reprit Lydie ; vous viendrez en Pologne. La patrie est partout où l'on voyage ensemble.

Et Lydie, couchée dans son fauteuil, tendit avec nonchalance sa blanche main en soupirant d'un air tendre. Fressermann, éperdu, mit un genou en terre pour baiser cette main mignonne. Il la saisit et y appuya ses lèvres ; mais la comtesse poussa un grand cri, bondit sur ses pieds et courut se réfugier de l'autre côté de la table. — Cet homme est fou, dit-elle, hydrophobe peut-être ; il m'a mordue!

La morsure n'allait pas jusqu'au sang, mais elle était visible à l'œil nu. La main de la com-

tesse portait les marques des quatre dents incisives. Le major au désespoir se confondit en excuses, disant que sa jambe blessée était la cause de cet horrible accident. Au moment où il pliait le genou, il avait ressenti une douleur si vive que par une contraction involontaire de tous les muscles du visage, il avait appuyé ses dents plus fort qu'il ne le voulait. La comtesse parut se contenter de cette explication ; mais elle appela ses femmes de chambre et se retira pour panser sa blessure.

Le lendemain, M. Fressermann, se croyant ruiné à jamais dans l'esprit de la belle étrangère, descendit au salon en tremblant. Quel fut son étonnement lorsqu'il se vit accueilli avec la même cordialité qu'à l'ordinaire ! On l'attendait impatiemment. La comtesse avait invité un musicien de l'orchestre viennois à venir jouer la partie de violoncelle du beau trio de Beethoven dédié à l'archiduc Rodolphe. En véritable enfant gâté, Lydie, tout occupée de sa nouvelle fantaisie, semblait avoir oublié son mal et sa frayeur de la veille. La vérité est que la morsure se voyait à peine. Cependant le major ne pouvait se dispenser de demander à la comtesse si elle se ressentait encore de sa blessure. — Ce n'est rien, répondit-elle avec un aimable enjouement. Prenez votre violon, vous êtes un homme terrible, un Othello, un Afri-

cain ; eh bien ! nous allons voir si vous mettrez autant de passion à jouer ce trio qu'à baiser la main d'une dame.

— Il n'y a qu'heur et malheur, pensa Fressermann en accordant son violon. Qui sait si mon ennemi ne m'aura pas servi sans le vouloir en me donnant l'apparence d'un méridional impétueux? Le cœur d'une Polonaise est un abîme insondable. Soyons un Othello, soyons un Africain jaloux et bouillant, puisque le vent souffle aujourd'hui de ce côté.

Le vieux comte Samoginski, se sentant ce jour-là en belle humeur et en bonne santé, invita M. Fressermann à dîner. Il avait commandé le repas d'avance au restaurant de *l'Ours*, situé au bout de la promenade, à la distance d'un kilomètre. Pour gagner un meilleur appétit, on fit le chemin à pied. Le menu du dîner était composé d'un grand nombre de mets empruntés aux trois cuisines française, allemande et polonaise. Pendant le premier service, le major, voulant par prudence se donner des airs byronniens de héros de roman à qui les plaisirs de la table sont indifférents, ne mangea que du bout des dents ; mais, au second service, lorsqu'il vit arriver les rôtis et les pâtés d'excellents gibiers, sa gourmandise s'éveilla. La tête échauffée par des vins capiteux, le visage enflammé, irrité du mauvais

vouloir de sa mâchoire et de sa lenteur à mastiquer de si bons morceaux, il ne résista pas à l'envie de pétrir les viandes et de les accommoder en boulettes à la mode orientale, d'abord avec sa fourchette, et finalement avec ses doigts. La comtesse, en femme d'esprit, se mit à débiter mille folies enfantines, afin de pouvoir rire à son aise du spectacle bouffon que lui donnait son convive ; mais le vieux seigneur Samoginski lançait à sa nièce des regards sévères qui semblaient dire : « Ce jeune homme, que je croyais si bien élevé, a des moments d'aberration qui me font douter de son savoir-vivre. Je ne sais plus si je dois inviter à venir chasser sur mes terres un jeune barbare qui s'oublie parfois jusqu'à manger avec ses doigts quand il pourrait se servir de sa fourchette. Toute la haute société de la Lithuanie en serait scandalisée. »

Comme s'il eût voulu témoigner son mécontentement, le vieux seigneur envoya chercher une voiture en sortant de table, et rentra seul à son hôtel, laissant à sa nièce la liberté de poursuivre des badinages qu'il trouvait peu convenables. Soit que la comtesse fût décidée à prendre gaîment toutes choses, soit que le festin l'eût animée, elle continua de plaisanter le major avec une malice mêlée de coquetterie. La soirée était belle pour la saison, le temps doux, la nuit sombre sous les

grands arbres de l'avenue, et Lydie s'appuyait avec nonchalance sur le bras de son cavalier en retournant à la ville. L'occasion de déclarer ses sentiments était trop favorable pour que M. Fressermann la laissât passer. Depuis bien longtemps, les jouissances de la bonne chère lui étaient interdites par un mauvais génie venu d'Orient, comme les miasmes du choléra, et qu'il avait eu l'imprudence d'installer dans ses propres organes. Pour la première fois il venait de faire sans accident un dîner copieux, voire excessif, et cette situation nouvelle, qu'il considérait comme un triomphe, lui inspirait une grande joie; mais il pensa que, pour un amoureux, le sentier qui mène le plus sûrement au cœur de sa maîtresse est celui de la mélancolie, et le langage qui a le plus de chances de la toucher celui des plaintes et des doux reproches; c'est pourquoi M. Fressermann, qui, dans une autre compagnie, eût volontiers entonné une chanson à boire, apaisa le tumulte de ses idées, rétablit l'ordre et la discipline dans son cerveau et prit le ton de l'élégie après avoir poussé quelques soupirs.

— Heureux, dit-il tout bas en baissant la tête, heureux les chevaliers d'autrefois! Ils pouvaient porter les couleurs de leur belle et combattre pour elle dans les brillants tournois. Heureux les troubadours qui chantaient leur martyre devant

les rois et les princesses ! Ils pouvaient ouvrir leur cœur et parler de leur amour dans un divin langage en présence de l'objet aimé. Quand ils avaient remporté le prix, la dame de leurs pensées leur mettait la couronne sur le front, et si, par malheur, elle demeurait insensible, la cour d'amour lui enjoignait de se montrer moins cruelle. Ah ! Lydie, que ne sommes-nous en l'an 1208, chez le landgrave Hermann de Thuringe, dans le château de la Wartbourg ! Qu'il me fût permis de vous proclamer reine de beauté, soit à cheval, la lance au poing, soit au milieu des poëtes chanteurs, le luth en main ! Ou la victoire m'ouvrirait le chemin du bonheur, ou la défaite me plongerait à jamais dans l'abîme du désespoir ; mais du moins mon sort se déciderait en un jour, et je ne vivrais pas condamné à l'incertitude, à l'inaction, au silence...

M. Fressermann s'arrêta comme suffoqué par l'émotion, mais en realité parce qu'il s'était mordu la langue en parlant avec trop de chaleur.

— Beau chevalier, répondit la comtesse, si nous étions en l'an 1208, au temps où, pour plaire aux dames, il fallait des prodiges de vaillance ou de poésie, mon orgueil s'élèverait par-dessus les monts, et je vous dirais : Commencez par conquérir un ou deux royaumes, par détrôner un empereur comme Othon de Wittelsbach, ou par

surpasser dans vos chants maître Wolfframb et maître Henri de Ofterdingen, et vous viendrez alors me demander la récompense de vos prouesses. Vous trouveriez peut-être que la chose n'est pas facile et que j'exige beaucoup. Convenez donc qu'il est moins dangereux et plus aisé de chercher à plaire aux dames en tournant les pages de leur cahier de musique, en les accompagnant sur le violon, en leur offrant des dragées ou des fleurs, en montrant du zèle à faire leurs commissions et en mangeant bien lorsqu'elles vous invitent à dîner. Ne vous hâtez pas trop de maudire ce siècle prosaïque, car vous me donneriez l'envie d'en sortir un moment avec vous, et, malgré la platitude du temps où nous vivons, il pourrait m'arriver de mettre votre dévouement et vos vertus chevaleresques à quelque rude épreuve, comme si nous étions à la cour de Thuringe ou mieux encore à celle du roi Artus. Je suis d'un pays où les femmes ne doutent de rien lorsqu'elles se mêlent de faire du roman.

— Belle comtesse, dit Fressermann un peu effrayé de cette menace, tous les temps sont bons, toutes les heures sont douces à ceux qui les passent près de vous. Non, ma vie ne peut plus être prosaïque et décolorée, puisque votre gracieuse image s'est rencontrée sur mon chemin. Je n'échangerais pas cette soirée contre une exis-

tence entière remplie de succès et d'honneurs.

Tout en devisant ainsi on arriva devant la porte de l'hôtel. Le vieux Samoginski, debout sur son balcon, appela sa nièce d'un ton impératif qui ne lui était pas habituel.

— Qu'a donc votre oncle ? demanda le major. Son humeur a changé subitement au milieu du dîner.

— Venez avec moi, répondit la comtesse, vous verrez comme je sais l'adoucir et le mener où je veux. Nous prendrons le thé dans son appartement.

Malgré la gaîté de sa nièce, le vieil oncle ne se déridait point. On sentait dans son air et son attitude quelque chose de froid et d'hostile à l'égard du jeune major. Lorsque Lydie eut empli les tasses de thé : — Messieurs, dit-elle, vous allez me donner votre avis sur mon ouvrage achevé de ce matin ; c'est un porte-mouchoirs en satin que j'ai brodé avec soin pour l'envoyer à M[me] Nencini en souvenir de sa charmante hospitalité. Cela représente un grand mois de travail. Vous savez, mon cher oncle, combien la comtesse Nencini a fait de frais pour nous, jusqu'à mettre ses chevaux et sa voiture à notre disposition. Vous me direz si vous trouvez mon présent digne d'elle.

Sur l'ordre de Lydie, une femme de chambre

apporta l'ouvrage demandé. C'était un de ces grands portefeuilles à double poche qu'on appelle *serviettes*, et dans lesquels les femmes élégantes serrent leurs mouchoirs. Le satin blanc se voyait à peine, tant il était couvert de broderies en soie plate représentant des fleurs mêlées de paillettes. Le major admira fort la beauté du travail et les doigts de fée de l'auteur.

— Ma nièce, dit le vieux seigneur Samoginski, vous avez eu là une excellente pensée, que j'approuve tout à fait. Le cadeau me paraît heureusement choisi. Je suis sûr que la comtesse Nencini sera enchantée de recevoir ce souvenir de vous; mais comment le lui ferez-vous parvenir?

— Voilà où je vous attendais, répondit la nièce. Notre ami, M. Fressermann, se chargera de porter mon présent. Il veut absolument me rendre ce petit service et faire le voyage sans autre but que celui de m'obliger.

— Oui, murmura le major, sans autre but,... sans aucun autre.

— Fort bien, reprit le vieil oncle. Cela est galant, monsieur Fressermann. C'est de la galanterie de bon aloi, en action et non en paroles.

— Je trouvais la course un peu longue pour une commission, ajouta Lydie; mais notre ami s'est écrié qu'il irait volontiers en Chine, s'il s'agissait de me servir, et j'ai accepté ses offres.

D'ailleurs mon messager sera bien reçu à Florence.

— A Flo... à Florence! balbutia Fressermann.

— Je lui donnerai une lettre de recommandation, poursuivit Lydie, et son dévouement chevaleresque ne peut manquer d'être apprécié de la dame à qui je l'envoie. Pendant ce temps-là, nous retournerons à Vilna, où mon courrier viendra nous rejoindre en revenant d'Italie, et nous l'emmènerons ensuite dans votre château.

— Assurément, dit le vieux seigneur en souriant d'un air affable; je serai heureux de faire les honneurs de mon domaine à M. Fressermann et de le présenter à nos amis comme un modèle de courtoisie.

— Est-ce que cela est sérieux? demanda tout bas le major à Lydie. Est-ce que vraiment vous songez à m'expédier en Toscane pour envoyer un cadeau à une dame?

— Sans doute, répondit la comtesse, c'est mon envie d'aujourd'hui; mais il reste à savoir si j'aurai demain la même idée. Nous autres Polonaises, nous sommes pleines de fantaisies bizarres, et souvent un caprice en corrige un autre. L'essentiel est que mon oncle se soit adouci.

— Elle est charmante! pensa Fressermann.

IV

Le lendemain, le major, installé de bonne heure au salon, lisait paisiblement les journaux, et attendait avec confiance ce nouveau caprice polonais qui devait le dispenser d'un voyage fort coûteux en lui laissant les honneurs et les apparences du dévouement chevaleresque. Il fut interrompu dans sa lecture par l'arrivée d'un personnage bruyant; c'était un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans qu'il reconnut tout de suite pour un Slave à la vivacité de sa démarche, à sa manière hardie de porter la tête en arrière en secouant sa longue chevelure blonde, et à ses habits de voyage ornés de riches fourrures. L'étranger prononça le nom de la comtesse en donnant sa carte à une femme de chambre, puis il entra au salon, fit un léger salut au major, se jeta dans un fauteuil, se releva pour marcher à grands pas, ôta son manteau, ouvrit le piano, joua les premières mesures d'une polka, se remit à parcourir le salon en faisant résonner ses talons sur le parquet, toutes choses irritantes pour le flegme germanique, de sorte que M. Fressermann se sentait déjà pris d'une profonde antipathie pour cet homme turbulent et d'une envie de lui chercher querelle, lorsque

Lydie entra, courut vers le nouveau-venu et lui tendit les deux mains, en l'appelant *cher prince*. A ce mot, le major éprouva comme une secousse intérieure ; sa colère s'envola, il baissa les yeux et ne les releva que pour lancer à l'inconnu des regards de jalousie respectueuse. Le prince et la comtesse, tout entiers au plaisir de se revoir, semblaient ignorer qu'ils se parlaient devant un témoin. Les questions se multipliaient, on abrégeait les réponses pour s'interroger réciproquement; on se donnait des nouvelles de toute sorte, de belles dames, de grands seigneurs, de jeunes gens à la mode et de personnes titrées. Mme A... s'était séparée de son mari, Mme B... avait pour amant un général russe, Mme C..., en apprenant le naufrage d'un bateau à vapeur sur lequel son fils venait de s'embarquer, avait eu une attaque de nerfs épouvantable dans le salon de Mme D..., Mme E..., témoin de cette scène, était tombée en syncope. Depuis ce jour, toutes les femmes s'évanouissaient à chaque instant; mais l'épidémie touchait à sa fin parce que Mme F... était si belle dans ses attaques que personne ne pouvait lutter avec elle.

Au milieu de tous ces commérages mondains, le major attentif démêla que le prince s'appelait Adam de son petit nom, qu'il s'en allait en France, et qu'ayant appris à Francfort la présence

de la comtesse à Baden, il s'était détourné de son chemin pour venir la saluer en passant et prendre ses commissions, à quoi Lydie répondit qu'elle n'avait point de commission à donner pour Paris, mais seulement pour Florence.

— Qu'à cela ne tienne, dit le prince. Je commencerai par aller à Florence.

— Non, cher prince, reprit Lydie ; ce serait une folie. Ma commission n'en vaut pas la peine ; c'est une bagatelle, un petit cadeau que j'ai brodé pour la comtesse Nencini.

— Justement je la connais, répondit le prince, et je serai bien aise de la revoir. Une folie à faire au service de deux jolies femmes, je regarde cela comme une bonne fortune. Voilà qui est convenu : je pars demain pour l'Italie.

— Un moment ! dit la comtesse ; j'avais déjà retenu un messager. Je vous présente notre ami et compagnon de voyage, M. le major Fressermann, excellent musicien, qui joue fort bien du violon. Il m'a offert ses services et je les ai acceptés. S'il lui convient de vous céder ma commission, je ne m'y oppose point ; mais c'est un vrai sacrifice que vous lui demandez.

— Puisque le prince connaît la comtesse Nencini, dit le major en s'inclinant, je ne saurais lui refuser le plaisir d'aller à Florence. Le respect

que je lui dois me fait d'ailleurs un devoir de lui céder ma place.

— Merci ! monsieur Fressermann, s'écria le prince. Je sens tout le prix de votre sacrifice, et je vous en garderai une reconnaissance éternelle. Touchez là, et veuillez me considérer à l'avenir comme votre ami et votre obligé.

En parlant ainsi, le jeune Slave saisissait la main du major et la secouait avec une vivacité cordiale, si bien que M. Fressermann, nourri et élevé dans l'admiration des titres de noblesse, se sentit tout joyeux de cette aimable familiarité. Afin de bien employer le peu d'heures qu'il allait passer à Baden, le prince Adam proposa une promenade en voiture. On emmena le major, qui fut encore invité à manger sa part d'un excellent dîner. Le soir venu, on se rendit au Casino et à la salle de jeu. Devant la table du trente et quarante, le prince tira de sa poche un rouleau de pièces d'or : — Comtesse, dit-il, conseillez-moi. Vous me porterez bonheur. Quelle est la couleur qui va gagner ?

— La rouge, répondit la comtesse.

Le prince jeta son rouleau sur la rouge, qui gagna en effet, et, au lieu de retirer son gain, il laissa la somme entière, en affectant de tourner le dos à la table, comme s'il oubliait son enjeu. Cependant la couleur rouge sortit encore deux

autres fois. Les pontes regardaient d'un air effaré ce joueur indifférent aux faveurs du sort. Huit rouleaux de pièces d'or étaient alignés sur la rouge. La somme approchait du maximum des mises autorisé par le règlement. On remarqua que les mains du croupier tremblaient en tirant les cartes. Pour la quatrième fois la rouge sortit, ce qui produisit une rumeur dans la galerie.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le prince.

— Vous gagnez une somme énorme, lui dit Fressermann.

— Bah! n'est-ce que cela? j'en ai perdu bien d'autres.

Le jeune Polonais échangea son or contre une liasse de billets de banque qu'il serra dans sa poche en les chiffonnant et sans les compter, puis il reprit sa conversation avec la comtesse au point où il l'avait interrompue. Ce beau sang-froid ne se démentit pas même lorsque le prince, assis devant le tapis vert, engagea contre le hasard un combat sérieux où la galerie eut le spectacle des coups les plus hardis et les plus bizarres. Assurément M. Fressermann n'était pas joueur. Une fois il avait pris un billet pour une de ces loteries de Francfort dont le gros lot était un château, et sans aucun doute il avait souhaité ardemment de rencontrer la bonne chance; mais l'effroi de la perte surpassait encore dans son

esprit le plaisir du gain, et cette crainte salutaire suffisait à le préserver de la tentation du jeu. Cependant, lorsqu'il vit ce jeune Slave se livrer à la plus violente des passions avec un front calme et un visage impassible, l'admiration des assistants l'émut à son tour; il éprouva par contagion l'envie de se mesurer avec la fortune, de la mettre au pied du mur et de la forcer à lui témoigner hautement si elle lui voulait du bien ou du mal. Tandis que la comtesse suivait du regard la sérieuse partie engagée par le prince Adam, M. Fressermann passa dans le salon voisin, tira de sa poche une pièce de vingt francs, la regarda fixement comme pour lui dire adieu, et se mit à décrire autour de la table de roulette des cercles de plus en plus étroits. Tout à coup il s'arrêta, et posa la pièce d'or à cheval sur les six numéros qui se trouvèrent devant lui. C'étaient les six derniers du tableau; le croupier prononça le mot final : « rien ne va plus! » La bille d'ivoire bondit dans le casier et tomba sur le numéro 35. Fressermann riait naïvement en ramassant six pièces d'or.

— Jeune homme, lui dit un vieux ponte en habits rapés, vous débutez, à ce que je vois. C'est toujours ainsi que le démon du jeu traite les conscrits. Ne vous y fiez pas. Il vaudrait mieux pour vous que vous eussiez perdu.

— Monsieur, répondit Fressermann, il vaut

toujours mieux gagner que de perdre, et si le démon du jeu m'a tendu un piége, il en sera pour ses frais, car je ne jouerai plus jamais.

En effet, la seule pensée de remettre son gain sur le tapis vert et de s'exposer à le restituer lui semblait la dernière des folies. Aussi, lorsqu'en retournant à la table de trente et quarante il apprit que le jeune Polonais venait de perdre une somme considérable, il se félicita tout bas de sa prudence. La courte épreuve par où il avait passé lui suffisait : le jeu était en soi une chose dangereuse et mauvaise, qui entraîne de graves désordres, et dont les émotions abrégent l'existence.

Le prince Adam ne voulut point se séparer de ses amis sans leur offrir un petit souper. On dressa la table dans l'appartement du vieux comte Samoginski, et l'on veilla jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain, vers huit heures, la voiture qui devait conduire le prince au chemin de fer de Bâle était attelée dans la cour de l'hôtel. M. Fressermann crut devoir assister au départ de ce grand seigneur dont la facilité de mœurs l'avait fort touché. Pensant que tout le monde dormait encore dans la maison hormis les gens de service, le major descendit en robe de chambre. Au moment d'ouvrir la porte du salon, il s'arrêta. Quelqu'un venait de prononcer son nom. Il reconnut la voix de la comtesse. Lydie racontait

la scène du dîner au restaurant de *l'Ours*. Elle imitait les façons étranges, la tenue incorrecte, la gloutonnerie du convive invité ; elle peignait la surprise du vieil oncle en traits si comiques et si gais que le prince Adam riait de tout son cœur. Peu s'en fallut que Fressermann lui-même ne se mît à rire, tant la scène était bien rendue. Il lui semblait d'ailleurs que les traits satiriques tombaient plutôt sur son ennemi le turco que sur lui-même, et que son vrai *moi* n'en pouvait être blessé ; mais Lydie en vint bientôt à se moquer des idées, des opinions, des sentiments du major, de sa manière de raisonner, de discuter, de faire la cour aux femmes. Elle poussa la trahison jusqu'à tourner en ridicule la déclaration d'amour qu'elle avait cependant écoutée sans colère sous les grands arbres de la promenade. M. Fressermann sentit la rougeur lui monter au visage. Indigné d'un procédé si déloyal, il se retira sur la pointe du pied, le front pensif, la tête basse, et s'enferma dans sa chambre, où il employa la moitié de la journée à écrire au docteur Basilius. Après avoir fait le récit exact et détaillé de son voyage, de sa rencontre avec Lydie, des nombreux accidents causés par l'organe rebelle emprunté au turco et de la dernière et cruelle blessure que son orgueil venait de recevoir, le major terminait sa lettre par les réflexions suivantes :

« Que devons-nous penser de tout cela, cher Basilius? La comtesse m'a-t-elle trahi et sacrifié pour le plaisir de faire le mal? N'est-ce là qu'une de ces perfidies féminines auxquelles un philosophe doit s'attendre, ou bien faut-il regarder au fond des choses, tenir compte des causes secrètes que nous connaissons, séparer les éléments contraires que nous avons mélangés, et peser, s'il se peut, les doses, pour apprécier leur part d'influence sur le cœur et l'esprit d'une femme jeune, légère, frivole, mais non méchante et corrompue? Ne semble-t-il pas que la comtesse ait senti qu'il existait en moi un être double et compliqué le jour qu'elle m'a donné en badinant le nom d'Othello, bien que je n'offre aucune ressemblance avec le More de Venise? Supposez qu'un vrai turco, un sauvage enfant de l'Atlas, à peine apprivoisé, se trouve aujourd'hui à Baden, et qu'il s'avise de tomber amoureux de Lydie. Croyez-vous qu'elle puisse l'aimer? Certainement non. Elle le repousserait avec horreur. Il nous reste donc à déterminer jusqu'à quel point je suis devenu Arabe sans le vouloir. Ne suffit-il pas d'une petite branche greffée sur un arbre fruitier pour forcer cet arbre à produire deux espèces de fruits à la fois? Il dépend même du jardinier que l'une des deux sortes de fruits expulse l'autre complétement. Ce n'est pas à vous, mon savant

ami, qu'il est besoin de faire remarquer combien l'homme et tous les animaux sont préoccupés de leur alimentation, quelle place énorme tient dans la vie la nourriture de chaque jour, et de quelle importance sont les fonctions de l'estomac et de la mâchoire. Or depuis plus de deux ans toutes les substances alimentaires que je me suis assimilées ont été préparées et triturées par l'appareil étranger que vous avez implanté dans l'antichambre de mon estomac. Ce long travail de deux ans n'aurait-il pas pour effet l'introduction d'une quantité notable de sang africain dans mes veines, et par conséquent dans mon cerveau ? Les découvertes de la science moderne ont confirmé ce que le célèbre Cabanis disait, il y a soixante-dix ans, de l'influence du physique sur le moral. L'imprudence de Pierre Schlemihl n'est rien en comparaison de la mienne. Lorsque son ombre, détachée de lui et roulée comme un parchemin, a passé dans la poche du vieillard en habit gris, Schlemihl a subi une sorte d'amputation; mais ce qui restait de sa personne lui appartenait sans contestation. Il en pouvait disposer à son gré. Mon cas est bien plus grave, car j'ai livré une partie de moi-même à un être actif et envahissant qui me pénètre et dont je sens tous les jours les progrès.

« Conseillez-moi donc, docteur. Je balance

entre deux résolutions absolument opposées : la première serait de rompre violemment mes liens, de faire extirper de ma mâchoire tout ce qui vient d'outre-mer, et de le remplacer par un simple ustensile mécanique qui m'obéira comme le bâton dans la main et dont je n'aurai rien à craindre. Je redeviendrai ainsi l'ancien Fressermann, tel que vous l'avez connu, sans aucun mélange. La seconde résolution extrême serait de pencher du côté oriental, d'appliquer ma supériorité intellectuelle à tirer le meilleur parti possible du bagage emprunté au turco. A première vue, il me semble incontestable que les difficultés contre lesquelles je lutte en parlant ma langue maternelle deviendraient des avantages dans l'étude d'un autre idiome, et tous les maux dont je me plains se changeraient peut-être en autant de privilèges. Rêvez à cela. Examinez le pour et le contre. Donnez-moi votre avis, et je le suivrai. Je pars ce soir pour Stuttgart, où j'ai un ami professeur d'arabe et de toutes les langues sémitiques. Adressez-moi votre réponse dans cette ville. Si vous me conseillez de redevenir un pur Européen, j'irai vous rejoindre. Si vous opinez pour l'Orient, je me fixe à Stuttgart, et j'y apprends les langues qui s'écrivent de droite à gauche avec l'ardeur d'un jeune *studiosus*. »

Sa lettre achevée, le major fit sa malle, puis il

régla son compte avec le patron de l'hôtel et demanda une voiture. La nuit tombait lorsqu'il monta dans une calèche découverte. En levant la tête, il aperçut une femme sur le balcon du premier étage. Un bec de gaz, qui s'alluma tout à coup, éclaira la gracieuse figure de Lydie. — Vous partez, dit-elle, est-ce pour longtemps?

— Pour toujours, répondit Fressermann.

Et le cocher fouetta ses chevaux.

Peu de jours après son arrivée à Stuttgart, le major reçut de son ami Basilius une longue lettre écrite en langue allemande, où le docteur avait approfondi et savamment étudié le cas rare soumis à son examen au double point de vue de la physiologie et de la psychologie. Cette lettre, qui parut très-facile à comprendre à M. Fressermann, deviendrait inintelligible traduite en français. Le seul paragraphe vraiment clair en tous pays était celui-ci :

« Rappelez-vous, mon cher Wolfgang, cette réflexion de Goethe, que l'homme ne peut faire un pas sur notre belle planète sans trouver dans le plus chétif objet qu'il regarde un sujet de méditations pour son esprit ou de recherches pour sa curiosité. De toutes les énigmes que la nature nous présente, celles que nous avons le plus de chance de réussir à deviner sont celles que nous portons en nous-mêmes. On a vu des médecins

s'empoisonner volontairement ou introduire dans leurs tissus un virus empesté pour étudier plus commodément l'art si difficile de guérir. L'opération que vous avez subie vous a mis dans des conditions toutes particulières. Ne serait-ce pas dommage de ne point en profiter? Les observations faites jusqu'à ce jour sont incomplètes. Sans doute le sobriquet d'Othello et l'allusion au More de Venise sont des indices curieux. J'incline fort à croire que les moqueries de la comtesse ne vous atteignaient point dans la partie européenne de votre organisme; mais tout cela ne suffit pas à nous éclairer. Nous ne savons pas s'il y a réellement en vous un élément arabe susceptible de se développer. Je vous conseille de pousser plus loin l'expérience. Entre deux personnes forcées de vivre ensemble et qui ne sont pas d'accord, il y en a toujours une qui cède à l'autre pour avoir la paix, et c'est ordinairement la meilleure et la plus intelligente des deux qui se soumet. Soumettez-vous donc volontairement, et voyons où cet essai vous conduira. Songez qu'il dépendra toujours de vous de secouer le joug, si la tyrannie devenait insupportable, et que je puis vous débarrasser en une heure du parasite que vous portez. »

Encouragé par la lecture de cette lettre, le major s'écria : — Eh bien ! oui, je pousserai plus loin l'expérience. J'accepte le bail signé de mon

sang dans la gare de Wissembourg, et désormais j'appartiens à l'Orient.

V

M. le professeur X..., de Stuttgart, homme fort savant, connaissait non-seulement l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc, mais aussi les dialectes de la Kabylie et de l'Afrique occidentale. Dès les premières leçons, il s'aperçut que M. Fressermann avait des qualités de prononciation extraordinaires. Pensant que cet élève lui ferait grand honneur un jour, il le prit en amitié, l'attira chez lui et l'habitua bientôt à causer familièrement en arabe. Les progrès de Fressermann furent si rapides que le maître voulut l'associer à ses travaux et lui donna des livres à traduire, entre autres ceux du célèbre Abou-Hanifah, qui sont le bréviaire des gens de justice dans tout le monde musulman, et ceux du poëte Lébid, si vénéré en Arabie que beaucoup de ses vers sont affichés sur les portes et les murs des mosquées.

Depuis plus de vingt ans qu'il étudiait, méditait et commentait les poëtes et les historiens de l'Orient, le professeur était si profondément imbu de leurs ouvrages qu'il les citait dans la conversation comme les latinistes citent Virgile, Horace

ou Tacite. M. Fressermann partagea l'admiration de son maître pour Lébid et Abou-Hanifah ; il se pénétra de leurs doctrines et apprit leurs proverbes par cœur. Or on sait que, dans la morale des Orientaux, le mépris des richesses aussi bien que des revers de fortune occupe une grande place. Un jour que le professeur et l'écolier lisaient ensemble l'histoire de Ben-Shonnach, ils y rencontrèrent le récit des malheurs du Barmécide Iahia, fils de Kaled, lequel tomba presque subitement de la position la plus élevée dans l'abaissement et le malheur. Sa famille était dispersée, ses enfants massacrés, ses biens confisqués, ses amis exilés, lorsqu'il écrivit les lignes suivantes au fond de sa prison : « La fortune ne donne pas la puissance et les richesses; elle ne fait que les prêter aux hommes. Si vous venez à les perdre, ne vous plaignez donc pas. Pendant le temps de votre prospérité, soyez libéral de vos biens; ils ne diminueront point. Dans le temps de l'adversité, donnez encore, car, si vous refusez de donner, c'est alors que vous serez vraiment dénué de tout. »

— Voilà, dit M. Fressermann, un grand caractère et une belle âme. Ce Iahia était un homme fortement trempé. Nos auteurs classiques ne contiennent rien de plus élevé que cette philosophie orientale.

Tandis que le maître et son élève s'extasiaient ensemble sur les beautés de la littérature arabe, on apporta une lettre pour M. le professeur. Cette lettre lui annonçait une fâcheuse nouvelle, la banqueroute d'un changeur chez lequel il venait de déposer une petite somme d'argent, fruit de ses économies de l'année précédente. Fressermann, saisissant l'occasion de mettre en pratique la saine philosophie de Iahia, tenta de rappeler à son maître que les biens de la fortune ne sont que des prêts; mais le professeur n'avait plus d'oreilles. Il poussa de grands cris, jeta en l'air le livre de Ben-Shonnach, donna au diable tous les moralistes arabes, prit sa canne et son chapeau, et sortit en versant un torrent d'imprécations que lui-même aurait eu de la peine à traduire dans une langue sémitique.

La somme emportée par le changeur en fuite ne s'élevait qu'à deux cents florins, — à peine cinq cents livres de France. Par respect pour son maître, Fressermann s'abstint de lui dire qu'il était peu digne d'un sage de crier si haut pour de l'argent perdu; mais il ne put s'empêcher de remarquer *in petto* combien il y a loin de l'enseignement de la philosophie orientale à l'application dans les accidents de la vie européenne. En rentrant chez lui après la leçon brusquement interrompue, le major ouvrit un volume de contes

arabes dont M. Galland n'a traduit en français que la moitié. Il tomba par hasard sur l'historiette du généreux Noureddin, lequel, poussant jusqu'à un excès abusif les idées du Barmécide Iahia, donne tous ses biens avec une prodigalité insensée. Si un de ses amis lui vante la beauté de son cheval, il envoie le cheval à cet ami le lendemain. Un autre admire une maison de campagne que Noureddin possède aux environs de Bassora, et la réponse au compliment est une donation en bonne forme de ladite maison de campagne. En peu de temps, le héros de l'histoire se trouve absolument ruiné. Ses amis ou plutôt ses compagnons de plaisir l'abandonnent ; il ne lui reste plus qu'une belle esclave dont il n'a pas le courage de se séparer, et qui l'aime assez pour s'attacher à lui malgré sa misère. M. Fressermann n'en était encore dans sa lecture qu'aux folles libéralités de Noureddin, lorsqu'un de ses amis entra dans son cabinet. Le capitaine Sigmund, bon vivant, grand fumeur et buveur de bière, pour qui la poésie orientale était lettre close, se mit à parler de choses bien étrangères aux *Mille et une Nuits*. Il remarqua une fort belle pipe en porcelaine suspendue au mur, près de la cheminée, et sur laquelle on voyait représentés en peinture, un buisson d'aubépine au détour d'un chemin et une jeune paysanne accroupie dans une posture comique et

incongrue. — En Allemagne, ces plaisanteries au gros sel se rencontrent à chaque pas. Du reste, la peinture sur porcelaine était digne d'un sujet plus noble, et la pipe pouvait contenir cinquante grammes de tabac. Le capitaine Sigmund prenait plaisir à regarder la miniature.

— Cela vous plaît donc? dit Fressermann.

— Extrêmement, répondit le capitaine. Cette pipe est un véritable objet d'art, et monsieur le major a raison de lui donner une place d'honneur, comme à un tableau.

— Eh bien! prenez-la.

— Quoi! comment! Est-ce que vous me la donnez?

— Sans doute. C'est un cadeau que je vous fais.

— Monsieur le major, j'ai ouï dire qu'en Espagne, lorsqu'on vante un objet quelconque, le propriétaire vous répond qu'il le met à votre disposition; mais c'est une simple politesse, et on se garde bien d'en abuser.

— Nous ne sommes pas en Espagne. Cette pipe vous appartient. Mettez-la dans votre poche.

Le capitaine Sigmund emporta la pipe pour obéir à son supérieur; mais il se demanda quel intérêt le major pouvait avoir à lui faire un présent, et, comme il ne sut pas le découvrir, il pensa que M. Fressermann n'était pas dans son bon sens, et

il se tint prêt à restituer la pipe lorsque l'accès de folie serait passé. Le professeur, en apprenant ce trait de générosité inconsidérée, regarda son élève d'un air étonné : — Prenez garde à vous, mon ami, dit-il. Vous devenez plus arabe que vous ne le pensez. Il ne faut pas que la lecture de nos auteurs favoris et notre goût pour leurs grands esprits nous entraînent hors des limites de la spéculation ; ce qui était bon à pratiquer sur les rives du Tigre ou de l'Euphrate au VIIIe siècle pourrait être d'une application dangereuse au XIXe, au bord du Rhin ou du Danube.

— Mon cher maître, répondit le major, si le torrent qui m'entraîne va jusqu'au Tigre ou à la mer Rouge, je m'y laisserai conduire.

Lorsqu'il eut pris le temps de la réflexion, Fressermann se rappela pourtant que la prodigalité n'avait jamais été au nombre de ses défauts. Pour la première fois, l'influence de l'Orient apparaissait visiblement dans ses actions. L'avertissement donné par son maître ne manquait donc pas de gravité, car, une fois sorti de son caractère et lancé dans une voie nouvelle, l'obscurité se répandait tout à coup en lui-même et devant lui. Cependant il ne s'en effraya point. Cette obscurité n'avait rien de triste, et par moments l'horizon s'éclairait de lueurs mystérieuses et de mirages attrayants. La séduction commencée par les poëtes

et les moralistes fut achevée par ces conteurs inépuisables à qui le monde surnaturel et le commerce des génies et des fées semble chose plus familière que la vie réelle. Leurs récits merveilleux n'étaient pas plus difficiles à croire que ceux d'Arnim et d'Hoffmann. Le major se prêta docilement à leurs fictions et se laissa conduire tout éveillé dans les régions où l'homme ne pénètre ordinairement qu'en rêve. Cette complaisance le préserva de l'écueil où était tombé le poëte vénitien Carlo Gozzi, dont la vie ne fut qu'une suite déplorable de contre-temps et d'accidents, à partir du jour où il commit la faute de mettre sur la scène le roi des génies et de le faire parler d'un ton peu convenable. Cette irrévérence devait être punie, et le fut bien sévèrement. M. Fressermann ne remarqua rien dans les petits caprices du hasard qui pût annoncer la moindre mauvaise humeur de la part des puissances invisibles. Au contraire il crut s'apercevoir que son zèle ne leur déplaisait pas, et que son trait de prodigalité, si blâmé du professeur, avait obtenu leur approbation. A l'intérieur, non-seulement sa condescendance réussissait à désarmer l'ennemi, mais le turco semblait touché de repentir et décidé à réparer ses torts. Pendant son séjour à Stuttgart, M. Fressermann ne se mordit pas la langue une seule fois. Quant à la cuisine allemande, sachant

bien que le Bédouin ne pouvait pas la souffrir, le major eut le bon esprit de s'en éloigner tous les jours davantage en supprimant de son régime le vin et les liqueurs, en diminuant la ration de bière, en se faisant servir dans la journée des fruits et des confitures par une fille d'auberge à laquelle il enseigna les noms arabes de tous les objets de la collation, et, tandis qu'il prenait ces rafraîchissements, il s'imaginait être un des trois calenders, fils de rois, si délicieusement régalés par la belle Zobéide.

Un jour, M. Fressermann trouva dans un compartiment de son nécessaire de voyage le petit talisman découvert par Basilius sur la poitrine du turco et qui avait si bien préservé le pauvre Ali de la mort par le feu. Sans savoir ce que c'était, le major suspendit l'amulette à son cou en disant d'un ton sérieux et en pure langue arabe : — Tu as fait ton devoir. Nous avons été ennemis ; mais le temps rajuste bien des choses. Apaise ton âme tourmentée ; pardonne à ton vainqueur, sois mon associé pour le peu d'années que j'ai encore à vivre, et je porterai ce talisman d'une simplicité orientale comme un gage de notre réconciliation.

Pour savoir si les moralistes musulmans approuvaient sa conduite, M. Fressermann ouvrit le livre de Mohammed-ben-Cassem intitulé le *Jardin des gens de bien*, et il y trouva cette pensée : « La

meilleure arme que tu puisses avoir, c'est le bon droit. Le plus sûr moyen de bien dormir, c'est de ne point nourrir de haine, et la plus belle vengeance, c'est le pardon. » Quoique fort vieille, cette maxime parut toute neuve à M. Fressermann. Il la médita longtemps et se considéra comme réconcilié avec son ennemi. Ce soir-là, non-seulement il goûta un sommeil paisible, mais il fut bercé par des songes gracieux, empruntés à ses lectures. Comme le premier calender, fils de roi, il recevait l'hospitalité dans un palais de marbre blanc, où Zobéide et ses deux amies, Safie et Amina, l'invitaient à se reposer. Des esclaves apportaient toutes sortes de fruits, de pâtisseries et de sorbets. Les trois dames voulaient servir elles-mêmes l'étranger, et l'appelaient « mon cher seigneur ». Après le souper, Zobéide chanta des airs mélancoliques d'une harmonie inconnue en Europe, Safie dansa en tenant dans chaque main un poignard dont elle dirigeait malicieusement la pointe tantôt vers le jeune voyageur, tantôt sur sa poitrine. Amina, qui jouait du luth assise près de son hôte, le regardait tendrement avec ses grands yeux noirs, et lui disait tout bas d'un ton qui ressemblait au gazouillement d'un bengali : — Regarde, mon cher seigneur, comme nous sommes belles. Regarde le ciel pur de notre pays et compare-le au tien. Nos lois sont douces ; elles te permettent

de nous aimer également toutes les trois. Reste parmi nous; le bonheur est en Orient.

Comme s'il eût réellement entendu ces paroles, le major les répéta souvent quand il se fut réveillé. — *Reste parmi nous!* cela est facile à dire. Avant de songer à rester près de vous, ô Amina, il faudrait d'abord m'y rendre. Vous demeurez bien loin, et le voyage coûte bien cher, murmurait M. Fressermann.

Et puis il avait honte de cette parcimonie européenne que l'éducation et l'habitude opposent sans cesse à toutes nos fantaisies, et il se sentait des impatiences de courir le monde comme Gulliver ou Symbad le marin. Lorsque le brouillard ou les nuages cachaient le soleil, il se tordait le cou à regarder en l'air et disait avec dédain : — Quel pays! quel climat! Quand donc pourrai-je m'abreuver à loisir d'air et de lumière?

S'il voyait dans la rue une jolie femme, comme c'était presque toujours une blonde, il pensait aux yeux noirs, aux longs cils, aux sourcils arqués des femmes arabes, et il s'écriait : — Amina, ô Amina! ne rencontrerai-je plus jamais le regard de tes yeux?

Le professeur de langues orientales habitait une maison entre cour et jardin. Fressermann demanda la permission de dresser sur le gazon une tente de campement militaire, et, quand il eut

garni cette tente d'un tapis et de plusieurs coussins, il y voulut dormir pendant une chaude nuit d'été. Les autres élèves riaient de ces manies. Le maître seul les observait avec inquiétude. — Cela finira mal, disait-il. Notre ami semble hanté par quelque génie invisible. La Mignon de Goethe pleurait la patrie absente; ce jeune homme soupire après une patrie inconnue. Un de ces jours il nous quittera, et je perdrai un collaborateur excellent pour ma traduction d'Abou-Hanifah.

En effet, M. Fressermann disparut un matin. Persuadé qu'on chercherait à le retenir et décidé à n'écouter aucune remontrance, il laissa une lettre qu'on apporta au professeur à l'heure habituelle de la leçon. Dans cette lettre, il s'excusait de partir si brusquement sous le prétexte d'éviter le déchirement des adieux, et il promettait à son maître et à ses condisciples de revenir bientôt à Stuttgart. Grâce à la puissance des nouveaux moyens de locomotion, le major roulait rapidement vers le Sud. Il ne s'arrêta qu'un jour à Lyon. En descendant le long du Rhône, son cœur battit lorsqu'il aperçut pour la première fois le feuillage gris des oliviers. La vivacité de la lumière, la transparence de l'air, les eaux bleues du fleuve lui donnèrent des transports de joie. Marseille lui offrit comme un avant-goût des impressions de l'Orient. Enfin, après deux jours et demi d'une heureuse

traversée, il ôta son chapeau sur le pont du bateau à vapeur en entrant dans le port d'Alger. Son premier soin fut de s'établir dans un bon hôtel, d'y choisir un appartement confortable d'un prix modéré, après quoi il acheta un habillement complet de véritable Bédouin. Quand il se vit enveloppé d'un beau burnous de cachemire blanc et chaussé de souliers en maroquin jaune, avec le yatagan au côté, il sourit à son image pittoresque, et, comme ses dents lui semblèrent briller d'un éclat inaccoutumé, il leur dit : — C'est pour vous que j'ai fait tout cela ; soyez contentes.

Une semaine de séjour à Alger suffit à M. Fressermann pour s'habituer aux usages commandés par le climat. Il se leva matin, dormit pendant la chaleur au milieu du jour, veilla fort tard dans la nuit, mangea peu et se mit au régime des glaces, des boissons fraîches, des légumes verts, du laitage et des fruits. Peu soucieux des importations françaises et ne voulant pas fréquenter avec la partie européenne de la population, il ne s'arrêta pas dans le quartier neuf, ne visita qu'une fois les cafés et divans à la mode, et s'aboucha de préférence avec les naturels du pays et les gens du peuple. Un jour qu'il s'était égaré dans un dédale de petites rues, le major arriva sur une place où un jongleur fort adroit faisait voler en l'air deux oranges et deux poignards. Parmi le cercle des curieux se

trouvait une vieille femme qui portait à son cou un grand nombre d'amulettes et de colliers en bois de sandal. Son accoutrement bizarre, ses parures entassées sur des vêtements sordides, sa mine sérieuse, solennelle et grotesque tout ensemble, provoquèrent sur le visage du major un sourire involontaire que la vieille remarqua : — Ali, s'écria-t-elle, Ali ! c'est toi, je te reconnais à cette dent que tu as ébréchée en mordant un fourreau de sabre. On te disait tué à Wissembourg ; mais moi, je savais bien que tu n'étais pas mort. Soulève donc un peu ce burnous, qui ne laisse voir que le bout de ton nez. Tu es bien changé, mon pauvre Ali ; tes yeux ont pâli sous le ciel des pays froids; comme ta peau est devenue blanche ! Quels beaux habits ! quelles armes ! tu es vêtu comme un chef. Si tu as fait fortune, c'est à moi que tu le dois. Ne l'oublie pas, ô mon fils ! Le talisman que je t'ai donné ne préserve pas seulement de la mort par le feu ; il repousse l'influence de tous les mauvais esprits et procure le bonheur et les succès. J'espère que tu le portes encore. Montre-moi ta poitrine, que je sache si tu as conservé ce précieux talisman.

D'un geste du bras, le major rejeta son burnous sur l'épaule droite; puis il écarta sa chemise et découvrit l'amulette suspendue au bout de son antique ficelle.

— La voilà bien! reprit la sorcière. Je reconnais même le fil auquel je l'ai attachée. Ali, mon fils, tes compagnons sont morts en France. Tes parents se sont enfuis au delà du désert, mais tu retrouveras quelques amis. Je te dirai où ils vivent retirés. Puisque tu es riche à présent, secours-moi d'une petite pièce de monnaie d'argent.

M. Fressermann tira de sa bourse un gros écu de cinq francs qu'il déposa dans la main de la sorcière.

— Bonne femme, dit-il, je ne suis pas celui que tu crois. Cet Ali n'a-t-il pas servi dans l'armée française?

— Sans doute, répondit la vieille. Ali-ben-Samen, fusilier au 1er régiment des tirailleurs algériens.

— Eh bien! il a été tué d'un coup de sabre à Wissembourg. Je n'ai pas le loisir de t'expliquer les graves motifs qui m'amènent dans son pays. Qu'il te suffise de savoir que je l'aime, et qu'il revit en ma personne. Je te prie d'en user avec moi comme si j'étais son frère, car il est mon ami, mon associé, quoique mort. Le grand sage Ahmed-ben-Arabschah a écrit : « Trouve un bon ami dans le cours de ta vie, et tu auras le premier des biens. » Je l'ai trouvé; c'était Ali-ben-Samen. J'ai mis à mon cou son talisman, et le génie qui le protégeait m'a donné sa ressemblance, afin que

sa famille puisse me reconnaître. Si tu sais où elle est, conduis-moi vers elle.

— Hélas ! généreux seigneur, reprit la vieille, les parents d'Ali ont pris les armes dans la dernière insurrection. Il n'en reste plus qu'un seul à Alger, le vieux Ziad, petit-fils de son grand-père, cousin germain, comme disent les Français. Ziad, assisté de sa fille Fatime, exerce la profession de chercheur de serpents. Il a reçu le don du Charme. A cette heure même, il travaille chez le riche seigneur Aboulfatah. Si tu veux le voir en fonctions, tu n'as qu'à me suivre.

— Je veux le voir. Marche devant moi.

La sorcière partit, trottant le plus vite qu'elle pouvait et traînant sur la poussière ses babouches éculées. Au bout d'un long mur blanc, elle s'arrêta devant une porte basse surmontée d'une lucarne. Elle frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre. La tête d'un nègre sortit par la lucarne. Après avoir échangé avec la vieille quelques mots en dialecte, le nègre descendit de sa loge et ouvrit la porte. On introduisit le major dans une salle où coulait un jet d'eau. Le maître de la maison y vint au bout de quelques minutes. C'était un beau vieillard, d'une haute taille. Il souhaita la bienvenue à l'étranger, le conduisit au jardin et lui offrit un tapis pour s'asseoir et une pipe en cerisier de Bosnie. — L'opération à laquelle nous

allons assister, dit-il, est assez curieuse, mais elle n'a rien de surnaturel. Notre charmeur se donne des airs de savant et d'inspiré pour frapper les imaginations et faire des dupes. Il ne faut croire que la moitié de tout ce que dit ce vieux coquin. Cependant on ne peut nier qu'il ne soit fort habile dans son art. Il y a quelque part, établi dans ma maison, un serpent, point méchant, puisqu'il se cache, et dont nous n'avons pas grand'peur; mais il rôde la nuit, boit le lait des enfants et va jusque dans l'étable, où il tette la vache et les chèvres, de sorte que le matin les mamelles de nos petites nourrices sont vides. Nous allons voir si le vieux Ziad saura nous délivrer de cet hôte incommode.

Après les pipes on servit du café, puis le nègre vint annoncer que le charmeur était arrivé. Le seigneur Aboulfatah avait un nombreux domestique. Tout le monde était déjà réuni dans la cour, et le major lorgna quelques jeunes femmes voilées dont les formes sveltes et gracieuses, les riches ornements et les mains blanches indiquaient qu'elles faisaient partie de la famille ou du harem. Elles riaient en regardant le costume hétéroclite du charmeur. Ziad était un homme de cinquante ans, petit, osseux et maigre, usé par le climat et la fatigue. La peau de son visage avait la couleur d'une vieille casserole de cuivre mal écurée. Il ne

manquait rien à la ressemblance, pas même les taches imitant le vert-de-gris. Ses longues dents et ses grands yeux phosphorescents marquaient trois lignes blanches sur ce fond sombre. Il portait des bottes à bouts retroussés, comme des patins, un large pantalon de zouave et une espèce de dolman en serge noire, orné de boutons d'ivoire, fendu sur le devant et tombant plus bas que les genoux. Un turban composé de trois rouleaux de linge couvrait son crâne entièrement rasé. Il se tenait debout contre un mur, les mains sur sa poitrine, la bouche entr'ouverte et les regards fixés sur une girouette. Près de lui était une jeune fille de quinze ans, grande et mince comme un roseau, d'une beauté singulièrement touchante, l'air doux et triste, les yeux baissés. Elle s'appuyait du coude sur le mur, la joue posée sur sa main fermée, l'autre main pendante, les deux pieds joints, immobile comme une statue. Lorsqu'il vit le seigneur Aboulfatah, Ziad s'approcha de lui et baisa le bas de son burnous. Il fit la même politesse à l'étranger qui accompagnait le maître, puis il demanda qu'on ouvrît toutes les portes de la maison, afin d'y pouvoir circuler librement; ensuite il réclama le silence, disant que le moindre bruit pouvait faire manquer l'opération. Aboulfatah donna des ordres en conséquence, et commanda aux femmes, enfants et domestiques de se tenir à dix pas derrière

lui, et de marcher sur la pointe du pied. Le charmeur traça sur le sable de la cour un cercle où la jeune fille vint se placer. Tous deux se mirent à parler dans un dialecte que les assistants ne comprenaient qu'à demi. Après beaucoup de grimaces, de gestes étudiés et de cris nasillards, le charmeur souffla dans les deux oreilles de la petite fille en lui disant : — Fatime, tu entendras.

L'enfant répondit par un signe de tête. Son visage devint pâle, ses yeux se voilèrent comme si elle allait s'évanouir. Alors Ziad se mit à jouer d'un chalumeau à deux notes, prit la main de sa fille et entra dans la maison en marchant d'un pas grave et lent. Comme s'il eût quelque soupçon de l'endroit où se tenait son gibier, le charmeur alla droit à la cuisine, et s'arrêta au milieu de la pièce en diminuant et enflant tour à tour les sons du chalumeau : la jeune fille frissonna de la tête aux pieds. Ses grands yeux s'ouvrirent démesurément. Elle étendit un bras en disant : — Il est là!

Ziad marcha dans la direction qu'elle lui indiquait. Il s'approcha d'un évier, tenant son chalumeau de la main gauche. Par le trou de l'évier, on vit sortir la tête d'un serpent. Le charmeur prit le reptile par le cou et le tira de sa cachette. Au moment où l'animal ouvrit la gueule, Fatime armée d'une petite pince lui arracha son croc, et le serpent vaincu se laissa rouler comme une

corde, et enfermer dans un petit panier, sans opposer de résistance. C'était une fort belle bête, à peau noire bariolée de rouge et de jaune et longue au moins d'un mètre.

— Que feras-tu de ce serpent? demanda le seigneur Aboulfatah.

— Nous l'apprivoiserons, répondit Fatime. Je lui apprendrai à danser, et nous le montrerons dans les foires.

Ziad reçut le prix de son opération et sorti, suivi de sa fille. Les femmes montèrent à l'étage supérieur et M. Fressermann prit congé du maître de la maison. Au détour de la rue se tenait la vieille sorcière, guettant le major au passage. — Seigneur, lui dit-elle, comment faut-il t'appeler ?

— Donne-moi le nom de l'ami que j'ai perdu.

— Eh bien ! seigneur Ali-ben-Samen, es-tu satisfait du spectacle ?

— Enchanté, charmé comme le serpent. Ziad est un habile homme, mais sa fille surtout m'a fait plaisir à voir. Cette enfant m'intéresse.

— Oui, elle est belle et sage, douce comme une chatte, fraîche comme une fleur des prés et à marier. Tu peux l'adopter et l'aimer comme un père, ou, si tu le préfères, tu peux l'épouser pour le temps que tu passeras en Afrique, mais au moins pour un an de douze lunes moyennant un douaire.

— Je veux simplement la revoir, et certainement je lui ferai du bien ainsi qu'au vieux Ziad. Viens me chercher demain à mon hôtel vers cinq heures; tu m'attendras à l'ombre sous le porche.

M. Fressermann donna encore une piastre à la vieille et rentra chez lui un peu remué par les incidents romanesques de cette journée de vie orientale.

VI

Le lendemain, pour ne point manquer au rendez-vous, la vieille s'installa sous le porche de l'hôtel à midi. Après la sieste, le major l'y trouva; comme il ne voulait pas qu'on le sût en rapports intimes avec cette sorcière, il lui fit un signe en passant devant elle, et l'emmena au dehors sous un platane. — Crois-tu, lui dit-il, que Ziad puisse me recevoir à cette heure ?

— Il t'attend, répondit la vieille. Le café sera servi. La jeune fille a battu des mains en apprenant que tu l'as trouvée belle.

— Conduis-moi donc.

La vieille partit au petit trot. Ziad demeurait fort loin, dans un faubourg sur le chemin de Douera. Ce n'était pas un palais que la maison du charmeur. On y voyait peu de meubles : quatre

cordes tendues dans les hauteurs servaient d'armoire et portaient les habits et le linge mêlés à des peaux de serpents. Quelques morceaux de tapis rapiécés tenaient lieu de siéges. La vaisselle rangée sur une planche se composait d'ustensiles en bois, de fiasques et de vases fêlés ; mais l'ordre et la propreté révélaient la présence d'une femme. Au milieu du jardin, tout petit, s'élevait un beau magnolia couvert de ses grosses fleurs blanches, dont l'odeur enivrante parfumait toute l'habitation. A l'ombre de cet arbre, on avait porté les tapis et les nattes. Le major y fut reçu par Ziad avec de grands témoignages de respect. La jeune fille avait mis ses habits de fête : le large pantalon de soie bleue, la ceinture de taffetas rose, les babouches ornées de paillettes, le collier de sequins d'or. Ses longs cheveux noirs, nattés avec soin, descendaient jusqu'au jarret. Ses bras nus, sortant d'une manche pendante, étaient couverts de bracelets en perles de jais et en verroterie. Ses boucles d'oreilles d'agate ressemblaient à des onyx, et quelques bagues de clinquant attiraient les regards sur ses doigts effilés. Fatime servit les pipes et le café, puis elle vint s'asseoir à côté de son père, un genou dans ses mains, les yeux fixés sur le visage de son hôte avec une expression de curiosité enfantine. Fressermann, voulant se montrer bon prince, vanta fort l'excel-

lence du tabac, adressa beaucoup de questions au vieux Ziad, écouta patiemment des récits un peu longs et fit des compliments à la jeune fille ; puis il demanda des nouvelles du serpent qu'il avait vu prendre la veille.

— Il est d'une espèce qui peut s'apprivoiser, dit Fatime, et tout jeune, car il ne veut pas d'autre nourriture que du lait. Il me connaît déjà et m'obéira bientôt. Depuis que je l'ai lavé, au sortir de son évier, il est propre comme une anguille de l'Oued-Cheliff.

Fatime entra dans la maison et en rapporta un panier rempli de feuilles d'arbre. Elle y plongea la main et en retira le reptile.

— Ces feuilles, dit-elle, ont la propriété d'engourdir les serpents ; voilà le pauvre Habib, il te semble endormi, mais il va s'éveiller, et, comme il est très-frileux, je n'ai qu'à lui présenter ma manche pour qu'il y vienne chercher de la chaleur.

En effet, le serpent se glissa dans la manche ouverte, grimpa le long du bras, passa derrière l'épaule, se roula autour du corps, en remuant les étoffes avec un bruit étrange, et vint montrer sa tête à l'ouverture du corsage, sur la poitrine de la jeune fille. Pendant ce temps-là, Fatime riait, secouait la tête en frissonnant, et disait : — Oh ! pauvre Habib, que tu as froid !

— Ne crains-tu pas d'être mordue? demanda le major.

— Point du tout, nous sommes bons amis; mais c'est assez. Allons, Habid. Tu ne peux pas rester là.

Fatime prit le serpent par le cou en chantant à demi-voix une chanson à deux notes, comme celle du chalumeau. Le reptile résista d'abord, et puis il finit par sortir et se laissa remettre dans son panier. Fressermann s'amusa beaucoup de cette représentation. Il se retira en promettant au père de revenir le lendemain et à la fille de lui envoyer un cadeau. Dans la rue se tenait la sorcière assise à deux pas de la porte. — Seigneur Ali, dit-elle, je lis dans tes yeux, tu aimes la jeune fille. Le lien des cœurs a fait un nœud sur le tien. Qu'as-tu résolu ?

— Rien encore ; mais pourquoi disais-tu hier que je pourrais prendre cette enfant pour ma femme pendant mon séjour à Alger ? Les lois françaises interdisent de tels contrats.

— Oui, reprit la vieille. Quand les Européens font un marché, ils appellent des notaires, des gens de justice, et ils écrivent toutes sortes de grimoires. Nous autres vrais croyants, nous donnons notre parole, nous engageons notre foi, et tout est dit. Le public n'en sait rien. Donc, si tu désires épouser pour un temps la fille de Ziad, demande-la

au père. Il n'en faut pas plus. Tu es un homme, un serviteur d'Allah, et tu n'as pas de femme quand le Coran permet à un bon musulman d'en avoir quatre ! Cela blesse le sens commun.

— Nous en reparlerons. En attendant, j'ai promis à Fatime un cadeau. Je vais lui envoyer des fleurs.

— Des fleurs ! dit la vieille, cela convient à une dame des pays froids. Fatime en a dans son jardin. Si tu m'en crois, envoie une poularde au père et une chaîne d'or à la fille.

— Eh bien ! je suivrai ton conseil.

M. Fressermann envoya cependant à Fatime une grande corbeille remplie de fleurs; mais au fond de la corbeille, il mit un poulet gras et une petite boîte contenant une chaîne fine en or de Venise et des pendants d'oreilles en filigrane de Gênes. Le lendemain, après la sieste, le major se rendit encore chez Ziad, et il trouva la jeune fille parée de ses nouveaux bijoux. On le reçut avec moins de cérémonie respectueuse, mais avec plus de cordialité que la première fois. Les regards de Fatime rencontraient sans cesse ceux de son hôte, et brillaient d'un éclat où la joie et la tendresse se mêlaient naïvement. Ziad interrogea le major sur son long séjour en Europe; M. Fressermann avait beau jeu pour raconter des histoires surprenantes. Fatime prenait tant d'intérêt à ses récits

qu'elle s'approchait peu à peu du narrateur, jusqu'à venir s'asseoir à côté de lui et appuyer la tête sur son épaule. M. Fressermann se plaisait beaucoup dans la compagnie de ces pauvres gens. Il y retourna les jours suivants, et ces visites quotidiennes devinrent une habitude dont il ne pouvait plus se passer.

Chez les Orientaux, l'amitié n'est pas un vain mot que l'on prodigue à tout venant. Fressermann savait qu'entre gens intimement liés le plus riche doit aider et secourir le plus pauvre. Pour se conformer à cet usage antique, il envoyait chaque semaine un panier de vivres au charmeur, et quelque présent à la jeune fille, qui le remerciait avec une effusion pleine de grâce et d'abandon. Il n'y avait pas jusqu'au serpent Habib, dont l'éducation avançait, qui ne se mît en frais de gentillesse pour lui plaire. Un jour le major fut accosté dans la rue par la sorcière, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. — Mon fils Ali, lui dit-elle, le moment est venu de prendre un parti. La lune a changé trois fois depuis que tu vas tous les soirs chez Ziad.

— Est-ce vrai ? s'écria Fressermann. Y a-t-il trois mois ?

— Tout autant. Aujourd'hui, j'ai versé du plomb fondu dans de l'eau, en prononçant ton nom et celui de Fatime. Voici ce que le plomb

m'a appris : avant la fin de la quatrième lune, tu seras séparé de la jeune fille. Ou elle aura été demandée en mariage, ou elle partira pour un voyage très-long. Quelles sont tes intentions?

— Je n'ai point d'autre intention, point d'autre envie que de continuer à la voir tous les jours.

— Cela ne se peut plus. Songes-y ; tu es averti. La quatrième lune va se lever cette nuit. Ziad ne se doute de rien. Fatime vit paisible comme toi ; mais le destin a parlé. Un événement quelconque se prépare.

— Nous verrons bien, dit le major.

Et il s'éloigna en haussant les épaules. Lorsqu'il entrait chez le charmeur, c'était toujours Fatime qui lui ouvrait la porte. Cette fois ce fut le vieux Ziad.

— Où donc est ta fille ? demanda Fressermann.

— Tu ne la verras pas aujourd'hui, répondit le père. Une parente nous est arrivée de Boghar. Cette femme a souffert de la chaleur, et Fatime est allée la soigner. Avant de partir, ma fille a préparé les pipes et le café. Nous boirons et fumerons comme à l'ordinaire.

M. Fressermann voulut faire bonne contenance ; mais le temps de cette visite lui parut bien long. Il laissa vingt fois la conversation tomber, et, malgré tous ses efforts pour dissimuler son ennui,

il ne put s'empêcher de se retirer plus tôt qu'à l'ordinaire. Ce jour-là, le beau ciel de l'Afrique lui sembla d'airain et la chaleur accablante. Il demeura dans son fauteuil, les jambes étendues, tirant sa barbe et ses moustaches, sans pouvoir se résoudre à rien. Pour demander un conseil aux sages de l'Orient, il ouvrit le recueil des proverbes de l'esclave Lockman, et il y trouva cette parole : « Fais-toi rare, si tu veux qu'on t'aime davantage. »

— Voilà l'explication de la conduite de Fatime, pensa le major. Elle désire que je l'aime davantage.

Et sa tristesse s'envola. Il se mit au lit avec l'espoir que la journée du lendemain serait meilleure. Un rêve charmant amusa son sommeil. Sans changer de religion, il devenait Arabe et prenait les quatre femmes permises à un bon musulman. — Les songes seuls font de ces miracles. — Fatime tenait sa maison, et le serpent Habib, dont elle n'avait pas voulu se séparer, dansait devant le maître et seigneur. En s'éveillant, M. Fressermann se demanda pourquoi il ne contracterait pas avec la fille de Ziad un mariage temporaire, si son père le souhaitait. Sans aller jusqu'à prendre les quatre femmes réglementaires, un voyageur curieux pourrait tenter une petite excursion dans le monde africain. Les

mœurs arabes et son inclination l'y invitaient; mais, pendant le jour, l'imagination du rêveur se calma, et sa prudence européenne lui conseilla d'attendre encore. Après la sieste, il se rendit chez Ziad. La jeune fille s'y trouvait. Elle avait les yeux rouges, les sourcils froncés, le regard voilé par la mélancolie.

— Allons, Fatime, lui dit le père, il faut partir.

— Déjà ! répondit la jeune fille. Je ne verrai donc pas notre ami ?

— Ta vieille parente souffre. Elle t'attend. Va où le devoir t'appelle. Tu as vu notre ami tous les jours depuis trois mois; c'est assez. J'ai parlé, obéis-moi.

Fatime frappa du pied avec impatience; mais elle sortit. Dans les paroles de Ziad et le départ de sa fille, le major crut démêler quelque chose de suspect comme une petite scène concertée d'avance. Un grave soupçon lui entra dans l'esprit. Il abrégea le temps de la visite et se retira sans dire qu'il reviendrait demain. — Moi aussi, pensait-il, je me ferai rare, suivant le conseil de Lockman, afin qu'on me regrette et qu'on m'aime davantage. Je m'ennuirai, je souffrirai, s'il le faut, mais je ne céderai point à une ruse de guerre.

Le lendemain, craignant que son cœur ne fût plus fort que sa volonté, il quitta son costume de

Bédouin et reprit ses habits d'Europe, afin de se mettre dans l'impossibilité d'aller chez Ziad. La vieille sorcière, qui l'attendait à la porte de son hôtel, le regarda passer sans le reconnaître. Cependant, comme il ne savait que faire, l'habitude le conduisit vers le faubourg où demeurait le charmeur. Sur une petite place, près d'un quartier de cavalerie, il aperçut un café-divan de chétive apparence et fréquenté par des soldats. Il y entra pour tuer le temps et se fit servir une limonade. Près de lui vinrent s'asseoir deux sauvages, mal vêtus et encore plus mal chaussés, à peau noire, à mines épatées et scélérates, qui demandèrent de l'eau-de-vie et des pipes. Ils parlaient haut, en langue berbère, persuadés que personne à l'entour ne pouvait les comprendre ; mais Fressermann avait un peu étudié le dialecte des Kabyles.

— Si notre homme était un Français, disait le plus vieux, il y a longtemps que la petite serait épousée, le douaire payé, la menace d'une dénonciation faite, l'étranger rançonné et l'argent dans nos poches. Avec ces Allemands, on n'en finit pas. Leur sang est aussi froid que celui du serpent Habib. Fatime n'aura rien, pour prix de ses œillades et de ses soupirs, que des volailles et des petits cadeaux.

— Il faut prendre la citadelle par force et

non par ruse, dit le plus jeune des deux Kabyles.

— C'est ce que nous avons décidé tout à l'heure. La vieille parente mourra ce soir. Elle aura laissé son héritage à Fatime ; on sera obligé de l'aller recueillir à Boghar. Ziad proposera au seigneur-voyageur de venir avec lui ; on prendra des chameaux et on engagera l'étranger à emporter tout son bagage. Un soir, sur les bords de l'Oued-Cheliff, Fatime aura l'envie de se promener en bateau. Toi et moi, nous prendrons les rames. Le vieux Ziad restera à terre. Nous ferons chavirer la barque. Fatime nage comme un poisson ; son amoureux se noiera, et nous décamperons avec le butin.

— Ce plan, dit le plus jeune, est raisonnable et bien conçu.

— Et vous êtes d'infâmes coquins, ajouta le major.

Les deux Kabyles se levèrent ; le plus âgé courut au comptoir pour payer la dépense, et ils s'enfuirent en jetant des regards effarés sur cet homme du Nord, à peau blanche et à cheveux blonds, qui comprenait le dialecte berbère.

La sorcière, toujours assise sous la porte de l'hôtel, vit venir à elle un seigneur étranger dont le regard froid et sévère la fit pâlir.

— Vieille intrigante, lui dit Fressermann, reconnais-moi et songe à bien répéter mes paroles.

J'ai deviné les odieux complots de Ziad. Le génie qui protégeait Ali-ben-Samen me les a révélés. On voulait m'emmener à Boghar, et me faire noyer dans l'Oued-Cheliff. Va donc chez le charmeur, dis-lui que je sais tout, que je n'irai point le dénoncer à la police par égard pour la pauvre Fatime, mais que je l'engage fort à changer de vie, s'il ne veut pas finir aux galères. Quant à toi, qui es trop perverse et trop vieille pour te corriger, suis le chemin qui te mène au pilori, et débarrasse-moi de ta présence.

En ouvrant la porte de sa chambre, M. Fressermann rencontra ses souliers de peau jaune qui gisaient à terre. Il les poussa du pied avec dégoût et serra dans une malle son costume arabe. Avec la douce image de Fatime, déflorée subitement dans son esprit, l'Orient tout entier perdait ses charmantes couleurs. Le bandeau que l'amour avait posé sur les yeux du major n'était pas assez épais pour l'empêcher de voir que la jeune fille trempait dans le complot, et qu'elle y devait jouer son rôle aussi bien que le père et les deux brigands. Il n'en fallait pas tant pour dégriser un amant dont le cœur hésitait encore; mais toute illusion qui s'envole laisse derrière elle le vide, le découragement et l'ennui. En repassant dans sa mémoire les événements de sa vie depuis sa rupture avec Lydie, M. Fressermann fut un peu con-

fus de ses résolutions insensées, de ses folles dépenses et de son étrange voyage en Afrique. — Que suis-je donc venu faire ici? se disait-il.

Et il se sentait dans l'état déplorable où tomba le grand chevalier don Quichotte le jour qu'il fut vaincu et que la raison lui revint. Il ouvrit cependant le livre de Lockman, et il y lut cette pensée: « Lorsqu'une femme te dit qu'elle a pleuré, tâche de savoir si elle ne s'est pas frotté les yeux avec de l'ail (1). »

— O Fatime! dit le major en soupirant, si belle, si jeune et si fausse! Adieu la fille aux grands yeux noirs, aux lèvres de satin, adieu les causeries sous le magnolia, les regards tendres, les tasses de bon café, adieu le serpent Habib, adieu le soleil d'Afrique, l'Orient séduisant et le Sud trompeur, adieu Alger! je n'ai plus qu'à retourner en Europe.

Cette sage résolution une fois prise, Fressermann retrouva un peu de calme. Le soir, il s'endormit en pensant à son pays natal, et se revit en imagination dans la petite ville de Roth entouré de ses anciens amis. Le lendemain, pendant sa toilette du matin, il lui sembla que ses dents ne

(1) Le Lockman des Arabes pourrait bien être l'Ésope des Grecs. L'un est Phrygien, l'autre Nubien, tous deux sont esclaves, et plusieurs des apologues d'Ésope se retrouvent dans le recueil de Lockman.

brillaient plus de leur éclat ordinaire. Leur émail avait perdu de sa transparence, comme si l'opale devenait de l'ambre et la porcelaine de la faïence.

— Voilà qui est singulier, dit-il en se mirant dans une glace. Est-ce que mon dessein de quitter l'Algérie chagrine le turco ? Il faut pourtant que mes dents m'accompagnent partout où je vais. Je n'ai pas pris l'engagement de ne jamais revenir en Allemagne. Ali-ben-Samen, si le retour en Europe te contrarie, j'en suis fâché, mais je t'ai fait assez de sacrifices. En honnête associé, tu devrais être de moitié dans mes déboires et mon ressentiment. Je me console, tu te consoleras.

Cependant à déjeuner, lorsqu'il mordit sa première bouchée de pain, le major éprouva une légère douleur dans l'alvéole d'une incisive. Il y porta la main et sentit que la dent déchaussée ne tenait à rien. Un simple coup d'ongle la fit sortir de la gencive, qui ne rendit pas même une goutte de sang. A dîner, la seconde incisive tomba dans l'assiette du major, et il faillit avaler une œillère en mangeant du *risotto*. Il n'y avait plus à en douter : les dents du turco étaient déterminées à rester en Afrique, et rien ne pouvait les en empêcher. A tout moment, Fressermann, tirant de sa poche un petit miroir, constatait dans sa bouche un nouveau désastre. Il avait vieilli de dix ans du matin au soir.

— Ali, disait-il à chaque perte, Ali, tu es un ingrat, et les sages de l'Orient blâment fort l'ingratitude.

Mais tous les sages du monde ne sauraient vaincre la racune ou l'entêtement d'un turco. M. Fressermann, brèche-dent et défiguré, accéléra ses préparatifs de départ, espérant du moins emporter en Europe ses quatre dents canines et les molaires à deux racines. Apparemment son intention fut devinée : molaires et canines s'ébranlèrent à la sortie de l'hôtel. Le major les sema une à une en se rendant au port, comme le Petit-Poucet semait des cailloux blancs pour retrouver son chemin. La dix-huitième et dernière des dents implantées par Basilius tomba sur le quai, à l'instant où les passagers du bateau à vapeur touchaient du pied la passerelle, de sorte qu'en arrivant à Marseille M. Fressermann n'avait plus dans la bouche que les grosses dents du fond, toutes plus ou moins avariées, mais bien allemandes et bien à lui. Le divorce avec le turco Ali-ben-Samen était parachevé.

A l'idée de montrer sa bouche dépouillée d'ornements à ses amis et voisins de la petite ville de Roth, le major comprit que son amour-propre aurait fort à souffrir. Son désir de rentrer chez lui en était un peu refroidi. En lisant *le Sémaphore* dans un café de la Canebière, il y trouva, parmi

les annonces payées, l'invitation aux habitants de Marseille par un célèbre dentiste américain de profiter de son court séjour dans cette ville pour faire visiter, examiner, réparer et embellir leurs mâchoires. Le prix des opérations et des pièces ajoutées était énorme, mais le succès assuré, l'excellence des matières, la perfection et le bon fonctionnement des appareils garantis pour dix ans. Fressermann dressa le bilan de ses frais de voyage, et résolut d'y ajouter cette grosse dépense. Il eut le bonheur de rencontrer un dentiste vraiment habile et savant. Les dents malades furent sacrifiées et avantageusement remplacées par un appareil commode, admirablement adapté, d'un usage simple et facile, imitant la nature à s'y tromper, soumis et docile, se prêtant aussi bien à la mastication de toute espèce d'aliments qu'au parler de toutes les langues mortes ou vivantes, orientales ou européennes. En un jour, le major retrouvait sa jeunesse, les ornements de son visage, une mâchoire complaisante, la paix de son organisme, et le repos de l'esprit. Quand il se revit jeune et beau en se mirant avec des sourires variés, il adressa cette allocution à son image restaurée à neuf : — Wolfgang, tu es un grand fou. Comme Faust, Pierre Schlemihl, Jean Kreisler et Carlo Gozzi, tu t'es livré aux génies invisibles, et l'honnête Basilius a été, sans le vouloir, ton Méphis-

tophélès. La première faute commise, ce fut comme un engrenage. D'écueil en écueil, tu as été poussé jusque sur la terre d'Afrique, où tu allais être assassiné par des sauvages du Djurjura, si la Providence n'eût daigné t'avertir du complot tramé contre toi. Et tout cela pour avoir envié à un pauvre turco mourant le seul bien que la nature lui eût donné, une mâchoire en bon état. Rentre en toi-même, Wolfgang, confesse ton erreur. Après tant de malheurs et de dangers, te voilà revenu au point de départ. Pour une somme d'argent assez grosse, il est vrai, te voilà pourvu d'un ustensile parfait. C'est par là que tu aurais dû commencer, et puisque les meilleures sottises sont les plus courtes, donne ta malédiction à l'Afrique, et rentre dans le giron de ta mère l'Allemagne.

Afin de toucher le plus tôt possible le sol natal, M. Fressermann remonta le cours du Rhône en chemin de fer, entra en Suisse, puis arrivait à Munich, et se faisait conduire à l'hôtel de l'*Aigle Noir*. Quatre officiers de son régiment fumaient sur un banc devant la porte au moment où il descendait de voiture. — Eh ! messieurs, s'écria l'un d'eux, voici notre major Fressermann. Embrassons-nous, cher Wolfgang. On te disait en Orient, chez le sultan de Dahomey, commandant une armée de soldats ayos, et leur enseignant l'art de

la guerre. Tu débarques ici bien à propos. Nous allons dîner dans une heure, et l'on doit nous servir un festin splendide. Nous fêterons à la fois ton retour et la nomination du capitaine Higmann au grade de chef de bataillon. Tu nous raconteras tes aventures ; nous savons qu'elles sont merveilleuses.

Après bien des embrassades et des félicitations, le dîner fut servi, et Fressermann put contempler avec attendrissement les chefs-d'œuvre de la cuisine allemande, dont il s'était follement privé pendant si longtemps. Il mangea de tout, revint plusieurs fois à chaque plat, et de préférence aux ragoûts nationaux. Il va sans dire qu'on but outre mesure des vins du Rhin, de France et de Hongrie. Vers minuit, on mangeait et buvait encore.

— Mes amis, dit le major, complétement ivre, je bois à l'auteur du menu de ce dîner. Le choix des mets en est admirable ; mais il a manqué un seul plat dont l'absence m'a chagriné. A l'apparition de la choucroute, mon cœur s'est ému, et vous savez si je lui ai fait honneur. Cependant je n'ai pas vu de *pfannkuchen*. Mon estomac la regrette, il la demande, mes dents sont impatientes; elles n'ont pas encore mastiqué de *pfannkuchen*.

Les convives représentèrent que ce mets, très-respectable et très-allemand, étant composé de farine, d'œufs et de lait, serait d'une digestion

difficile, arrivant à la fin d'un repas copieux. Fressermann, par bravade autant que par patriotisme, fit la gageure de manger une *pfannkuchen* de six œufs pour son dessert. Les paris s'ouvrirent, et les enjeux s'élevèrent à douze bouteilles de vin de Champagne. Le plat fut commandé, servi et avalé prestement, à la grande joie de toute la tablée. Fressermann but ensuite sa part du vin de Champagne, et se retira dans sa chambre victorieux et satisfait, mais fort rouge, les yeux hors la tête, balbutiant et battant les murailles.

Une heure avant le lever du soleil, on entendit dans l'hôtel un coup de sonnette. Le garçon de service pour la nuit dormait profondément. Il ouvrit un œil, écouta un moment et se rendormit, croyant s'être trompé. A dix heures du matin, les quatre officiers, réunis dans la salle à manger, s'étonnèrent de ne point voir le major. Ils commencèrent par rire de son absence qu'ils attribuaient à la digestion laborieuse de la *pfannkuchen* ; puis ils détachèrent l'un d'eux pour aller frapper à la porte de leur ami. On ne répondit pas. Le plus profond silence régnait à l'intérieur. L'alarme se répandit dans l'hôtel. Un serrurier appelé à la hâte crocheta la serrure. Par égard pour le lecteur, nous ne dirons pas en quel état on trouva la chambre du major ; mais le spectacle qu'elle offrait est fort connu en France. Bien des

gens ont eu l'occasion d'en contempler le pareil dans plusieurs maisons de Versailles et dans quelques châteaux de Touraine et de Champagne pendant la guerre de 1870.

M. Fressermann, en chemise, était couché par terre, sur le dos, les bras en croix. Évidemment il avait tenté de sortir au milieu de la nuit pour demander du secours ; ses forces l'avaient trahi, et il était tombé sans pouvoir gagner la porte. En le remettant sur son lit, ses amis s'aperçurent qu'il respirait encore. Ses paupières s'ouvrirent à demi, ses lèvres remuèrent, des paroles incohérentes sortirent de sa bouche. C'était le délire de l'agonie. — Non, non, dit-il, misérable turco, je n'ai rien de commun avec toi. Non, belle Lydie, je ne suis pas un Othello, un sauvage enfant de l'Afrique. Non, pauvre Fatime, tu ne peux pas être ma femme, et tu ne m'entraîneras pas sur les rives de l'Oued-Cheliff. Non, mes amis, je ne suis pas un Arabe.

Et comme s'il eût voulu appliquer à sa situation un vers fameux du poëte Térence, il ajouta : — Germain je suis, et rien de germain ne m'est étranger.

Ce fut son dernier mot. Quand le médecin arriva, Fressermann était mort.

HISTOIRE

D'UN DIAMANT

RÉCIT DE MŒURS CONTEMPORAINES

I

Depuis longtemps j'observais le comte de Louvignac. Je ne sais quel appât singulier cet homme offrait à ma curiosité, mais je ne pouvais m'empêcher de recueillir tout ce qu'on disait de lui. On en disait beaucoup de bien. D'une humeur douce, d'un commerce facile et agréable, d'une politesse un peu froide, M. de Louvignac n'aurait été pour les gens du monde qu'un homme bien élevé, s'il n'eût paru sujet à quelques-unes de ces manies qui éveillent l'attention. Il avait près de quarante ans, une fortune considérable, un grand train de maison, et il ne songeait pas à se marier ; il ne voyait qu'un très-petit nombre d'a-

mis, vivait seul dans un hôtel à lui, sortait peu et ne donnait point de dîners. On ne pouvait pas l'accuser d'avarice. Il ne refusait pas son tribut à la charité publique et aux œuvres de bienfaisance. Quand la récolte était mauvaise, ses fermiers le trouvaient accommodant. La plus évidente de ses manies était celle de se croire malade, ou sur le point de le devenir, malgré tous les dehors d'une santé robuste. Il faisait bonne chère, mais en se refusant certains mets réputés innocents, certains vins bienfaisants pour tout le monde et nuisibles apparemment pour lui seul. Chaque année, il passait deux mois dans une petite ville des Vosges que la *fashion* ne connaît pas. Les faux malades ne sont en général que des égoïstes qui dissimulent sous le prétexte des infirmités du corps celles de leur âme : n'est-on pas excusable de ne penser qu'à soi lorsqu'on souffre ? M. de Louvignac ne se plaignait jamais. On le voyait préoccupé de sa santé, on devinait son inquiétude aux précautions qu'il prenait ; mais, que ce fût savoir-vivre ou mystère, il ne parlait pas de ses maux. De ces contradictions le monde conclut que M. de Louvignac était un original, ce qui n'explique rien.

Cette espèce de grand seigneur, dont la vie correcte témoignait qu'il voulait être estimé, montrait dans la conversation une indulgence extrême

pour les fautes et même pour les grands péchés des jeunes gens. Ordinairement cette bonté philosophique est l'effet d'une longue expérience et d'un grand âge. L'homme sur son déclin sourit des erreurs où il ne peut plus tomber, tandis qu'à quarante ans la sagesse est de fraîche date et volontiers sévère. M. de Louvignac ne l'était que pour lui-même. Avec des principes fermes, en matière de délicatesse et d'honneur, il se plaisait à excuser et à pardonner les faiblesses des autres. En maintes occasions, il avait montré du courage, du sang-froid dans le danger ; mais la plus légère indisposition le plongeait dans un abattement profond. Son visage était beau, sa taille élégante, et ses yeux noirs semblaient faits pour exprimer toutes les passions, et cependant on y voyait rarement autre chose qu'une mélancolie inquiète. Il prenait soin de sa personne avec des recherches de petite-maîtresse où l'on ne sentait pas l'envie de plaire. Enfin dans ses habitudes, ses mœurs et son caractère, cet homme avait je ne sais quoi d'énigmatique et de compliqué, comme si son naturel eût été altéré ou modifié par quelque choc violent du destin, par quelque passion aujourd'hui éteinte, ou comme s'il eût vécu sous l'obsession d'un souvenir accablant et d'une idée fixe. C'est cette énigme qu'il s'agissait de deviner.

Un soir du mois de janvier 1870, dans le petit

salon du vieux marquis de C..., nous étions six fumeurs réunis devant un grand feu. Dix heures sonnaient. On apporta le thé. M. de Louvignac se prépara une tasse de cette boisson chaude dans laquelle il versa beaucoup de lait. Le vieux marquis nous racontait ses souvenirs de jeunesse. Mon cousin, qui était un peintre de paysages, se penchant à mon oreille, me dit tout bas : — Je m'étonnerai bien si le marquis ne nous raconte pas ce soir la mémorable histoire du carrick jaune.

— Qu'est-ce que cette histoire ? demandai-je.

— Puisque vous ne la connaissez pas, apprêtez-vous à l'entendre.

Le peintre s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau et nous annonça que la neige tombait.

— Cette affreuse neige ! s'écria le marquis, je la déteste.

— Pourquoi donc ? dit le peintre.

— Mauvais plaisant, reprit le marquis, vous savez bien pourquoi ; mais ces messieurs l'ignorent, et je vais le leur apprendre. J'avais dix-sept ans lorsqu'il fut décidé que j'entrerais dans la maison militaire du feu roi Charles X. Pour cela, il fallait passer par l'école de Saint-Cyr et faire des études spéciales. On me mit dans une pension préparatoire. Un domestique m'y conduisait de grand matin et venait me chercher à neuf heures

du soir. Tous mes camarades, à peu près du même âge que moi, se destinaient à la même carrière. La moitié environ se composait de jeunes gens nobles ; les autres étaient fils de banquiers, de riches bourgeois ou d'anciens serviteurs de l'empire. Un assez mauvais esprit régnait parmi nous. Le beau d'Orsay faisait alors parler de lui, et menait la mode. Il inventa la soubreveste, le chapeau qui porte encore son nom, et une forme de bottes à l'écuyère adoptée par les *lions* de cette époque. N'étant libres que le dimanche, nous mettions ce jour-là seulement le costume du monde élégant. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas de chevaux en louaient au manége, et nous allions grossir l'escorte du comte d'Orsay, persuadés que le beau sexe n'avait d'yeux que pour nous.

Mon père n'approuva point ces manières de dandy ; mais ma mère prit plaisir à voir en moi l'enfant se donner des airs de jeune homme. Elle m'encourageait dans cette voie et subvenait secrètement à mes dépenses. Je n'étais que ridicule. Vous allez voir où la vanité peut nous entraîner.

La règle de l'institution exigeait qu'on vînt le soir chercher les élèves externes. Le maître de pension ne voulait pas être responsable de notre conduite hors de chez lui, et il tenait à nous re-

mettre entre les mains d'une personne de confiance. Mon père prenait quelquefois la peine de venir me chercher. Un soir, il me fit appeler. C'était en janvier, par un temps de neige et de glace fondante, comme aujourd'hui. Je trouvai mon père vêtu d'un vieux carrick jaune à cinq collets qu'il ne portait plus depuis longtemps. Un de mes camarades montait dans une belle voiture où sa mère l'attendait. Je me sentis mortifié. Drapé dans un manteau à la mode, je marchais en silence à côté de mon père. A ses premières questions, je répondis par des monosyllabes qui trahissaient ma mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton ironique si j'avais quelque contrariété.

A ce moment de ce récit, le narrateur, oubliant qu'il parlait de lui-même, devint rouge de colère et s'écria : — Ce drôle ! cet insolent ! ce petit ingrat eut l'audace de répondre : « Oui, monsieur; vous auriez pu m'épargner l'affront de vous montrer à mes camarades sous cet accoutrement. »

Le vieux marquis s'arrêta comme suffoqué par l'indignation, puis il reprit : — Mon père n'était pas homme à supporter mon impertinence. Il me remit à ma place vertement. Ma mère elle-même me gronda, et je finis par comprendre ma sottise. On me la pardonna ; mais ma conscience me la reproche encore. Une fois en ma vie, j'ai manqué de respect à mon père. Il y a plus de quarante ans

de cela, et, quand j'y songe, la honte et les regrets me serrent la gorge. Voilà pourquoi j'éprouve le besoin de raconter cette histoire à mes amis et de m'accuser devant eux. Ma confession faite, je suis soulagé pour quelque temps.

— Ce carrick jaune, dit le peintre, est pour vous comme le ruban volé par Jean-Jacques et dont l'esprit de parti a tenté vainement de faire un couvert d'argent.

— Je conçois, dit M. de Louvignac, que la confession vous soulage parce qu'il s'agit d'une peccadille d'écolier; mais l'aveu d'une action criminelle ne calmerait pas votre conscience et ne vous procurerait qu'un surcroît de honte.

— Peut-être, répondit le marquis.

— N'en doutez pas, ajouta Louvignac.

— Mon cher comte, dit le peintre, vous affirmez cela comme si vous le saviez par expérience.

Louvignac ne répondit pas. Il fronça le sourcil et regarda obstinément le tapis de la table à thé. Je me mis à réciter ces vers bien connus d'un poëte contemporain :

Crois-moi : parle avec confiance.
Le sévère dieu du silence
Est un des frères de la mort.
En se plaignant on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remords.

L'attitude du comte attira les regards de tous les assistants. Une pensée commune nous traversa l'esprit pendant ce silence d'une minute, qui nous sembla un siècle : est-ce que cet homme aurait commis un crime?

— Ces vers sont fort beaux, dit enfin Louvignac en relevant la tête ; mais ils font partie d'un dialogue entre le poëte et sa muse, et ce tête-à-tête ressemble fort à un monologue. Je ne connais pas de moyen de se délivrer d'un remords. A la répétition générale d'*Iphigénie en Tauride*, lorsque Oreste, tombant épuisé à la fin de son accès de fureur, se mit à chanter : « Le calme rentre dans son âme », quelqu'un fit remarquer au maëstro que l'orchestre poursuivait son accompagnement *agitato*, ce qui semblait un contre-sens. Gluck répondit : « Ne vous en mettez pas en peine. Oreste peut dire que le calme rentre dans son âme; mais, moi, je sais qu'il n'y rentre pas. »

— Il faut convenir aussi, dit le peintre, que tuer sa mère est un cas grave.

— Et heureusement assez rare, ajouta le comte en souriant.

— Allons, mon cher Louvignac, du courage! s'écria le vieux marquis. Faites comme moi ; soulagez votre cœur, vous vous en trouverez bien.

— Non, mon ami; cela ne servirait à rien. J'ai commis une faute, il est vrai; mais j'en suis

puni, et, quand le châtiment est commencé, la confession devient inutile.

Louvignac prit son chapeau et sortit.

— Monsieur le marquis, dit le peintre, vous avez été trop vite. Le criminel entrait de lui-même dans la voie des aveux lorsque vous l'en avez fait apercevoir, et il a ressaisi son secret qui allait lui échapper.

On devine que Louvignac fut le sujet de la conversation pendant le reste de la soirée. Le marquis l'avait connu enfant; il nous donna quantité de détails sur la famille, la fortune, l'éducation, les débuts dans le monde, les voyages, les goûts et les mœurs de ce personnage. — Quant à son aventure, nous dit-il ensuite, quant à l'épisode mystérieux de sa vie qui lui rappelait tout à l'heure le crime d'Oreste, je l'ignore absolument; mais je puis vous indiquer un homme qui en a été le témoin. C'est le vieux docteur Vibrac, médecin de la famille. Je le crois brouillé avec le comte, il parlera peut-être. Vibrac ne pratique plus; souvent il fréquente le soir un petit café de la rue Jacob. Si vous avez autant de patience que de curiosité, faites-lui votre cour en jouant sa partie de domino, et vous arriverez à la découverte de la vérité. Hâtez-vous seulement, car le bonhomme est octogénaire, et il commence à radoter.

Le peintre et moi, nous suivîmes les conseils

du marquis. Nous recherchâmes le vieux docteur en fréquentant le même café que lui, et après deux mois de relations assidues et force parties de domino nous avions obtenu les derniers renseignements nécessaires pour compléter la biographie du comte George de Louvignac.

II

Comme le nom l'indique, la famille de Louvignac était du midi de la France. Elle y possédait de grands biens depuis trois siècles. Le comte Jean, père de George, commandait une compagnie de la garde royale lorsque la révolution de 1830 éclata. Le nouveau gouvernement lui offrit de rentrer au service ; mais il se tint pour engagé avec la branche aînée des Bourbons, et il se retira dans ses terres. Il habitait ordinairement son château de Breuilmont, situé sur un des affluents de la Garonne dans une vallée charmante. La communauté d'opinions politiques le rapprocha d'un certain nombre de gentilshommes campagnards. Il leur donna des dîners et leur ouvrit la chasse de son domaine. On voisinait jusqu'à la distance de cinq ou six lieues. Il n'y avait guère de semaine où l'on ne se trouvât réunis vingt ou trente convives, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des châtelains de la vallée. Dans une de ces parties de plaisir, le

comte Jean remarqua une jeune fille de dix-huit ans nouvellement sortie de son couvent. Il se mit à côté d'elle à table et fut enchanté de son esprit. Le soir, il la fit danser, et en la reconduisant à sa place il lui adressa tout bas cette question : — Mademoiselle, vous conviendrait-il d'être demandée en mariage ?

La jeune fille fit semblant de n'avoir pas entendu ; mais elle rougit jusqu'aux yeux et agita fort son éventail. A minuit, au moment du départ, le comte lui donna la main pour monter en voiture. — Vous n'avez pas répondu à ma question, lui dit-il.

Encouragée par l'obscurité, la demoiselle répondit : — Demandez et vous recevrez ; frappez et l'on vous ouvrira.

— Bon ! pensa le comte. Elle me fait savoir ainsi qu'elle a reçu une éducation bien chrétienne. Tandis que je m'enflamme pour ses grâces, sa jeunesse, sa taille fine, ses cheveux bruns et luisans comme l'écorce du marron d'Inde, ses yeux bleus, ses longs cils et jusqu'à la petite fossette de son menton, elle me rappelle d'un mot que tout cela n'est qu'avantages extérieurs. En empruntant sa réponse à l'Écriture sainte, elle m'apprend qu'elle est plus sage que moi, et que les préceptes de l'Évangile sont gravés dans son cœur. Je suis suffisamment édifié sur ses qualités

et son caractère, c'est une femme supérieure.

Le lendemain, le comte sortait à cheval au lever du soleil et se rendait chez le père de la jeune fille. M. de La Fênaie, enfermé depuis trente ans dans son petit château, était un de ces gentilshommes chasseurs pour qui l'univers n'a pas vingt lieues de circonférence, et dont l'écurie et le chenil sont affaires d'état. Ne s'attendant guère à recevoir une visite à sept heures du matin, il était en robe de chambre dans la cour de sa ferme et contemplait avec satisfaction une copieuse bouillie au pain de son qu'un valet délayait dans une auge pour le déjeuner de la meute. — Mon voisin, lui dit le comte, excusez-moi si je vous dérange de grand matin. Une idée de quelque importance m'a mis la puce à l'oreille. Je sais que je manque à tous les usages, et que j'aurais dû vous envoyer une personne tierce ; mais en matière d'ambassade on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Voici le fait : je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Pardieu ! j'aime cette franchise, répondit M. de La Fênaie. Voyons un peu. Vous êtes quatre ou cinq fois plus riche que moi, mon voisin.

— Je n'en sais rien ; cela m'est indifférent.

— J'ai deux enfants, et mon fils n'a pas envie d'être d'église.

— N'allez pas le contrarier, le pauvre garçon !

— Ma fille Antoinette est bien jeune; mais, puisque vous avez de l'inclination pour elle....

— Mieux que cela : je l'aime.

— Eh bien donc, elle est bonne à marier; je vous la donne.

— Un moment! Il faut d'abord savoir si je lui plais.

— Vous lui plairez. La revue des habitants de la vallée est facile à passer. Vous êtes bien fait, riche, franc comme l'or, vous avez vingt-huit ans, qui diable voulez-vous qu'on vous préfère? Voilà qui est dit : touchez là, mon gendre.

Un mois après, le comte Jean de Louvignac épousait Mlle Antoinette de La Fênaie. Les deux époux firent un voyage en Italie, puis ils revinrent dans leur château. Avant l'année révolue, la comtesse donna le jour à un garçon qu'on appela George. Si la vie est un bien, jamais enfant ne vint au monde sous de meilleurs auspices. Il y eut des réjouissances à Breuilmont pour les relevailles de la comtesse et pour le baptême de son fils, à La Fênaie pour le premier anniversaire du mariage. Les invités donnèrent des retours de noces et des retours de chasse, après quoi la vallée rentra dans le calme. Jean de Louvignac adorait sa femme, et lui témoignait à tout propos son admiration. Rien n'était si beau, si parfait, si aimable qu'elle. Au milieu de la conversation, il

ouvrait une parenthèse pour se récrier sur l'esprit, le bon sens, la raison d'Antoinette. Actif et remuant par tempérament, le comte s'absentait souvent, mais jamais, ne fût-ce que pour une heure, sans prendre congé de sa femme. Il ne lui reprochait que de n'avoir point assez de caprices et de ne pas fournir à son mari assez d'occasions de lui complaire. De son côté, Antoinette répondait à ces effusions passionnées par une tendresse douce et enjouée. Plus ingénieuse que lui dans l'art de plaire et de charmer, elle feignait d'avoir du goût pour tout ce qu'il aimait. Un voisin faisait bâtir, et le comte semblait avoir envie de l'imiter. Aussitôt Antoinette témoigna le désir de posséder une serre chaude. M. de Louvignac, transporté d'aise, appela son architecte et dirigea les travaux avec ardeur. Il alla jusqu'à Toulouse pour se procurer des plantes rares, et se mit à étudier l'horticulture. Sa femme sut le faire passer ainsi d'une occupation à une autre, en sorte que l'ennui et l'oisiveté n'entrèrent point à Breuilmont. Enfin les deux époux goûtaient tout le bonheur que peuvent donner le parfait accord, la bonne humeur et l'amour partagé.

Pendant ce temps-là, George grandissait. Son excellente constitution triompha aisément des petites maladies de l'enfance. Il était adroit à tous les exercices, montait à cheval dès l'âge de

huit ans et trottait bravement à côté de son père. Une fois par semaine, le docteur Vibrac venait de la ville voisine sur son bidet pour déjeuner au château, et, après avoir regardé l'enfant, il avait accoutumé de dire : — Si tous les hommes étaient bâtis comme ce garçon-là, le pharmacien fermerait boutique ou se ferait pâtissier.

Ce Vibrac, franc méridional et joyeux convive, avait une affection sincère pour la famille de Louvignac; d'ailleurs, bon praticien, au courant des découvertes nouvelles, doué d'un coup d'œil sûr, il se connaissait en hommes, et, tout en badinant, étudiait aussi bien les caractères que les tempéraments. Il pénétrait les intentions de la comtesse, et la secondait dans ses petites ruses de cœur avec une malice pleine de bonhomie.

Un jour, la comtesse le prit à part. — Mon ami, lui dit-elle, j'ai un service à vous demander. Vous voyez de quels soins touchants je suis comblée par mon mari. Aucune peine, aucun sacrifice ne lui coûte pour satisfaire et prévenir mes moindres désirs. Une fois en ma vie, je voudrais répondre à tant d'amour par autre chose que de la tendresse. Je ne suis pas riche comme lui ; mais je possède un joyau de prix qu'il ne connaît pas. C'est un diamant monté en bague, que le cardinal Du Bellay a rapporté de Rome il y a trois cents ans. Ce diamant a une

valeur historique. La dernière demoiselle Du Bellay, mon arrière grand'tante, l'a laissé à ma grand'mère, et c'est ainsi qu'il est venu jusqu'à moi. J'ai remarqué qu'aujourd'hui les hommes portent des cravates longues dont ils croisent les bouts sur la poitrine en les attachant avec une épingle. Prenez ce diamant et rendez-le-moi monté en épingle pour la veille de la Saint-Jean.

La comtesse remit au docteur une petite boîte en vernis-Martin sur laquelle était gravée la devise des Du Bellay : *atavis et armis*. Vibrac l'ouvrit et regarda le diamant. — Je m'y connais un peu, dit-il; cette pierre est d'une fort belle eau. J'irai à Marmande, où il y a un joaillier connaisseur et honnête. Votre mari aura là une épingle magnifique.

Au bout de huit jours, Vibrac revint au château. En donnant le bras à la comtesse pour passer dans la salle à manger, il lui remit en cachette un papier. C'était une lettre qu'il avait reçue la veille, du bijoutier de Marmande.

« Monsieur le docteur, lui écrivait le marchand, sûrement la personne à qui appartient le diamant que vous m'avez confié n'en sait pas la valeur. C'est une pierre rare, de huit carats et sans défaut. De peur de me tromper, j'ai consulté un de mes confrères plus expert que moi. Nous l'avons estimé ensemble valoir douze mille francs. Ce

qui en fait le prix, ce n'est pas tant la grosseur que la pureté, la belle forme et l'éclat. Il faut savoir que les diamants anciens ont souvent une supériorité marquée sur ceux récemment découverts. Puisque celui-ci est la propriété d'une dame, je pense qu'elle le devrait porter elle-même ; ce serait dommage de le donner à un homme. Avant donc de faire l'ouvrage que vous m'avez commandé, j'attendrai de nouveaux ordres. »

— A merveille ! dit la comtesse après avoir lu cette lettre. Mon cher docteur, dites à votre joaillier d'exécuter ma commande. Je voudrais que mon cadeau valût cent mille francs.

— Peste ! s'écria Vibrac, il fera bon s'appeler Jean dans cette maison le 24 juin prochain.

Cette année-là en effet, les voisins s'entendirent avec Antoinette pour fêter la Saint-Jean avec plus de magnificence qu'à l'ordinaire. On fit venir de Marmande un feu d'artifice. On dansa dans le parc, dont l'accès fut ouvert aux paysans. Le matin, la comtesse, aux aguets, entra chez son mari au moment où il s'habillait, et lui offrit une cravate neuve en soie bleue, qu'il s'empressa de mettre à son cou. Lorsqu'il en eut fait le nœud et croisé les deux bouts : — Il vous faut une épingle pour les attacher, dit Antoinette en présentant la petite boîte en vernis-Martin.

Le comte examina le diamant, et demeura comme saisi de la beauté du cadeau. La comtesse fixa elle-même l'épingle sur la cravate bleue, et, reculant d'un pas, elle battit des mains en s'écriant : — Oh ! que cela vous va bien ! que je suis contente ! vive M. le cardinal !

Louvignac se mira dans une glace, regarda sa femme avec des yeux humides, et les deux époux s'embrassèrent. Au dîner, tous les hommes étaient en cravate blanche, hormis le comte, paré de son épingle. On admira le diamant, dont l'origine fut racontée. On but à la mémoire du cardinal Du Bellay. Le docteur Vibrac se grisa au dessert et récita un compliment en vers dans le patois du poëte Jasmin. Les carrosses ne sortirent de la cour du château qu'au point du jour. Cette fête laissa dans l'esprit du petit George des souvenirs ineffaçables. Pour la première fois, on lui avait permis de veiller. Les lanternes vénitiennes et le feu d'artifice l'avaient transporté dans un monde féerique, dont il chercha les traces le lendemain sur l'herbe foulée. Il n'y trouva que des piquets de bois et des bouts de carton noircis. Le diamant seul brillait encore sur la cravate de son père. George ne pouvait en distraire ses yeux. Il lui sembla qu'une étincelle du bouquet de feu s'était changée en pierre, et fixée à jamais sur la poitrine de l'heureux châ-

telain dont on célébrait la fête. En se rappelant tout ce qu'on avait raconté du cadeau fait par sa mère et les félicitations des convives, il en tira cette conclusion que le comble du bonheur était de posséder un diamant, et il se dit tout bas : — Moi aussi, quand je serai grand, j'aurai une belle épingle de cravate, comme mon père.

Le comte se proposait de donner à sa femme un collier de pierres précieuses; mais il n'en garda pas le secret, et la comtesse le supplia de n'en rien faire. — Mon ami, lui dit-elle, vous allez porter le trouble dans les mœurs patriarcales de notre vallée. Si l'on me voit des diamants, toutes les femmes en voudront avoir. Tous nos voisins ne sont pas également riches, ce sera le commencement d'une rivalité fâcheuse dont les hommes se plaindront. Quelques-uns des plus aimables cesseront leurs visites, et nous les regretterons. Ne détruisez pas l'égalité des toilettes. Laissez-nous nos robes blanches; laissez-nous montrer nos bras et nos épaules sans y ajouter rien de brillant et de coûteux pour la bourse d'un mari.

M. de Louvignac se soumit aux sages avis de sa femme. Le cadeau qu'il avait reçu d'elle ne fut qu'un incident sans suites, et le diamant des Du Bellay n'éveilla pas de jalousie dans la vallée, où il brilla sans rival.

III

Le premier événement qui troubla le bonheur d'Antoinette fut le départ de son fils. Le comte pensait que, pour former un homme, il faut au moins quelques années de collége. George savait tout ce que lui pouvaient apprendre sa bonne anglaise et le curé du village. La comtesse voulait faire venir de Paris un précepteur; mais son mari, appuyé de Vibrac, insista pour l'éducation publique, et Antoinette se résigna. George fut envoyé à Sorèze, dont le collége jouit encore d'un certain renom. Le jeune écolier eut des succès, remporta des prix, et revint toujours chargé de couronnes au temps des vacances. Enfin à dix-sept ans, ayant achevé ses études, il se rendit à Toulouse pour se préparer à subir son examen de bachelier.

Cette année-là, le jour de la Saint-Hubert, il y eut dans la vallée une grande chasse pour laquelle on employa des traqueurs. A la première battue, le désordre se mit dans les rangs des chasseurs. Le brouillard de novembre gênait le tir. M. de La Fênaie reçut un coup de feu dans la tête; on le rapporta chez lui mourant. Un valet maladroit apprit la nouvelle de cet accident à la comtesse. Elle partit à l'instant pour La Fênaie. Vibrac, arrivé avant elle, n'avait eu qu'à constater un

décès. Il voulut empêcher Antoinette de pénétrer dans la chambre mortuaire, mais rien ne put la retenir. A la vue de son père dont le visage était horriblement défiguré par la blessure, elle s'évanouit. Rentrée au château, elle se mit au lit avec la fièvre. Le lendemain, le docteur secoua la tête en lui tenant la main. La fièvre prenait un caractère alarmant. Une médication énergique triompha du premier accès ; le second parut moins violent, mais au troisième les symptômes s'aggravèrent, le délire commença, et la malade fut emportée en quelques heures.

Jean de Louvignac reçut ce coup si subit et si imprévu avec une stupeur morne dont Vibrac s'inquiéta d'abord. Bientôt éclatèrent les cris et les larmes, et le docteur se rassura. Quand cette crise fut passée, le comte trouva jusque dans les manifestations de sa douleur l'emploi de son activité, sans quoi il ne pouvait vivre. Il avait dans le cimetière du village une sépulture de famille où le corps d'Antoinette fut déposé provisoirement. Sur un nouveau terrain, il fit construire une autre tombe plus belle en forme de chapelle et pour deux personnes seulement. Il y voulait dormir un jour à côté de sa femme, et quand on y eut transporté les restes de la comtesse, il se plut à venir souvent dans ce monument, dont il gardait la clé, pour y prier devant le petit autel et regarder la

place qui lui était destinée. Cependant le tombeau n'avait pas été aussi long à bâtir que celui de Mausole, et le docteur Vibrac, qui n'approuvait point les séances dans le boudoir funèbre, se mit en devoir de chercher au comte une autre occupation. — Monsieur, lui dit-il, depuis vingt ans que vous demeurez dans ce château, vous avez eu peu de souci de ce qui se passait dans le reste de la France. Une nouvelle révolution a éclaté ; c'est à peine si vous y avez pris garde. Je ne vous blâme point de ne pas déchirer la bande de votre journal. Cependant le moment me paraît venu de songer aux vivants, et particulièrement à votre fils. George a dix-huit ans ; il faudrait lui faire voir le monde et lui permettre de choisir la carrière qui lui plaira, car il n'est pas lié par les mêmes engagements que vous. On peut bouder un gouvernement, on ne boude pas son pays.

M. de Louvignac adopta toutes les idées du bon docteur. Il partit pour Paris avec son fils. Comme il n'y trouva point d'appartement assez vaste pour lui, il acheta un petit hôtel dans le faubourg Saint-Germain, et fit venir ses chevaux. Il se créa des relations dans la meilleure compagnie, et fréquenta les salons et les théâtres. Afin de surveiller George de plus près, il partagea ses plaisirs et lui servit de compagnon aussi bien que de mentor. La première fois que le jeune provincial

s'assit à l'orchestre de l'Opéra, il fut plus ébloui du coup d'œil de la salle que des merveilles de la scène. Les parures des femmes le remplissaient d'admiration. Il ne pouvait détacher ses regards d'une loge d'avant-scène où une vieille dame étalait sur des épaules maigres une magnifique rivière de diamants. George demanda naïvement à son père si ces diamants étaient plus beaux que celui du cardinal Du Bellay. — Je n'en sais rien, répondit le comte. Il faudrait les voir de près ; mais je doute qu'il y en ait un seul de la valeur du mien. Si le bijou du cardinal figurait parmi ces pierres, il les éclipserait peut-être par l'éclat de ses feux.

Au bout d'un an de séjour à Paris, George, ayant assez de la vie mondaine, exprima le désir d'embrasser l'état militaire. Il se séquestra volontairement, prit des maîtres de mathématiques et de dessin, et son père lui tint lieu de répétiteur. Ses examens furent brillants. Il entra des premiers à l'école de Saint-Cyr. Après ses deux ans d'études et d'exercices, il en sortit avec le brevet de sous-lieutenant pour aller servir en Algérie dans un régiment de chasseurs, et le comte Jean retourna au château de Breuilmont. Vibrac ne se réjouissait qu'à demi des succès de George. — Tout cela est fort bien, pensait-il, le fils a le pied à l'étrier ; mais le père, quelle monture lui ferons-

nous enfourcher maintenant? comment lui trouver une nouvelle occupation ? Ce moment si beau va devenir pour lui comme une année climatérique.

En effet, le comte, rentré chez lui, tomba bientôt dans le désœuvrement. Lorsqu'il chercha ses goûts d'autrefois, il ne les retrouva plus. La chasse lui était odieuse depuis l'accident qui avait eu des suites si funestes. A quoi bon remettre dans la serre des fleurs qu'Antoinette ne verrait plus? Recommencer à fréquenter les voisins, c'était courir après des souvenirs douloureux pires que l'ennui. Le comte reprit le chemin du cimetière malgré les représentations de Vibrac. Il ajouta quelques embellissements au tombeau de sa femme, et ne bougea plus de son boudoir funèbre. Ses cheveux blanchirent; sa santé s'altérait visiblement. Il perdit le sommeil et l'appétit, En peu de mois, il devint méconnaissable, et le docteur, remarquant les symptômes d'une fièvre nerveuse, crut devoir écrire à George, afin de l'engager à venir donner des soins à son père. Pendant le délai nécessaire pour obtenir un congé, George reçut une seconde lettre plus pressante que la première. Le comte avait commis une imprudence. Il était resté jusqu'à la nuit dans son caveau par un temps froid, et la fièvre nerveuse se trouvait compliquée d'une pleurésie. Le ma-

lade avait reçu les derniers sacrements, lorsqu'il aperçut le visage de son fils penché sur son lit. A cette vue, ses yeux se ranimèrent, et la voix lui revint. — George, dit-il, écoute-moi, et songe à m'obéir. Dans ce coffret qui est là, sur ma cheminée, tu prendras ma vieille cravate bleue et mon épingle en diamant. Quand je serai mort, tu me mettras cette cravate au cou, et tu en attacheras les deux bouts croisés sur ma poitrine avec l'épingle. C'est ainsi que je veux être enseveli. Ces deux objets me viennent de ta mère. Tu es assez riche pour ne point regarder à un diamant, et, quand tu te marieras, tu en donneras d'autres à ta femme. Cette fantaisie d'un mourant ne fera pas grand tort à mon héritage ; je te prie de la respecter.

— Je la respecterai, répondit George.

— Encore un mot, reprit le moribond ; n'ayant d'autre héritier que toi, je n'ai pas écrit de testament, cependant je voulais laisser douze mille francs au docteur Vibrac.

— Il les aura, mon père. Je les lui donnerai.

— Fort bien. Tu sais où mon corps doit être déposé ; à présent je puis m'en aller. Je ne te souhaite pas de finir comme moi, consumé par les regrets et l'ennui. Mieux vaut mourir dans ses souliers, non comme un brigand corse, mais

comme un bon soldat. Sois homme d'honneur, et va avec Dieu.

Le moribond n'essaya plus de reprendre la parole, et au bout d'une heure il s'éteignit.

George, qui connaissait seul les dernières volontés de son père, résolut de les exécuter religieusement, sans témoin, de peur d'éveiller la cupidité de quelque subalterne. Quand les formalités d'usage furent remplies, il ouvrit le coffret et en tira le précieux diamant. C'était le premier objet qui lui eût fait connaître dans son enfance le plaisir de l'admiration. Il le regarda longtemps et le porta respectueusement à ses lèvres. Il prit ensuite la vieille cravate bleue, qu'il mit au cou du défunt, en attacha les deux bouts croisés sur la poitrine avec l'épingle, et dissimula le tout dans les plis du linceul. Sa vénération pour son père, la gravité des circonstances et la perte douloureuse qu'il venait de faire ne laissèrent point de place dans son esprit à d'autres regrets. Le diamant du cardinal Du Bellay fut enfoui et scellé dans la tombe avec le comte Jean de Louvignac, sans que personne en sût rien, hormis son fils.

Les habitants de la vallée, grands et petits, assistèrent au convoi funéraire. Au retour de la cérémonie, George annonça au docteur Vibrac qu'il avait à lui remettre une somme de douze mille francs.

— Qu'est cela ? demanda le docteur. Pourquoi me veux-tu payer vingt fois mes honoraires ?

— Parce que mon père me l'a ordonné en mourant.

— Si c'est un legs, à la bonne heure. Il faut savoir pourtant en quel état le feu comte a laissé ses affaires. Je les crois un peu dérangées depuis la mort de sa femme. Son hôtel de Paris, qui lui a coûté cher, n'est pas même loué. Les gérants, se sentant la bride sur le cou, auront fait leur main. Commence par rétablir l'ordre dans ta fortune, et nous verrons après.

— Quel que soit l'état de la succession, vous aurez vos douze mille francs.

— Ne te fâche point, mon ami ; je les accepterai.

Le docteur remarqua bientôt que George s'entendait parfaitement à remettre en ordre sa fortune, et même qu'il y prenait goût. Le notaire paya les douze mille francs. On corrigea quelques abus. Le petit hôtel de Paris fut mis en location. De la serre chaude, on fit une orangerie, en sorte qu'elle devint lucrative d'onéreuse qu'elle avait été. On vendit les chevaux et voitures, dont un militaire en activité n'avait que faire, par conséquent aussi les provisions de fourrages et tout l'attirail dispendieux de la chasse à courre. En voyant ces réformes exécutées promptement, de

la main et sous l'œil du maître, par un jeune homme de vingt-quatre ans, le vieux docteur comprit que l'héritage des Louvignac n'était pas en danger de périr. Au milieu de ces occupations, George avait appris la déclaration de guerre de la France à la Russie et les premiers faits d'armes de la campagne de Crimée. Il retourna en Algérie pour s'embarquer avec son régiment. Sous les murs de Sébastopol, il eut le bonheur de se distinguer en deux rencontres, et de conquérir le grade de capitaine et la décoration de la Légion d'honneur. Son ambition n'en souhaitait pas davantage. La paix une fois signée, George, revenu en France et n'ayant plus en perspective que la vie insipide des garnisons, voulut se reposer de ses fatigues, et donna sa démission. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut un voyage de deux ans en Italie, d'où il passa en Grèce, puis en Orient. Dans une lettre qu'il écrivit de Schiras au docteur Vibrac se trouvait le passage suivant : « Ce qui m'a le plus charmé, c'est le costume de cérémonie du shah de Perse ruisselant de pierres précieuses. J'ai acheté dans ce pays quelques diamants assez beaux. Si vous apprenez par les journaux que je suis élu roi des Tartares comme Tamerlan, faites votre bagage et venez me rejoindre. » Les chances de [fortune de Tamerlan ne s'étant pas présentées, George se lassa des mauvais lits et

des cuisines nauséabondes. Il revint enfin à Paris, où il reprit possession de son hôtel, après avoir signifié de loin leur congé aux locataires qui l'occupaient.

Dès ses premiers pas dans cette ville de plaisirs, le comte de Louvignac fut frappé des changements survenus à Paris pendant son absence. La transformation n'était pas encore complète, mais elle marchait à grands pas. Déjà le marteau des embellissements avait jeté à bas d'anciens quartiers, et sur leurs ruines s'élevaient de longs boulevards tirés au cordeau et bordés de maisons fort belles, mais toutes semblables entre elles. Une véritable révolution s'opérait dans les idées et les mœurs. Tandis que la fortune publique se chargeait de dettes énormes, on entendait parler de fortunes privées faites en un jour, par des coups de main, et atteignant des chiffres scandaleux. De là un luxe toujours croissant dans les équipages, les meubles, l'argenterie, les toilettes des femmes. George s'étonna de voir les jeunes visages eux-mêmes grossièrement fardés. Il lui sembla qu'ils y gagnaient bien plus en effronterie qu'en beauté. La fièvre dépensière engendre la soif de l'argent. On ne parlait d'autre chose. Il ne servait à rien d'être jeune, beau, bien élevé, pas plus que d'avoir de l'esprit ou d'autres talents que celui de faire fortune. Les hommes se divisaient en deux classes

seulement, les riches et les pauvres, par la raison que tout était à vendre.

George de Louvignac, ayant bonne envie de se conformer aux modes et usages nouveaux, se fit présenter dans un cercle d'hommes de son âge. Il va sans dire qu'on y jouait gros jeu. On lui montra un jeune garçon, à peine majeur, qui venait d'hériter de deux cent mille francs, que lui laissait un parent de province ; la nouvelle de cet héritage lui était arrivée la veille au matin, et le soir il avait perdu pareille somme au jeu. Cette aventure excitait la gaîté de tout le cercle, et le joueur dépouillé riait aussi haut que les autres. George se laissa mettre à une table de lansquenet. En moins d'une heure, il y perdit douze mille francs. Comme il trouva que c'était assez payer sa bienvenue, il ne voulut plus toucher aux cartes.

Le jeune homme qui lui servait de pilote le conduisit dans une réunion de beautés à la mode. Il y régnait une liberté de langage qui n'allait pas tout à fait jusqu'au mauvais ton. Celles de ces dames dont on se disputait les bonnes grâces n'étaient pas toujours les plus jolies, c'étaient plutôt celles qui, par leur savoir-faire ou leurs extravagances, avaient acquis un certain renom. La maîtresse de la maison singeait assez bien les manières des femmes du monde. Elle donnait à dîner tous les jours à deux ou trois jeunes gens qu'elle avait rui-

nés et même réduits aux expédients. Dans cette société-là, les qualités de George, son esprit, son grand air, furent appréciés quand son introducteur l'eut annoncé comme un homme riche. Il adressa ses hommages à la personne la plus jeune, parce qu'elle lui sembla moins recherchée que les autres. Au moment où il se retirait, son introducteur lui dit tout bas : — Je reste ici pour m'enquérir des préliminaires du traité de paix, et je vous en ferai part demain matin.

— Va-t-on aussi vite que cela? demanda George.

— Sans doute. A quoi bon perdre le temps en simagrées ?

Le lendemain, le négociateur vint déjeuner avec George. — L'affaire dont je me suis chargé n'était pas des plus simples, dit-il. Vous vous tromperiez fort, si vous pensiez que cette jeune femme est délaissée ; c'est au contraire parce qu'elle a beaucoup d'occupations qu'on ne s'amuse pas à la pourchasser inutilement. Cependant je lui ai représenté que vous êtes nouveau-venu dans nos réunions, qu'il nous importe à tous de vous y retenir par des relations faciles et aimables, et qu'il serait malséant de vous rebuter dans votre première inclination. Elle m'a répondu en riant qu'elle consentirait donc à vous écouter pour faire preuve de vertus hospitalières. Voici maintenant à quelles conditions : on ne pourra

vous consacrer qu'un jour par semaine, un jour entier, de vingt-quatre heures. Le reste de la semaine appartient à un heureux titulaire qui ne céderait rien de ses priviléges. On saura lui faire accepter cet accommodement. Votre tour de faveur ne vous coûtera que cinq cents francs par semaine ; mais on vous demande des diamants pour une somme de douze mille francs environ, c'est ce qu'on appelle en affaires une épingle. Du reste, on n'exige pas de vous le secret. S'il vous plaît d'orner votre voiture d'une jolie femme, on vous accompagnera le matin au bois de Boulogne, le soir au théâtre ; votre possession sera donc bien et dûment établie. Réfléchissez et voyez si cela vous convient.

— Mes réflexions sont faites ; cela ne me convient pas.

— Mon cher comte, si vous cherchez le placement de votre cœur dans les prix doux, comme dit le commerce, il ne faut pas vous adresser à des femmes que la mode met à l'enchère.

— Laissons la question d'argent, répondit George. Ce que je n'accepte pas, c'est le partage avec cet heureux titulaire dont le cœur se repose un jour par semaine. Si j'étais amoureux, cette condition suffirait à me dégriser.

— Mais puisque cet homme est six fois plus riche que vous, qu'avez-vous à dire ?

— Rien absolument, et c'est pourquoi je bats en retraite.

— Vous êtes un grand enfant. Il ne s'agit que de vous accoutumer à cette idée du partage. Vous en verrez bien d'autres quand vous connaîtrez mieux notre monde.

— Je commence à le connaître.

— Il faut être de son époque. Nous appelons cela savoir se mettre *dans le mouvement.*

— Eh bien ! je crois que jamais je n'y entrerai.

George comprit qu'il ne pouvait demeurer parmi cette bande de dissipateurs, à moins de se ruiner comme eux. Insensible aux plaisirs de la vanité, n'éprouvant pas le besoin d'afficher des succès achetés ni de promener une femme payée dans sa voiture, il chercha son plaisir ailleurs. Soit par une disposition naturelle, soit sous l'influence des premières impressions de son enfance, il sentit se développer son goût dominant pour les pierres précieuses. La belle industrie des bijoutiers de Paris et les merveilles étalées aux regards des passants l'y invitaient. Il se mit en relations d'affaires avec un de ces joailliers fameux qui méritent le nom d'artistes. Des curieux apprirent de ce joaillier que George achetait des diamants d'un grand prix. Les hommes ne portant pas de bijoux, on pensa que ce devait être pour en faire des cadeaux, mais à qui ? C'est ce

qu'on ne put découvrir. Bientôt on remarqua que George entassait ses acquisitions dans un écrin qu'il se plaisait à regarder. Il devenait tout à fait expert en matière de pierres fines. On s'amusait à lui présenter des diamants pour en savoir le prix, et, comme il les estimait en véritable connaisseur, on échangeait des sourires qui signifiaient : « Notre ami est un maniaque. »

M. de Louvignac n'en était pas au point de ne laisser d'accès dans son cœur à aucune autre passion que celle du collectionneur. Tout en se livrant à son occupation favorite, il aimait aussi les plaisirs de l'esprit. Grâce à son nom et aux anciennes relations de son père, il put s'introduire dans un monde moins frivole et moins dangereux que celui des jeunes dissipateurs. On l'accueillit avec distinction, et nous avons des raisons de croire qu'il y trouva le placement de son cœur sans le secours d'un ambassadeur et sans aucun débat d'argent. Le temps que dura cette liaison mystérieuse fut assurément le plus heureux de sa vie; mais un bonheur qu'il faut tenir secret est rarement de longue durée. Selon toute apparence, le comte de Louvignac se vit enlever par un caprice de femme ce qu'un caprice lui avait donné. Sa fierté ne lui permit ni de se plaindre ni de faire la confidence de son déboire, et comme il se sentait tomber dans la tristesse, sans attendre

qu'elle fût remarquée par ses amis, il partit brusquement pour son château de Breuilmont afin d'y cacher sa blessure.

Le meilleur auxiliaire du temps pour la guérison des peines d'amour, c'est le changement de lieux. George en éprouva bientôt l'effet salutaire. Il retrouva toutes choses à Breuilmont en l'état où il les avait laissées le jour de son départ. Chaque objet que rencontrait son regard réveillait en lui le souvenir consolant des belles années de son enfance, si bien que les dix ans qu'il avait passés à courir le monde lui semblèrent comme un rêve pénible. Le bon docteur Vibrac, dont la vieillesse n'éteignait point la vivacité méridionale, venait souvent lui tenir compagnie et lui proposer une partie d'échecs. Un jour, Vibrac le surprit absorbé dans la contemplation de ses pierres précieuses étalées sur un tapis de velours vert. — Je ne vois pas, dit le docteur après avoir regardé toute la collection, je ne vois pas dans tout cela l'épingle de ton père.

— Vous ne la reverrez jamais, répondit George.

— Comment ! Est-ce que tu l'aurais vendue ou donnée en échange pour un de ces bijoux ?

— Non, mon ami ; le diamant des Du Bellay a éteint ses feux et ne doit plus éblouir personne.

— Je comprends, tu le tiens caché aux regards des profanes comme une relique sacrée ; mais

pourquoi dis-tu qu'il ne doit plus briller pour personne? Tes descendants ne seront pas obligés de partager tes pieux scrupules, et franchement ce serait dommage. La nature n'a pas mis un nombre inconnu de siècles à faire cette petite merveille pour qu'elle demeure au fond d'un tiroir. Ce diamant a des droits à la lumière, et tôt ou tard il y reviendra...

— Jamais! répondit George avec un soupir.

Il raconta ce qui s'était passé le jour de la mort de son père, et comment le feu comte de Louvignac avait exigé que le diamant fût enfermé avec son corps dans le cercueil.

— Voilà une singulière fantaisie, dit le docteur; mais c'est la dernière volonté d'une âme noble et belle. Il n'y avait pas à marchander; tu as bien fait de lui obéir. Je vois d'ailleurs que tu as amplement réparé cette perte et que tu t'es mis en mesure de pouvoir un jour offrir à ta femme plus de diamants qu'il n'y en eut jamais dans la famille. Il s'agit maintenant de trouver la jolie paire d'épaules sur lesquelles brillera ta collection.

— Cela ne presse pas, répondit George.

En examinant les papiers de la succession, l'héritier des Louvignac rencontra, parmi les lettres de sa mère, celle du bijoutier de Marmande au docteur Vibrac. Il apprit ainsi que le diamant avait été évalué à douze mille francs. Le prix lui

sembla énorme et hors de proportion avec la grosseur de la pierre, dont il croyait se souvenir. Il fallait donc que, malgré son peu de volume, cette pierre fût tout à fait rare par son poids, son éclat et sa pureté. Le plus gros diamant que George eût dans sa collection avait été payé trois mille francs ; celui de sa mère valait quatre fois davantage. Assurément ce devait être une merveille, et il l'avait eu devant les yeux pendant des années sans en connaître la valeur ! et aujourd'hui qu'il saurait l'apprécier, la vue lui en était à jamais interdite ! Tant de beauté dans un objet si petit, et personne au monde ne devait plus le revoir ! — Le docteur, pensa George, le docteur lui-même l'a dit : c'est vraiment dommage. C'est une cruauté, une barbarie qui révolte la nature. A-t-on bien le droit de condamner à l'obscurité les plus beaux ouvrages de Dieu? Ma religion n'a-t-elle pas été surprise ? Si j'eusse connu le prix de cet objet, n'aurais-je point fait de justes réflexions sur un acte de vandalisme que nul être en possession de son bon sens n'oserait commettre? Décidément je n'en ai pas encore fini avec ce chiffre fatal de douze mille francs qui ressemble à une raillerie du hasard. Ce diamant venait de ma mère ; en bonne justice, n'était-ce pas à moi qu'il appartenait, et un autre pouvait-il en disposer ?

Mais George se rappela que sa mère s'était bien volontairement dessaisie du diamant. Il se rappela les derniers moments de son père, la promesse solennelle faite à un mourant, et il fut obligé de convenir avec lui-même qu'il était destitué de tous ses droits sur l'objet de sa convoitise. D'autres sophismes lui revinrent bientôt à l'esprit. Il ne demandait pas à rentrer en possession de cette précieuse relique de famille, ni à l'ajouter à sa collection. Ce qu'il regrettait seulement, c'était de ne l'avoir point regardée avec ses yeux de connaisseur. Ne pouvait-il donc sans crime la revoir une fois, la tenir avec respect dans ses mains, la considérer un moment et la remettre ensuite à sa place? Cette curiosité serait-elle donc si coupable? La main pieuse d'un fils ne pouvait-elle se poser sur les restes d'un père qu'elle avait enseveli elle-même? Et que devient la dépouille mortelle de l'homme après dix ans d'intervalle? Quelques ossements épars dans un peu de poussière. « La cendre glorieuse d'Alexandre le Grand, dit Hamlet, sert peut-être aujourd'hui à boucher le trou d'une futaille. » Que sera-t-il advenu dans mille ans de cette tombe, de ce village et de ce cimetière ? Le diamant seul n'aura rien perdu de sa beauté. Peut-être le soc d'une charrue le fera sortir de terre sous les pieds d'un laboureur. Ne vaudrait-il pas mieux l'en tirer tout de suite? Malgré tous les rai-

sonnements du monde, George voyait se dresser devant lui les grands mots de sacrilége et de profanation. Si encourageants que fussent le scepticisme d'Hamlet et les doctrines hardies des philosophes matérialistes, il se sentait faiblir à l'idée de plonger sa main dans un cercueil ; ce qui ne l'empêcha pas de s'informer exactement, par la lecture et par ses conversations avec le docteur, du degré de décomposition où se trouve le corps humain dix ans après l'inhumation, lorsque ce corps est enfermé dans un caveau et non en pleine terre.

Un matin, George se rendit au cimetière. Il se reprochait de n'avoir pas encore visité la tombe de ses parents. A l'extérieur, le monument lui parut en parfait état; mais, quand il eut ouvert la porte et pénétré à l'intérieur, il fut effrayé des ravages du temps. Quelques vitraux de la toiture brisés par la grêle étaient tombés. La pluie avait ruisselé sur les murs. Une mousse épaisse couvrait les planches de l'autel rongé par l'humidité. Le prie-Dieu souillé par l'eau et la poussière était inabordable. A droite et à gauche de l'autel, les deux pierres sépulcrales qui marquaient les entrées des caveaux étaient sur le point de tomber en avant, et le salpêtre rendait les deux inscriptions illisibles. Quant aux dorures des arceaux et aux peintures murales, il n'en restait plus de

traces. Ce spectacle produisit sans doute une impression sinistre sur l'esprit de George, car il ne prit que le temps de constater les dégâts et rentra chez lui. La porte du château fut fermée aux visites. Les domestiques remarquèrent que leur maître se promenait seul sous les arbres du parc d'un air agité. On l'entendit pendant la nuit marcher dans sa chambre, et sa lampe brûla jusqu'au jour. Il descendit avant le lever du soleil et entra sous une remise où il faisait travailler des ouvriers maçons et paveurs. C'était un dimanche. Les ouvriers ne devaient point venir; mais ils n'avaient pas emporté leurs outils. M. de Louvignac s'empara d'un de ces pics de fer qu'on emploie à desceller les pavés ou les pierres, le mit sur son épaule, et sortit du château par la cour des écuries.

Le docteur Vibrac, allant voir un malade et monté sur son bidet, longeait dans un petit sentier le mur du cimetière. Un bruit sourd frappa son oreille. Il crut entendre de forts coups de pioche suivis d'un éboulement. Il arrêta son cheval, se dressa sur ses étriers et regarda par-dessus le mur. Le cimetière était entièrement désert. On voyait à peu de distance le tombeau du feu comte de Louvignac. La porte en était close. Vibrac écouta un moment, et, n'entendant plus rien, remit son cheval au trot. Cependant George, résolu

à reconquérir son diamant, travaillait comme un manœuvre. L'entreprise offrait plus de difficultés qu'il ne l'avait pensé d'abord. Lequel des deux caveaux renfermait le cercueil de son père? il ne s'en souvenait plus. En grattant avec un couteau l'une des pierres sépulcrales, il retrouva sous la couche de salpêtre ces mots de l'épitaphe : *Ici repose*, puis le nom de *Jean.* Suffisamment éclairé par cette découverte, il fit sauter à coups de pic le peu de ciment qui soutenait encore la pierre; mais, comme il ne frappait pas toujours juste, un large pan de moellon se détacha du mur; la pierre le suivit et se brisa sur les dalles avec fracas. George se recula lestement, puis il demeura immobile en face de l'ouverture du caveau.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la demi-obscurité, il s'aperçut que la voûte détériorée livrait passage à des infiltrations d'eau et à l'air extérieur. Il descendit les marches en se courbant. Le cercueil, déposé sur une table en maçonnerie, n'était plus qu'un amas de poussière, dans laquelle le diamant devait être mêlé. George en prit au hasard une poignée en y enfonçant hardiment la main. Au milieu de cette poussière se trouva un corps dur qu'il examina de près: c'était un petit caillou de couleur roussâtre, d'une surface raboteuse et de forme ovoïde. Il le mit dans sa poche, puis il alluma une bougie pour se livrer

à des recherches plus minutieuses. Il ne chercha pas longtemps. A peine la bougie fut-elle suspendue au-dessus du cercueil que le diamant des Du Bellay, rendu à la vie, lança un jet de lumière éblouissant dans l'œil de son libérateur. George s'en saisit. Dans la joie du succès, il s'enfuit, laissant le tombeau en l'état où il l'avait mis, et rentra au château, son pic de fer sur l'épaule, sans prendre garde aux mines ébahies de ses gens, fort étonnés de le voir passer en cet équipage.

IV

Le docteur Vibrac venait déjeuner au château si souvent qu'on ne prenait pas la peine de l'annoncer. Il se rendait tout droit à un petit salon où il lisait les journaux en attendant le coup de cloche et l'arrivée du maître de la maison. Un matin, il trouva sur la cheminée du salon l'écrin qui renfermait les bijoux de George. La clé était dans la serrure. Sans penser à mal, il ouvrit la boîte et reconnut aussitôt la fameuse épingle du feu comte de Louvignac. Comme si le couvercle d'argent oxydé lui eût brûlé les doigts, il le laissa retomber, ferma vivement la boîte et se plongea dans un fauteuil pour réfléchir au secret qu'il venait de surprendre. Le bruit souterrain du cimetière lui revint alors à la mémoire, et la vérité

tout entière se découvrit à lui subitement. Sa franchise ne s'accommodait point d'une position équivoque. Pendant le déjeuner, ses yeux perçants, fixés sur ceux de George, lançaient des regards pleins d'interrogation. A la fin, n'y tenant plus :

— Je ne savais pas, dit-il, que notre pauvre village possédât de bijoutier; cependant ta collection s'est enrichie d'une belle pièce depuis peu.

— Vous avez ouvert mon écrin! s'écria George.

— Assurément.

— C'est une indiscrétion.

— Si j'ai commis une indiscrétion, comment s'appelle ce que tu as fait?

— Appelez-le comme vous voudrez. J'ai repris possession de mon bien.

— De mon temps, dit le vieillard avec des yeux étincelants, de mon temps on croyait que le bien donné ne nous appartient plus. On croyait qu'un chef de famille riche avait le droit de disposer de ses bijoux sans en demander la permission à monsieur son fils. On croyait aussi qu'il pouvait donner des ordres à ce fils, et partir pour l'autre monde avec la conviction que ses volontés dernières seraient exécutées, les engagements tenus, les promesses fidèlement remplies. Aujourd'hui les jeunes gens ont donc changé tout cela? J'ignore s'ils ont mis le cœur à droite, comme Sga-

narelle; mais en quelque endroit qu'ils l'aient mis, à coup sûr il est mal placé.

— Doucement ! vous m'offensez, docteur.

— Non, poursuivit le docteur, ce n'est pas mon intention; mais si le diamant de ta mère est ta légitime propriété, si tu n'as pu souffrir qu'il fût distrait de ton héritage, pourquoi donc as-tu consenti à me payer les douze mille livres que ton père a voulu me laisser? Rien ne t'y obligeait. Il n'y avait point de testament, point d'écrit, et nous voyons que les paroles ne comptent pas. Ces douze mille livres sont à toi aussi bien que le diamant. Pour les reprendre, il n'est pas besoin de les tirer d'un tombeau. Accorde-moi huit jours de délai, et je te les rendrai. Aussi bien je n'en veux plus. Le legs de ton père est défloré dans mon esprit. J'ai hâte de te restituer ton argent.

— Docteur ! s'écria George, ne faites pas cela, je vous en supplie, ou je ne vous reverrai de ma vie.

— Ne plus nous revoir, c'est impossible, reprit le docteur. Je vais trop loin. Je suis injuste; pardonne-moi ma vivacité. Maintenant, fais-moi ta confession entière ; à cette condition, je ne t'assassinerai plus de mes remontrances.

George raconta son expédition sans rien omettre. Quand il eut achevé son récit, il montra au docteur le petit caillou qu'il avait tiré du fond

du cercueil. Vibrac prit le caillou, le regarda longtemps, le tourna entre ses doigts, le frotta sur sa manche et le gratta doucement avec son couteau. — C'est étrange ! dit-il; cela n'a pas pu s'introduire dans le cercueil. La voûte d'un caveau ne contient pas de pierre qui ressemble à cela. Je croirais volontiers... Eh oui ! c'est ce que nous appelons un calcul. En vérité, c'est étrange. Le feu comte de Louvignac avait la pierre. S'il eût vécu deux ou trois ans de plus, il s'en serait bien aperçu. Je l'aurais envoyé à quelque célèbre chirurgien de Paris, car ces opérations-là sont toujours difficiles et dangereuses. On emploie aujourd'hui des instruments d'une grande perfection ; mais s'ils viennent à se briser ou s'il y a une adhérence : gare au malade ! Diable ! voilà qui est grave. La pierre est une maladie héréditaire. Prends garde à toi, mon enfant, il faut te surveiller.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda George en pâlissant.

— Parfaitement sûr. Un jour tu auras la pierre ; c'est plus que probable.

— Mais c'est une affreuse maladie !

— Pas plus affreuse que beaucoup d'autres. D'ailleurs on peut en retarder la marche avec des soins et du régime ; il est fort heureux que tu sois averti.

Le docteur voyait bien George changer de visage, mais il feignait de ne point s'en apercevoir, et continuait à disserter sur les infirmités héréditaires, sur les causes, les effets, la formation du calcul, et sur les éléments chimiques dont il se compose. Quand il fut assuré que le coup avait porté, il prétexta sa tournée de visites pour se retirer. — En attendant les maux à venir, dit-il, allons combattre les maux présents. Adieu; nous en reparlerons.

Vibrac sortit, laissant George absorbé dans ses réflexions, les coudes sur la table et la tête dans ses mains. Arrivé à la grille du château, le docteur se retourna, et dit avec le ton de sarcasme auquel le patois du Midi prête une force particulière : — *As boutat ta ma din la toumbo ; as estat mousségat; tant pis per tu!* (Tu as mis ta main dans la tombe; tu as été mordu; tant pis pour toi!)

On pourrait croire que M. de Louvignac ne goûta plus le même plaisir à regarder le précieux diamant dont la conquête lui coûtait si cher. Cependant il ne laissa pas d'ouvrir souvent son écrin et d'en admirer la plus belle pièce, tout en poussant de gros soupirs. Une fois seulement il tira de la boîte l'épingle de son père et prit le chemin du cimetière sans doute avec le dessein de la remettre dans le cercueil; mais en route il

s'arrêta pour faire briller le diamant et lui dire adieu. L'épreuve était trop forte, il revint sur ses pas en murmurant tout bas : — Quand j'aurai rendu à la terre ce chef-d'œuvre de la nature, je n'en serai pas moins malade et condamné. Si je dois mourir de la pierre, la possession ou la perte de ce joyau n'y changera rien. C'est pourquoi je le garde.

Afin de n'être plus tenté d'enfouir son diamant, il fit réparer les dégâts du monument funèbre, sceller solidement les pierres des caveaux et restaurer les vitraux. A partir de ce moment, George de Louvignac fut travaillé par la crainte d'une maladie héréditaire. Si éloignée ou si lente que dût être cette maladie, la menace lancée par le docteur et nettement formulée n'en était pas moins effrayante. L'attente d'un mal certain ou seulement probable est déjà une souffrance ; mais d'abord Vibrac ne se trompait-il pas? Ce médecin de campagne, avec son assurance méridionale, se donnait peut-être des airs d'homme savant. Peut-être même avait-il menti. Ses reproches amers semblaient trahir une intention méchante. Avant de le croire et de se résigner, il fallait consulter d'autres médecins plus savants que lui. George se rendit à Paris. Lorsqu'il présenta son petit caillou au célèbre Trousseau, l'œil sagace de ce grand praticien reconnut tout de suite l'objet

soumis à son examen. — Il n'y a pas à s'y tromper, dit le docteur. Ceci est un calcul, ou autrement une pierre biliaire. Comme on ne pratique guère à présent l'opération de la taille et que la lithotritie détruit le calcul, il faut, pour que cette pierre soit venue jusque dans vos mains, qu'on l'ait obtenue par l'autopsie d'une personne morte, de votre père peut-être?

— En effet, répondit George en rougissant.

— Cela est fâcheux pour vous. Ne laissez pas au germe d'une maladie héréditaire le temps de se développer. Je vais vous indiquer par écrit le régime à suivre. Si vous l'observez rigoureusement, il pourra vous préserver. Vous êtes jeune encore; le mal est lointain, et vous aurez devant vous assez d'années pour espérer de mourir d'autre chose.

Cette consultation porta le dernier coup aux illusions de George. Le doute n'était plus possible. Chaque mot de Trousseau appuyait sur le trait lancé par Vibrac. Mieux eût valu cent fois ne rien savoir et aller au-devant d'un mal inconnu plutôt que de vivre d'inquiétudes et de précautions. Ce fut alors que George éprouva quelque chose approchant du remords et qu'il regretta d'avoir *bouté* sa main dans la tombe, comme dit le patois des bords de la Garonne. Certainement son aventure était l'œuvre d'un ha-

sard aveugle ; mais c'est toujours aux grands coupables que le hasard réserve de telles surprises, et George n'ignorait pas que les bonnes gens de son pays auraient appelé cela une punition deDieu.

Bientôt la préoccupation constante de sa santé, l'observation d'un régime sévère et le besoin de s'écouter sans cesse donnèrent au comte de Louvignac l'apparence d'un homme distrait, parfois indifférent ou bizarre, souvent mélancolique. De là ce caractère factice et ces mœurs singulières dont les gens du monde ne pouvaient deviner la cause. Vibrac, devenu vieux et hors d'état de pratiquer, céda sa clientèle et vint s'établir à Paris. George, qui lui savait mauvais gré de sa révélation, le reçut froidement, et ils cessèrent de se voir.

Au mois de septembre 1870, M. de Louvignac se trouvait à son château de Breuilmont. Après le désastre de Sedan et l'investissement de Paris par les armées allemandes, il se rendit à Tours pour se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale. A la bataille de Coulmiers, il se conduisit bravement et reçut deux balles dans la poitrine en attaquant un régiment bavarois. Transporté le soir à l'ambulance, il y rendit le dernier soupir dans la nuit, et la religieuse qui lui donna des soins l'entendit prononcer ces mots : — Dieu soit loué ! je meurs d'autre chose.

La fortune du comte de Louvignac fut partagée entre plusieurs cousins au second degré. L'écrin, vendu en détail, rapporta une somme d'argent considérable à la succession, et le diamant des Du Bellay, acheté dix-huit mille francs par un jeune fou, appartient aujourd'hui à une de ces aventurières cosmopolites qui font profession de ruiner les fils de famille.

DON FA-TUTTO

Tout voyageur qui a visité les provinces de la haute Italie du temps de la domination étrangère, doit se souvenir d'y avoir vu un nombre énorme de jeunes gens qui ne suivaient aucune carrière. Si un Italien se vouait de bonne foi au service du gouvernement autrichien, il s'exposait à la haine de ses compatriotes, gens intolérants sur cet article. Si, au contraire, il embrassait une profession indépendante, les talents, la science, l'étude, tout ce qui l'élevait au-dessus du vulgaire pouvait le rendre suspect aux autorités. Les avocats étaient mal vus, et l'éloquence surveillée, comme une qualité dangereuse. Il ne restait donc que deux partis à prendre : se faire conspirateur ou se condamner au *far-niente* perpétuel. Or, tout le monde n'a pas l'âme assez fortement trempée pour braver la prison et le Spielberg ; tout le monde ne peut pas non plus se résigner à vivre dans l'oisi-

veté. Cette situation anormale, dans un pays où il y avait beaucoup de force vive et d'intelligence, a engendré les Manin, les Cattaneo qui ont trouvé les conditions favorables au développement de leurs facultés dans les malheurs de leur patrie ; mais, au-dessous de ces organisations énergiques, d'autres êtres plus faibles et plus patients, forcés d'agir par leur tempérament, et cependant comprimés dans le milieu où le sort les avait jetés, se consumaient en efforts stériles pour donner le change à leur esprit, se remuaient dans le vide et descendaient par degrés jusqu'à une sorte d'enfance. De là une variété considérable d'originaux, dont les étrangers ont observé les manies, sans en chercher la cause. Lorsque je revis pour la première fois l'Italie après les grands événements qui ont rendu ce pays à la vie politique, je remarquai des changements dans le caractère et les mœurs de personnes que je croyais connaître. Les bouleversements de la chose publique avaient réagi sur les individus, secoué les esprits et provoqué des crises favorables. Je trouvai des monomanes radicalement guéris ; des intelligences boiteuses s'étaient redressées ; des gens frivoles étaient devenus fort sérieux. Le personnage dont je vais essayer de vous raconter la vie ignorée est un de ces *difformes transformés*. Il s'est peu connu lui-même

et ses amis ne se doutaient guère qu'il y eût en lui une énigme à deviner. Je demande grâce pour les petitesses et les détails puérils inévitables dans la description de ses infirmités. Il faut bien dire les symptômes de la maladie pour faire comprendre la guérison du malade et les faits et gestes de l'homme guéri.

I

Un matin du mois de septembre 1847, deux dames étrangères arrivées depuis peu de temps à Venise, l'une jeune, l'autre d'un âge mûr, sortaient de la place Saint-Marc, et se dirigeaient lentement vers le *Traghetto* Saint-Samuel par un dédale de petites rues qu'elles semblaient assez bien connaître. Quand elles eurent traversé le grand canal au *Traghetto*, elles s'enfoncèrent dans un quartier moins fréquenté, où elles furent obligées de demander plusieurs fois leur chemin. Elles s'exprimaient en italien pur, mais avec un accent anglais très-prononcé. Enfin elles s'arrêtèrent sur la place *dei Carmini* devant la maison dite d'*Otello*. Comme elles en cherchaient la façade, un inconnu les aborda, le chapeau à la main, et leur montra la statue du More de Venise, située au coin de la place et d'un petit canal. L'inconnu demanda ensuite d'un air bienveillant, com-

ment ces dames se trouvaient de leur séjour dans sa *patrie*, si elles étaient satisfaites de la table à l'hôtel Danieli et de l'appartement qu'elles occupaient au premier étage de cet hôtel. Tandis que la plus âgée des deux étrangères répondait complaisamment à ces questions, la plus jeune jetait un regard de curiosité ironique sur cet homme si bien informé. Elle vit un beau garçon, de vingt six ans, d'une physionomie animée, mais douce et sympathique, le front ombragé d'une forêt de cheveux noirs, les yeux grands et vifs, la barbe soyeuse, la main d'une petitesse remarquable et le pied finement chaussé. Apparemment la jeune dame était difficile à contenter, ou bien elle tenait peu de compte des avantages extérieurs, car elle fit une petite moue dédaigneuse et baissa son ombrelle de manière à dérober son visage aux regards de l'inconnu. Celui-ci ne se rebuta point : — Vos seigneuries, dit-il, sont venues sur cette place pour accomplir un pieux pèlerinage en l'honneur de leur compatriote l'illustrissime poëte anglais Shakspeare.

— Nous sommes Irlandaises, répondit la jeune dame d'un ton bref.

— Et par conséquent bonnes catholiques, reprit le Vénitien; j'en suis bien aise. Vos seigneuries ne connaissent peut-être pas toute la vérité sur la légende d'Otello.

— Nous savons seulement, dit la vieille dame, qu'un Italien, du seizième siècle, a écrit, sur le More de Venise, une *nouvelle* qui serait oubliée aujourd'hui, si Shakspeare n'en eût tiré le sujet de son admirable tragédie.

— Cet Italien, reprit le jeune homme, s'appelait Giraldi-Cintio. Ses ouvrages ne sont pas sans mérite ; mais la légende et la *nouvelle* reposent sur une méprise et un calembour. Jamais la République de Venise n'eut à son service de capitaine africain. Le prétendu Otello est tout simplement un amiral vénitien, nommé Christophore Moro, qui a commandé une escadre en station à Chypre, comme dans la pièce de Shakspeare ; lequel Moro se maria quatre fois et perdit ses quatre femmes. La dernière, fille du noble seigneur Donato da Lezze, était surnommée le *démon blanc*. On pourrait supposer qu'elle faisait enrager son époux, — le sobriquet semble l'indiquer ; — j'aime mieux croire qu'elle avait de l'esprit comme un démon. Quoique son mari fût un homme passionné, rien ne prouve qu'il l'ait tuée. Les conteurs d'historiettes, trompés par le nom de Moro, appelèrent l'amiral vénitien Christophore le *More*, et, voulant faire de la jeune femme une héroïne, ils changèrent le *demonio bianco* en Desdemona, nom qui ne figure sur aucun calendrier, pas plus que celui d'Otello

dans les annales de notre pays. Giraldi-Cintio, qui était de Ferrare, a sans doute peu fréquenté Venise. Il ne chercha pas à séparer le vrai du faux, et s'en tint aux récits populaires. Vos seigneuries trouveront ces détails dans un livre écrit par un Anglais, M. Brown, amoureux fidèle de notre glorieuse cité, où il demeure depuis plus de vingt ans (1). Maintenant, je regrette d'ôter à vos seigneuries une dernière illusion ; mais la maison qu'elles contemplent en ce moment, n'a pas même appartenu à Christophore Moro. La statue qui en décore la façade et que les *Ciceroni* font voir aux étrangers comme l'image d'Otello, n'est qu'une figure d'invention ; la preuve, c'est qu'elle est accompagnée d'un écusson sur lequel sont gravées les armoiries des deux familles alliées des Goro et des Civrano. De *Goro* on a fait *Moro* et de *Moro* le *More de Venise*. Voilà comment les légendes populaires accommodent l'histoire. Quant au véritable palais de Christophore Moro, il est situé bien loin d'ici, à *San-Giovanni decollato*, près du beau monument en ruine appelé *Fondaco-dei-Turchi*, c'est-à-dire magasin ou entrepôt des marchandises turques.

Le jeune Vénitien paraissait enchanté de fournir

(1) Une publication du savant M. Cicogna sur les tombeaux de l'église Saint-Job, à Venise, a démontré l'exactitude des conjectures de M. Brown.

ces renseignements aux deux étrangères. Cependant il ne leur laissa pas le temps de le remercier. Il consulta sa montre d'un air affairé, s'excusa de quitter leurs seigneuries, fit un salut respectueux et s'enfuit en courant.

— Voilà encore un original, dit la jeune étrangère.

— Celui-ci, du moins, est fort poli, répondit la dame âgée. Il s'est présenté à nous d'une façon excentrique ; mais nos usages ne sont pas ceux de ce pays. Vous savez, Miss Martha, si je redoute les connaissances de voyage, et si je partage vos idées de réserve et de prudence. Mais je me connais en hommes, et je vous autoriserais à recevois ce jeune Vénitien plus volontiers que votre capitaine hongrois, qui a le verbe haut et qui fait le galant avec toutes les jolies femmes.

— Bah ! reprit Miss Martha, le galant de toutes les femmes n'est dangereux pour aucune. Le capitaine Pilowitz a trouvé l'art de me désennuyer. Il connaît le personnel de toute la ville ; et ne m'a-t-il pas été présenté dans une boutique par le marchand de thé de *Bocca-di-piazza?* Que voulez-vous donc de plus régulier ?

— Il n'a pas le ton et les manières d'un *gentleman*, dit la vieille dame.

— Je conviens qu'il ne vous fait pas assez la cour, et je compte le lui reprocher.

— Vous badinez, Miss Martha, et moi, je parle sérieusement.

— Eh bien, chère Mistress Hobbes, sérieusement, je vous promets que Pilowitz ne deviendra jamais importun, et si l'original que nous venons de rencontrer nous aborde encore avec cette familiarité qui vous a prévenue en sa faveur, encourageons-le à nous manger dans la main ; j'y consens pour vous plaire.

Le lecteur aura deviné que Mistress Hobbes ne pouvait être que la dame de compagnie de Miss Martha. En devisant ainsi, les deux étrangères, qui avaient adopté les coutumes italiennes, rentrèrent dans leur joli appartement de l'hôtel Danieli pour s'y reposer pendant le temps de la grande chaleur. Elles sommeillaient sous le demi-jour des persiennes fermées, quand on vint leur apporter le livre de M. Brown et une carte de visite sur laquelle on lisait : « Alvise Centoni, » et au bas de la carte : *Riva del Carbon*. C'étaient le nom et l'adresse du jeune Vénitien. Le volume contenait les renseignements déjà donnés verbalement, sur le prototype d'Otello, avec des notes écrites à la main, et des citations tirées des annales de Malipieri et de Sanuto. Le premier de ces historiens avait recueilli les noms des quatre femmes de Moro. Parmi les extraits du second, Miss Martha remarqua le passage suivant : « Au-

jourd'hui, 26 octobre 1508, Christophore Moro, lieutenant de Chypre nouvellement élu capitaine de Candie, a comparu devant le Collége, avec la barbe, pour avoir perdu sa femme, morte pendant la traversée de Chypre (*Manuscrit de Sanuto*, tome VII, page 504) ; » d'où il suit que si Christophore Moro a tué sa femme, c'est en pleine mer, et non à Venise, dans sa maison. Quant à ces mots *avec la barbe*, l'annotateur prenait la peine de les expliquer : « Jusqu'à la moitié du seizième siècle, disait-il, les nobles vénitiens conservèrent l'usage de se raser le menton. Ils ne laissaient croître leur barbe que lorsqu'ils étaient promus à quelque dignité importante, comme une ambassade ou un siége au Sénat, ou bien encore, en signe de deuil, à la mort d'une femme ou d'un proche parent. »

Miss Martha parcourut ces notes d'un œil distrait et passa le volume à sa gouvernante en répétant que l'auteur était un original ; mais Mistress Hobbes déclara qu'elle tenait cet original pour un jeune homme érudit et bon à connaître.

— Comme vous voudrez, répondit Miss Martha d'une voix éteinte, en s'endormant sous sa moustiquaire.

Le lendemain, les deux étrangères visitèrent le palais ducal. Dans la salle du grand-conseil, elles

s'étaient arrêtées devant l'affreuse mêlée de personnages que le Tintoret a eu l'audace d'appeler le *Paradis*. Miss Martha, son *Guide en Italie* à la main, admirait, faute de mieux, la grandeur du morceau, qui n'a pas moins de soixante-dix pieds en largeur. La petite porte de la bibliothèque de Saint-Marc est justement au-dessous de la peinture du Tintoret. Le seigneur Alvise Centoni, tout chargé de gros livres qu'il venait d'emprunter au bibliothécaire, sortit par cette porte et dit aux deux étrangères : — Levez la tête, Mesdames; ne vous arrêtez pas à cet ouvrage incohérent et regardez plus haut.

Puis il s'éloigna, toujours courant, au grand regret de Mistress Hobbes. Pour suivre son conseil, les deux dames élevèrent leurs regards jusqu'au plafond de la salle où est la *Venise triomphante* de Paul Véronèse, et restèrent longtemps sous le charme de cette délicieuse peinture.

— Ma chère Martha, dit la gouvernante, vous savez que les Italiens ne supportent pas qu'on fasse la plus légère critique d'un monument quelconque de leur pays, ni d'une œuvre d'art. Il faut tout louer, tout admirer, sous peine de leur déplaire. Cependant voici un jeune homme de cette ville qui nous dispense de ce banal tribut. C'est assurément une grande rareté.

— Et une preuve de plus, ajouta Miss Martha, que ce Centoni est un original.

Lorsque les deux dames rentrèrent à leur hôtel, on leur remit une enveloppe contenant deux billets pour une séance de lecture à l'*Athenæum*. L'adresse était de la même écriture que celle des notes sur Christophore Moro. Elles se promirent d'honorer la séance de leur présence et de leurs chapeaux neufs. Le jour venu, ce fut le signor Alvise lui-même qui reçut leurs billets, à la porte du salon de l'Athénée. Il remplaçait le contrôleur-commissaire empêché par une indisposition. Aux uns il indiquait les banquettes, aux autres les fauteuils, et conduisait les personnes de qualité jusqu'à leur siége. Pénétré de l'importance de ses fonctions, il s'appliquait à les remplir d'une façon irréprochable. Les deux étrangères traversèrent la salle pour gagner leurs places; on les lorgna beaucoup; quelques jeunes gens les saluèrent; mais personne ne vint leur parler, à l'exception du capitaine Pilowitz. Miss Martha était pourtant une femme charmante. Elle paraissait âgée de vingt-quatre ans; elle avait la peau fort blanche, les cheveux noirs, les dents comme des perles, en sorte qu'on l'aurait prise volontiers pour une Italienne, si ses yeux d'un bleu pur, son regard tantôt rêveur, tantôt animé par une gaieté un peu moqueuse, la dignité de

son maintien et une certaine grâce poétique répandue sur toute sa personne, n'eussent formé un contraste évident avec la sensualité méridionale des figures qui l'environnaient. Dans tous les lieux publics où elle se montrait, l'attention se tournait vers elle; mais on lui savait mauvais gré de ne point vouloir d'adorateurs. On feignait de prendre sa réserve pour une hauteur dédaigneuse, et comme elle ne faisait rien pour détruire ces préventions, on la laissait causer en anglais avec sa gouvernante, et l'on épiait l'occasion de médire de sa préférence pour l'officier hongrois; aussi, lorsqu'on vit le capitaine Pilowitz prendre un tabouret et s'installer près de ces dames, sans tenir compte des justes observations du commissaire, il y eut des regards de malice échangés entre les assistants. Pilowitz, brave militaire, officier de fortune, aimant son état, joueur intrépide, danseur infatigable, en garnison depuis longtemps à Venise, s'y conduisait un peu en conquérant, mais en bon prince. Par manière de conversation, Miss Martha lui demanda s'il connaissait le signor Alvise Centoni.

— Certainement, répondit Pilowitz. Nous sommes grands amis; mais je n'en tire pas vanité, car l'amitié est une menue monnaie que ce garçon prodigue au premier venu. Causez avec lui un quart d'heure, et vous aurez une place dans son cœur.

— Lui faites-vous un reproche, dit Mistress Hobbes, de son humeur obligeante?

— A Dieu ne plaise! reprit le capitaine; mais quel prix voulez-vous que j'attache à l'amitié d'un Don *Fa-tutto?*

— Qu'est-ce que cela? demandèrent les deux dames.

— Nous appelons ainsi, répondit Pilowitz, un maniaque dont la folie consiste à se démener pour ne rien faire de bon, à traiter des enfantillages comme des affaires d'État, à compliquer et encombrer, à chaque pas, son existence d'amitiés et de servitudes nouvelles. Tel est le signor Alvise Centoni, ou par abréviation, Centon, pour parler comme les bonnes gens. Le monde est plein de diseurs de riens; celui-ci ne se contente pas d'en dire : il se lève matin, se couche tard et se donne une peine infinie pour ne faire que des riens. Regardez-le; observez son air d'inquiétude, son agitation fébrile. Je vous défie de trouver en lui autre chose qu'un grand enfant bien élevé; du reste, plein de connaissances utiles : bijoutier, horloger, menuisier, que sais-je? on peut l'employer à tout, pouvu que ce soit à des bagatelles. Pour désigner cette catégorie de maniaques, on se sert, en dialecte milanais, d'un mot très-expressif, qui ne se répète pas à des femmes. A Florence, on dit un *Facendiere*, mais ce mot manque de force;

parmi les gens comme il faut que j'ai consultés, quelques-uns disent un Don *Fa-tutto*, et c'est cette dernière locution que j'ai adoptée. Elle semble, d'ailleurs, inventée exprès pour le seigneur Centoni. J'appris à le connaître, l'an passé, en faisant avec lui un petit voyage dans le Frioul, où il se fit, en quatre jours, une douzaine d'amis intimes : d'abord le conducteur du Vélocifère, puis une vieille aubergiste à laquelle il enseigna la tenue des livres, ensuite un tailleur de village auquel il commanda un pantalon si mal fait qu'il ne put le porter, et enfin quelques paysans et cultivateurs dont il voulut absolument tailler la vigne; si bien que le temps de notre partie de plaisir se trouva presque entièrement absorbé par les bons offices, conseils et secours que ce diable d'homme ne cessa de distribuer tout le long du chemin. Quand vous le souhaiterez, je vous donnerai d'autres détails qui ne vous laisseront aucun doute sur l'état mental du personnage.

Pendant cette conversation, la salle de l'Athénée s'était remplie de monde. On ouvrit la séance. Il s'agissait de l'influence des Médicis sur la littérature florentine depuis Pulci jusqu'à Machiavel. Le lecteur débuta par une cascatelle de phrases sonores qui n'éveilla dans l'auditoire ni passion ni intérêt. A la fin seulement, lorsqu'il en vint au livre du *Prince* et au vœu que Machiavel y

exprime de voir l'Italie délivrée des armées étrangères, un homme d'une figure pensive et sévère se leva tout à coup et donna le signal des applaudissements. Une triple salve, suivie d'un *evviva!* longtemps soutenu, partit d'un groupe de jeunes gens. Le reste de l'assemblée fut pris d'une émotion qui ressemblait plus à de la frayeur qu'à de l'enthousiasme, et les derniers mots du discours se perdirent au milieu de bruits confus. L'auteur de cette manifestation concertée d'avance était Daniel Manin. Miss Martha demanda au capitaine Pilowitz si son ami le Don *Fa-tutto* ne serait pas un farouche conspirateur. Le Hongrois trouva cette idée bouffonne. Il appela le signor Centoni et lui fit subir un interrogatoire d'où le bon jeune homme sortit parfaitement disculpé de toute participation au complot. Non-seulement il n'avait point mêlé ses applaudissements à ceux des agitateurs, mais il blâma ces cabales politiques dont le seul résultat devait être, selon lui, l'interdiction par la police des réunions de l'Athénée et la perte d'un innocent plaisir pour la jeunesse vénitienne.

Le soir de ce jour mémorable, où Manin avait tenté de *galvaniser le cadavre*, la bonne compagnie se rendit, comme d'habitude, sur la place Saint-Marc. Quatre rangées de chaises occupées par les femmes s'étendaient d'un bout à l'autre des

procuraties-neuves. Les cafés étaient pleins de monde. On parla de l'incident de l'Athénée à peu près dans les mêmes termes que Don Alvise, et puis on revint aux frivolités de tous les jours, en écoutant la musique du régiment, de sorte que la police ne songea point à interdire les réunions littéraires. Le capitaine Pilowitz, voyant les deux Irlandaises délaissées, au milieu de cette fourmilière, se hâta d'achever sa tournée de visites en plein air, et vint s'asseoir près de ces dames.

Mistress Hobbes l'attendait avec impatience pour lui adresser de nouvelles questions sur le *Don Fa-tuto*. De tous les récits du capitaine, présentés à dessein d'une façon burlesque, la bonne dame concluait que le signor Centoni était un parfait galant homme dont on s'amusait à travestir les sentiments et les actes.

— Si ce jeune homme, dit-elle à Pilowitz, se prend d'amitié pour le premier venu, comme vous l'assurez, il paraît que nous n'avons pas eu l'honneur de lui plaire, car il sait où nous rencontrer, et je ne vois pas qu'il nous persécute de ses visites.

— C'est peut-être, répondit le capitaine en riant, que les grâces et la beauté de Miss Martha ne sont pas de grandes recommandations à ses yeux. Espérons pourtant que votre tour viendra,

un jour où vous aurez besoin de ses petits services. Vous serez alors toutes deux sur la liste de ses amis, entre une blanchisseuse et un gondolier, car cette liste est plus longue que celle des maîtresses de don Juan.

— Eh bien, dit Mistress Hobbes, je suis curieuse de voir comment on peut arriver au ridicule par un chemin diamétralement opposé à celui de l'égoïsme et de la vanité. Mais d'où vient que vous ne parlez pas de ses travaux historiques ?

— Ah! oui, reprit le capitaine; j'oubliais une de ses manies, celle de réviser tous les procès de l'histoire de Venise. Un jour il lit je ne sais où, qu'un certain Bartolomeo Memmo a été pendu par ordre des inquisiteurs d'État, entre les deux colonnes rouges du palais Ducal, en 1470. Cette mort tragique l'émeut de compassion. Il en veut savoir la cause. Enfin il découvre dans Malipieri que ce Memmo a tenu le propos suivant : « Dimanche prochain, nous irons au grand conseil, dix de mes amis et moi, avec des cottes de maille sous nos habits, et nous poignarderons le Doge. » Centoni trouve le cas de Memmo fort grave ; l'exécution à mort lui semble motivée, et il dort tranquille. Si on lui demande à quoi riment ces fantaisies d'historiographe, il répond : « Que voulez-vous? Venise est morte et enterrée ; ce sont de pauvres fleurs que je jette sur sa tombe. Je ne suis

pas chargé de défendre Famagouste contre une armée de deux cent mille Turcs. »

— Ce langage, dit Mistress Hobbes, augmente encore mon estime pour ce jeune homme et mon désir de faire sa connaissance.

— Parce que vous croyez, répondit Miss Martha, que ces discours cachent une pensée profonde; mais il n'y a point de replis secrets dans l'âme de votre protégé; on y voit clair, comme dans une lanterne vénitienne.

— C'est bien cela, dit le capitaine Pilowitz.

II

Mistress Hobbes n'avait de commun que le nom avec l'auteur du traité *du Citoyen* qui a osé dire que tous les hommes naissent méchants et pervers. Elle était, au contraire, naturellement disposée à l'indulgence; mais il fallait qu'on tentât de lui plaire par des attentions et des politesses. Ses bonnes grâces étaient à cette condition, et Pilowitz, s'il avait des prétentions sur le cœur de Miss Martha, manquait de tact en négligeant de s'assurer la protection de la gouvernante. Le désir exprimé par Mistress Hobbes de faire plus ample connaissance avec le seigneur Alvise devait être bientôt satisfait. Un matin, en voulant revenir à pied de la galerie Manfrin jusqu'à leur hôtel, les

deux dames s'égarèrent dans les détours inextricables du *canareggio*. Elles perdaient courage et cherchaient une gondole, quand elles rencontrèrent Centoni devant l'église des *Servi*. Le complaisant jeune homme s'empressa de les remettre dans leur chemin. A l'entrée de la *Merceria*, elles voulurent lui rendre sa liberté: mais elles lui avaient parlé d'emplettes à faire, et il leur demanda la permission de les aider à se débattre contre la rapacité des marchands. Dans le premier magasin où l'on entra, Miss Martha ne put s'empêcher de rire en voyant Don Alvise se confondre en cérémonies avec la patronne de la boutique. Elle pensa que ses intérêts allaient être fort mal défendus, et elle s'apprêtait à augmenter d'une historiette le répertoire de Pilowitz; mais la marchande déclara que le *caro signor* Centon et ses amis avaient droit aux prix les plus *discrets*, comme on dit à Venise. Mistress Hobbes crut faire d'excellents marchés et se félicita beaucoup de l'entremise de Centoni. Celui-ci, ravi d'être utile, porta les emplettes et paquets sous son bras jusqu'à l'hôtel royal où ces dames l'invitèrent à monter pour y manger sa part d'un *lunch*. En offrant à son favori une tasse de café, Mistress Hobbes lui demanda toutes sortes de renseignements et lui adressa cent questions dont elle inscrivit les réponses sur son agenda. Afin de l'obliger à revenir, elle lui donna

des commissions, et Miss Martha, entraînée par l'exemple, lui remit une lettre à jeter à la poste; après quoi, les deux dames, par savoir-vivre, crurent devoir interroger Don Alvise sur ses propres affaires. Il ne les entretint que de services à rendre à des femmes, à des jeunes filles, à des enfants; la grande affaire du moment était le mariage d'une de ses cousines pour lequel il avait promis de composer un épithalame.

Pendant ce flux de paroles, que Mistress Hobbes suivait avec un intérêt extrême, Miss Martha observait les yeux brillants, la physionomie mobile de son interlocuteur, et se demandait tout bas à quoi ce jeune homme était bon, si la malheureuse Italie pouvait regretter qu'il ne mît pas à son service l'activité qu'il éparpillait avec tant de passion sur des objets futiles. Elle ne voyait point d'éminente qualité sous cet épiderme transparent. Enfin elle sentit arriver sur ses lèvres ce mot injuste et cruel que les heureux de ce monde répétaient en ce temps-là, pour se dispenser de la pitié : « Les Italiens méritent leur sort ! » cependant Miss Martha éprouvait plus de lassitude que d'ennui, et remarquait avec étonnement que Centoni ne parlait point de lui, à moins qu'on ne l'interrogeât. C'était un bavard sans sottise et sans vanité. En somme, ses riens valaient encore mieux que ceux des égoïstes et des fats.

Dans une ville de caquetages et de médisances, il n'était pas prudent de n'avoir qu'un ami ; les assiduités du capitaine Pilowitz devenaient compromettantes ; on pouvait sans danger recevoir Centoni qui, de sa vie, n'avait médit de personne. Miss Martha lui fit promettre de venir s'asseoir près d'elle sur la place Saint-Marc, à l'heure du concert. Il vint, en effet, le lendemain et les jours suivants, retenir des chaises à proximité de l'orchestre. Toute jolie femme doit avoir son petit cortége, à Venise, pour y être considérée. Centoni obtint la permission de présenter deux de ses amis à Miss Martha ; l'un était le commandeur Fiorelli, vieillard original travaillé par l'innocente manie de faire des collections d'insectes, l'autre l'abbé Gherbini, homme d'une piété tolérante et de mœurs faciles, comme beaucoup de prêtres italiens. Ainsi entourée de gens respectables par leur âge ou leur caractère, Miss Martha, suffisamment à l'abri des méchants propos, refusa d'étendre plus loin le cercle de ses connaissances. Pour mêler les usages de son pays à ceux de Venise, elle invita sa petite cour à venir prendre le thé à l'Hôtel-Royal, pendant la *seconda sera*, c'est-à-dire de dix heures à minuit. Venise est la ville du monde où l'on sait le mieux jouir des plaisirs de l'habitude. Don Alvise ne manqua pas un seul jour au rendez-vous.

Mistress Hobbes l'accablait de commissions que le bon jeune homme regardait comme autant d'insignes faveurs ; en remplissant avec zèle et intelligence ses fonctions de pourvoyeur ou d'économe, il eut bientôt conquis le titre d'ami. A la vérité, dans l'esprit de Miss Martha, il n'en avait que le titre ; mais le cœur plus riche de Mistress Hobbes lui fit goûter les priviléges et douceurs d'une amitié pure de tout mélange. La vénérable gouvernante lui accorda une confiance sans borne.

Comme la très-affligée Doloride, qui s'y reprit à plusieurs fois pour raconter au grand Don Quichotte ses terribles aventures, Mistress Hobbes remplit quelques soirées du lamentable récit de ses malheurs. Ce récit ne pouvait être complet sans qu'elle en vînt à parler de Miss Martha. Dans ces moments, l'attention de l'auditeur se détournait de l'héroïne de l'histoire pour s'attacher au personnage secondaire. Il était curieux, le bon Centoni, et faisait volontiers la chasse aux secrets ; mais sans malice, pour le seul plaisir de connaître les affaires de ses amis et parce que tout problème demande une solution. D'ailleurs il n'abusait pas plus des informations qu'il recueillait que de ses découvertes sur les causes véritables de la pendaison de Memmo. Sa curiosité une fois éveillée par les demi-confidences de la gouvernante, il se mit à observer Miss Martha. Il s'aperçut alors que

cette belle personne avait souvent des accès de profonde rêverie. On eût dit qu'elle songeait à quelque roman commencé dans un jardin de la verte Irlande, et dont le dénoûment devait se trouver sous le toit d'un de ces *cottages* aux murs de briques qui font naître dans l'imagination du passant les tableaux de la vie domestique et du bonheur tranquille. Le temps de son séjour en Italie n'était sans doute que l'entr'acte d'un drame sentimental. Lorsque Don Alvise allait au palais Grimani retirer les lettres de ses deux amies, il en examinait les adresses et les timbres, en se disant que c'était pour vérifier si l'employé de la poste restante ne se trompait pas. Quelques-unes de ces lettres venaient de Hanovre; celles-là étaient reçues avec plus de plaisir que les autres. A force de rapprochements entre ses observations particulières et les récits de la gouvernante, Don Alvise finit par apprendre, à bâtons rompus, le roman de la belle Irlandaise.

Miss Martha Lovel était la fille naturelle d'un grand personnage du Royaume-Uni. Ce nom de Lovel était celui de sa mère qu'elle n'avait jamais connue. Son père, obligé de la tenir éloignée de lui, la mit au couvent, où elle reçut une excellente éducation. Elle en sortit à vingt ans, pour aller habiter une petite villa du comté de Limmerick, chez d'honnêtes bourgeois catholiques

auxquels un banquier de Dublin payait régulièrement une forte pension. Dans le voisinage demeurait une famille anglaise. Le fils aîné du voisin eut le bonheur de plaire à Miss Lovel. Il voulut l'épouser; mais ce jeune homme était protestant, et la différence des religions éleva des obstacles insurmontables. L'accord ne put s'établir qu'entre les deux amants. Au milieu des pourparlers, une lettre du banquier de Dublin fit savoir à Miss Martha que le prochain trimestre de sa pension lui serait payé à Turin, et les suivants dans toute autre ville d'Italie où il lui plairait de résider. Une dame de compagnie vint la chercher. Il fallut partir. Le jeune voisin, au désespoir, voulut aussi quitter son pays et s'en alla chercher fortune dans le royaume de Hanovre, où il avait des protecteurs. Miss Lovel, docile aux volontés de son père, promena sa tristesse en Italie. La gouvernante, en lui témoignant un tendre intérêt, sut gagner sa confiance et son amitié. Ces dames, comme on l'a pu voir, vivaient ensemble en parfaite intelligence. Le séjour et les mœurs pittoresques de Venise leur plaisaient également à toutes deux. Centoni, admis dans leur intimité, jouissait du bonheur présent, sans penser que ces relations agréables dussent jamais finir. Un mot de la gouvernante lui ouvrit les yeux.

— Hélas! lui dit un soir Mistress Hobbes, en

lui versant une tasse de thé, cette situation ne peut pas durer. Le noble lord qui se dérobe aux embrassements de sa fille, n'a pas longtemps à vivre. Une maladie qu'il a contractée aux Indes peut l'enlever d'un instant à l'autre. Il a dû prendre les mesures nécessaires pour assurer l'avenir de son enfant. Martha se réveillera, un de ces jours, deux ou trois fois millionnaire.

— Je comprends, dit Centoni : le premier usage qu'elle voudra faire de sa liberté sera de s'envoler dans ces pays du Nord où je n'irai jamais.

— Pourquoi ne vous verrait-on pas quelque jour à Londres? demanda Mistress Hobbes.

Centoni baissa la tête et garda le silence. En sortant de l'hôtel Danieli, ce soir-là, sa chère Venise lui apparut pour la première fois comme une prison entourée d'eau. Pilowitz, qui l'accompagnait, avait cru remarquer que ce garçon, dont il se moquait, en savait plus que lui sur la vie et les antécédents de Miss Lovel. Persuadé qu'il obtiendrait sans peine des éclaircissements, il entraîna Centoni au café Florian. Les précautions oratoires lui semblant superflues avec un tel homme, il formula nettement ses questions : — Quel peut être, dit-il, cet étrange caprice de notre amie de vivre ainsi dans l'isolement à Venise et d'y passer les plus belles années de sa jeunesse, quand elle pourrait jouir de sa fortune et de sa

beauté dans une grande capitale? Assurément, ce n'est pas une aventurière, et l'on voit bien qu'elle ne voyage pas à la recherche d'un mari. N'a-t-elle donc pas de famille, point de surveillants à qui elle doive compte de ses actions? D'où lui viennent ses distractions et son air d'indifférence? Ce séjour en Italie, est-ce un temps de repos nécessaire à la guérison de quelque blessure, ou bien un rendez-vous donné à longue échéance?

— Vous m'y faites songer, répondit Don Alvise, il y a là dessous quelque mystère.

— Notre amie attend, reprit Pilowitz.

— Je le crois, comme vous.

— Mais qu'est-ce qu'elle attend?

— Voilà ce qu'il faudrait savoir, répondit Don Alvise.

— La dame de compagnie vous aime furieusement; elle a dû vous faire des confidences?

— Des confidences qui vous intéresseront, j'en suis sûr.

— Contez-moi cela, dit Pilowitz.

— Volontiers : Mistress Hobbes est une personne d'un grand mérite, comme vous savez. Imaginez-vous qu'elle a éprouvé des revers de fortune effroyables....

— Si vous m'en croyez, interrompit le capitaine, nous remettrons à demain l'histoire de la

gouvernante. Dites-moi plutôt le secret de Miss Martha.

— *Magari!* s'écria don Alvise ; je voudrais bien connaître son secret (1).

Pour la première fois de sa vie, le seigneur Centoni venait de répondre d'une manière évasive et dissimulée. Pour la première fois, il venait de mettre un frein à son incontinence de langue et d'appeler à son aide la dose naturelle de ruse que tout bon Italien, même le plus naïf, recèle au fond de son âme. Sur le terrain où la lutte s'engageait, Pilowitz ne pouvait manquer d'être battu. Il suffisait, pour le comprendre, de comparer la face large et le nez rond du Hongrois aux traits aquilins du Vénète. Le capitaine ne put obtenir d'autre communication que le récit des malheurs de Mistress Hobbes. — Mon cher seigneur, dit-il à Don Alvise au moment de le quitter, vous épouseriez une princesse, si vous pouviez vous résoudre à lui consacrer les soins que vous prodiguez à des subalternes.

— Peut-être, répondit Centoni ; mais la princesse n'a que faire de mes soins et ne s'en soucie pas, tandis que les subalternes ont besoin de mes services. Les petites gens et les petites choses sont assez grandes pour moi. L'essentiel est de s'oc-

(1) *Magari!* est une exclamation populaire du dialecte vénitien dont le sens varie entre *non* et *plût au ciel!*

cuper, et de ne pas mourir sans avoir fait un peu de bien.

— Vous oubliez un mot, reprit Pilowitz : il faut encore aimer quelqu'un.

— Cher capitaine; cela viendra, s'il plaît à Dieu, car l'amour vient de Dieu et à Dieu retourne.

Don Alvise rentra chez lui si étonné de sa finesse et de sa discrétion, qu'en se mettant au lit, il crut devoir procéder à un examen de conscience, qui ne lui apprit rien et pendant lequel il s'endormit profondément.

Souvent les deux dames étrangères parcouraient les boutiques établies sur le pont du Rialto, où se trouvent les meilleurs orfévres de Venise. Un jour, Miss Martha voulut passer derrière ces boutiques, pour regarder les magnifiques façades des palais qui bordent les deux rives du Grand-Canal. Du haut du pont, Mistress Hobbes lut cette inscription : *Riva del Carbon.*

— C'est ici que demeure le signor Centoni, dit-elle. Si nous allions frapper à sa porte; je suis sûre que notre visite le comblerait de joie.

Miss Lovel, qui se sentait en belle humeur, accepta la proposition. Ce devait être une chose curieuse que l'intérieur d'un Don Fa-tutto; en y arrivant à l'improviste, on pouvait espérer de surprendre le maître du logis dans l'exercice de ses

manies. Les deux étrangères descendirent du pont sur la rive. Un gondolier leur indiqua la maison du seigneur Centoni et l'étage qu'il habitait, car à Venise, on ne trouve de concierge que dans les palais des hauts fonctionnaires. Au fond d'une galerie lambrissée en vieux chêne, avec des restes de dorures aux corniches, Miss Martha vit une porte garnie de bourrelets, chose rare en Italie. La carte de visite de don Alvise était fixée au-dessus de la serrure. Au bruit de la sonnette répondit une voix d'homme qui appelait : *Teresa!* De son côté, la servante criait : *vegno*, *vegno!* mais comme elle ne venait pas, le patron finit par ouvrir lui-même. Mistress Hobbes ne s'était pas trompée. Centoni poussa un cri de joie en la voyant et lui pressa les mains avec émotion. Que de gens, disait-il, allaient lui porter envie ! Pour lui, le jour marqué par une si grande faveur était trois fois heureux, et le souvenir lui en devait rester gravé dans le cœur jusqu'au dernier souffle de sa vie. Quand il eut offert ses meilleurs fauteuils, il courut à l'office chercher des gâteaux et du raisin. Les deux dames eurent beau s'en défendre, il leur fallut accepter cette collation servie sur un guéridon. — Goûtez ces fruits, disait Don Alvise ; ils ne viennent pas du marché de l'*Herberie*. On me les envoie de la campagne et jamais ils n'auront si belle occasion de se faire manger.

Tout en goûtant le raisin, Miss Lovel promenait ses regards autour d'elle. L'appartement, garni de vieux meubles, lui parut confortable et entretenu avec soin. Elle remarqua sur le bureau de travail un nombre considérable de petits paquets semblables à des fuseaux, enveloppés de papier et rangés symétriquement. Elle demanda ce que c'était.

— N'avez-vous jamais vu, répondit Don Alvise, un pauvre homme qui taille du matin au soir des cure-dents de bois, sur le pont des *Fuseri?* La dextérité de cet homme est vraiment extraordinaire. Ce matin, je me suis arrêté devant son éventaire et je l'ai fait jaser. Il faut tailler bien des petits morceaux de bois pour gagner le nécessaire d'une famille. Ce pauvre diable m'a intéressé. Bref, je lui ai acheté toute sa pacotille, et me voilà pourvu de cure-dents...

— Et d'un nouvel ami, interrompit Miss Lovel en riant. Le marchand de cure-dents manquait sur votre liste.

— Riez, signorina, reprit Don Alvise avec bonhomie. Moquez-vous de moi ; je ne me défendrai pas, trop heureux de voir un éclair de malice briller dans vos beaux yeux. En souvenir de ce moment de gaieté, daignez accepter un paquet de cure-dents. Vous aussi, bonne Mistress Hobbes, il faut m'aider à me défaire de ma marchandise.

Tandis que Centoni distribuait ses cure-dents, un coup de sonnette résonna dans l'antichambre. On entendit chuchoter deux voix de femmes ; la porte s'ouvrit brusquement et l'on vit entrer une grande et belle fille du peuple, nue tête et bras nus, tenant un éventail en papier vert. — C'est toi, Suzannette, lui dit Don Alvise. Attends un peu, ma fille ; tu vois bien que je suis en compagnie.

Mais la jeune fille passa devant les dames, en priant leurs seigneuries de l'excuser, et se mit à parler dans son dialecte avec une pétulance tout à fait vénitienne : — Je n'ai que vous au monde, dit-elle d'une voix émue et mélodieuse ; je n'ai que vous, cher *sior* Alvise, et un malheur, n'est-ce pas une affaire qui presse? Ah ! je le savais bien que nos maîtres les *habits blancs* ne tiendraient pas leurs promesses. Quand ils sont venus prendre mon frère Matteo pour le faire soldat malgré lui, n'ont-ils pas dit à ma mère que son fils ne quitterait pas le pays, qu'on l'enverrait dans un régiment à Vicence, ou, tout au plus, à Brescia? Et ne m'ont-ils pas dit, à moi-même, que si le bon gouvernement a besoin de tant de soldats, c'est pour tenir dans l'obéissance les avocats, les bourgeois et les nobles de ces provinces lombardes, qui sont des mécontents et des rebelles? Est-ce une chose honnête que de vouloir nous

souffler des idées de haine pour nos patrons? Comme si nous ne savions pas que l'Allemagne enlève aux riches de ces provinces leur argent et à nous notre sang? Aujourd'hui, mon frère Matteo reçoit sa feuille de route, et le dépôt de son régiment est à Klagenfurt. Est-ce pour tenir dans l'obéissance les nobles de la Lombardie qu'on l'envoie de l'autre côté des neiges? La belle vie que nous allons mener, ma mère et moi, à l'attendre et à pleurer pendant huit ans, sans savoir s'il se bat en Pologne ou en Turquie, s'il a le mal du pays ou la fièvre, s'il reçoit des coups de bâton ou une balle de fusil dans le corps!... Un garçon de vingt ans et l'un des plus beaux hommes de Venise!

— Calme-toi, dit le seigneur Centoni.

— Non, je ne me calmerai pas, car maintenant voilà que mon frère ne veut pas partir. Il s'enfuira dans les montagnes et se fera peut-être fusiller comme un chien; à moins pourtant qu'il n'y ait du vrai dans la rumeur qui court parmi les ouvriers de la Mira.

— Que dit-on donc, demanda Don Alvise, dans la fabrique de bougies stéariques?

— On dit que Pie IX va excommunier les habits blancs, et que le tailleur Toffoli va rétablir la Republique et le Doge.

— Les imbéciles! s'écria Centoni. Il faudrait

rappeler à Toffoli ce proverbe ancien : « Tailleur, mêle-toi de faire des habits. » Et toi, Suzannette, mêle-toi de faire de la dentelle, comme une gentille et habile ouvrière que tu es. Laisse la politique ; ce n'est pas ton métier. Je connais de bonnes gens et des cœurs généreux sous les uniformes blancs. Le général Zichy est du nombre. Il commande à Venise depuis plus de vingt ans et ne veut que du bien aux Vénitiens ; je lui parlerai. Surtout que ton frère ne s'avise pas de déserter. Je te promets qu'il sera envoyé à Vicence ou à Vérone, et que ta mère le reverra deux ou trois fois par an.

— Oh ! alors, s'écria la jeune fille en s'essuyant les yeux, du moment que votre seigneurie s'intéresse à nous, je suis tranquille. Je ne pleure plus ; voilà qui est fini. Et, quand dois-je venir *la* remercier ?

— Demain, j'aurai des nouvelles à te donner. Va, Suzannette ; sois prudente, et ne dis pas de mal du bon gouvernement.

— Non, non ; c'est du bien de votre seigneurie que je dirai ; et si *elle* veut savoir où il y a un cœur qui l'aime, c'est là dedans : entendez-vous ? Là dedans, bat un pauvre cœur qui vous aime.

La jeune fille se frappa la poitrine avec son éventail, fit deux petites révérences et sortit en demandant pardon aux belles dames de les avoir

dérangées. Elle n'était pas encore dans la rue, quand la face épanouie de la servante Teresa parut entre les deux battants de la porte. — Que me veux-tu, toi? lui dit Centoni. Tu vois bien que je suis occupé.

— La *piccina*, répondit la servante, la *piccina* qui désire vous parler.

— Fort bien, dit Don Alvise; j'ai préparé son affaire. Remets-lui ce petit carton; elle y trouvera ce qu'il lui faut.

— Elle ne le prendra pas, répondit Teresa.

— Comment! elle ne le prendra pas?

— Eh! non, elle est fière, cette naine. Dans son méchant fourreau, il y a une bonne lame. Et, au fait, son père était patron d'une grosse barque; et il s'est noyé dans la grande mer. Elle ne peut pas me baiser la main. Elle ne recevra pas d'une main qu'elle ne peut pas baiser.

— Eh bien, elle attendra. Dis-lui que je suis en conférence avec des personnes de qualité.

Les deux dames prièrent Centoni de ne point retarder ses audiences. Il comprit, à leur insistance, qu'elles s'amusaient à voir cette procession de figures populaires, et il consentit à leur en donner la comédie. Sur un signe de son maître, Teresa sortit laissant la porte ouverte. On entendit un pas lourd et irrégulier dans l'antichambre, et l'on vit entrer un de ces êtres

rachitiques et difformes dont l'Italie fourmille, un de ces pauvres rebuts de l'espèce humaine, auxquels les climats du Nord ne pardonnent pas, mais qui, sous le ciel clément du Midi, parviennent, à travers toutes sortes de souffrances, à l'âge mûr et même à la vieillesse. Celui-ci était une fille de seize ans, qui paraissait en avoir douze, à peine haute d'un mètre, la poitrine étroite, la taille déjetée par suite d'un mouvement de hanche qu'elle faisait en boitant de la jambe droite. Ses traits délicats et allongés avaient une expression singulière de mélancolie et de courage. Par une sorte de dérision, la nature avait accordé à cet enfant disgracié un des plus beaux ornements de la jeunesse et de la puberté. Les cheveux mal peignés de la naine étaient fins, abondants et d'un blond virginal ; leur désordre même donnait une certaine grâce à son visage pâle.

— Viens ici, Betta, que je te voie de près, lui dit Centoni. Tu as l'air bien gaillard aujourd'hui ; est-ce que tu as fait un héritage?

— *Altro !* répondit la naine, bien autre chose qu'un héritage ; je ne souffre plus et je marche !

— Tu marches, en te balançant comme une gondole à une seule rame. Et tes bains de fange, les as-tu pris ?

— *Sior*, oui, répondit Betta. Mais c'est le brodequin surtout qui est un *capo d'opéra*. Avec cela, je

vais droit mon chemin, je monte, je descends les escaliers et je passe les ponts comme si je traversais ma chambre.

— Voyons un peu ce chef-d'œuvre.

Miss Martha sentit un frisson lui parcourir tout le corps, tandis que la naine montrait avec orgueil son pied-bot serré dans un brodequin orthopédique.

— En effet, dit Centoni, voilà un ouvrage d'art. Faut-il solliciter pour toi un engagement de première ballerine au théâtre de la Fenice ?

— Non, répondit Betta, en se redressant d'un air scandalisé ; mais de ce pied boiteux, je suis prête à faire quatre lieues pour votre service. J'irais même plus loin encore, et je donnerais pour vous ma bonne jambe, et tout le reste de ma chétive personne. Si je ne pense pas ce que je dis, je veux voguer demain dans la barque des morts.

— Ne t'échauffe pas ainsi, ma mignonne, dit Don Alvise. Tu ne vois pas que je te fais bavarder pour amuser ces deux dames étrangères qui nous écoutent. Tiens, voici douze cachets de bains pour l'établissement de Saint-Samuel ; et quand ton brodequin magique sera usé, on t'en fera un autre.

Betta s'empara de la main qui lui présentait les cachets de bains, et y déposa un baiser. Miss Martha demanda en français à Don Alvise, si elle pouvait ajouter une pièce de monnaie à son offrande.

— Essayez, répondit-il.

Betta devina l'intention de la dame étrangère ; ses grands yeux verts prirent une expression mêlée de reproche et de fierté. — *Comtessine*, dit-elle, je ne suis pas fâchée, vos seigneuries m'ont honorée en daignant s'occuper de moi.

— Eh bien, répondit Miss Lovel, vous devez accepter mon petit présent, non comme une réparation, mais comme un signe d'amitié.

La naine rabattit un peu de sa majesté en voyant sortir une pièce d'or de la bourse de la *comtessine*. Elle saisit la pièce avec plus de vivacité qu'il ne convenait à la fille d'un patron de grosse barque, et baisa le Napoléon d'or, n'osant pas baiser la main.

— Que feras-tu d'un si beau *régal?* demanda Don Alvise.

— Ce sera, répondit-elle, pour avancer ma vie de quelques jours (1).

— A la bonne heure. A présent, va avec Dieu, ma pauvrette ; va te plonger dans cette vase bénite qui guérit tous les maux.

On s'imagine à Venise et dans les pays environnants, que la fange infecte des lagunes a des vertus merveilleuses pour la guérison des estropiés et des scrofuleux. Dans la saison des bains, ce préjugé met en mouvement une armée de malades et

(1) Per avanzar qualche zorni di vita (locution vénitienne).

de contrefaits, qui s'en retournent chez eux, à l'automne, contrefaits et malades comme ils sont venus. Après le départ de la naine, les deux dames prirent congé de Centoni, et lui rappelèrent qu'il devait se rendre chez le gouverneur militaire, car elles ne voulaient pas que le frère de Suzannette fût envoyé à Klagenfurt.

Dès que Mistress Hobbes eut mis le pied sur la rive *del carbon,* elle croisa ses deux bras dans une attitude solennelle. — Eh bien, Martha, dit-elle, trouvez-vous encore que les occupations de notre ami ne sont que des riens ?

— Les hommes de ce caractère, répondit Miss Martha, ont beaucoup de ressemblance avec les enfants, qui font une chose bonne et utile, entre deux sottises et sans discernement.

— Que pensez-vous donc, reprit Mistress Hobbes, d'un jeune homme qui dédaigne les plaisirs et les succès de son âge, pour se vouer au soulagement de toutes les infortunes ?

— Je pense qu'il est difficile de savoir le véritable mobile des actions d'un fou. Je pense que notre ami n'a qu'une seule passion, la manie des petites affaires, et que Betta, Suzannette, le marchand de cure-dents, vous et moi, c'est tout un pour lui. Je n'oserais pas me vanter de l'emporter dans son cœur sur le conducteur du vélocifère ou l'aubergiste du Frioul.

— Ainsi, dit Mistress Hobbes, malgré ce que vous venez de voir, vous ne lui témoignerez pas plus de considération qu'auparavant ?

— A quoi bon ? Il ne s'apercevrait de rien, et j'en serais pour mes frais de considération.

— Voilà bien la jeunesse ! murmura la gouvernante; toutes les vertus du monde ne lui font pas oublier un ridicule.

III

Il est nécessaire pour l'intelligence de cette très-véritable histoire, de rappeler, en deux mots, au lecteur quel était alors l'état des esprits en Italie. Depuis l'avénement de Pie IX au trône de saint Pierre, l'agitation se répandait d'un bout à l'autre de la Péninsule. Le pontife, en querelle avec la cour de Vienne, se laissait dire qu'il était un prince libéral, et Charles-Albert, voyant approcher l'occasion de se mettre une couronne sur la tête, s'apprêtait à tirer l'épée. Tandis que des émeutes éclataient à Gênes, en Calabre, en Sicile, les populations de la Lombardie, comprimées par les garnisons allemandes, trouvaient encore le moyen de s'agiter sans sortir de la légalité.

Venise demeurait calme et semblait insouciante. On y évitait de parler des nouvelles apportées par les lettres particulières et dont la Gazette officielle

atténuait la gravité. Le congrès des savants qui se réunissait à Venise cette année-là, et dont la première séance eut lieu le 13 septembre, absorbait l'attention de la bourgeoisie; mais le sens politique de la population n'était qu'endormi : pour le réveiller, il ne fallait qu'un incident. Daniel Manin mit le feu aux poudres en transformant le congrès en club. Un homme aimé de tout le monde, le poëte Tomaseo, lui prêta son concours. Leur arrestation fut décidée ; ils s'y attendaient, et cet acte arbitraire était même un épisode de la Révolution sur lequel ils comptaient. Le tailleur Toffoli organisa des manifestations publiques. Aussitôt les officiers de la garnison cessèrent de se montrer dans les salons. Ils se réunirent devant le café Quadri situé du côté des Procuraties-vieilles, tandis que les agitateurs se tenaient au café Florian, de l'autre côté de la place Saint-Marc. Le camp de l'Allemagne et celui de l'Italie étaient en face l'un de l'autre. Un espace de quelques mètres seulement les séparait ; mais il n'y avait déjà plus de rapprochement possible entre eux. Venise s'était réveillée et le cadavre galvanisé, debout et plein de vie, ne pouvait plus se rendormir.

Tout à coup une immense clameur remplit la ville entière : une révolution avait éclaté à Paris. Bientôt après cette nouvelle on recevait celle des

insurrections de Vienne et de Milan. Les portes de la prison s'ouvraient devant Manin et Tomaseo. Comme il arrive toujours dans ces moments de crise, le gouvernement entra dans la voie des concessions lorsqu'il était trop tard. A peine eut-il accordé l'organisation d'une garde civique, que la population voulut se servir de ses armes pour expulser la garnison. Les troupes occupaient encore leurs casernes, quand Manin, monté sur une table de café, proclama la République. Tout autre que le général comte Zichy, gouverneur militaire, se serait donné le facile plaisir d'un massacre. Cet homme généreux préféra le blâme de son gouvernement à celui de l'histoire, sachant bien qu'il risquait sa tête, et il faillit la perdre en effet. Le gouverneur civil partit pour Trieste par mer, tandis que la garnison prenait la route de Vérone. — La Révolution était un fait accompli.

En se retrouvant tout à coup citoyen d'une ville libre, Centoni éprouva une sorte de stupeur. D'abord il crut rêver ; mais bientôt ce fut sa vie passée qui lui apparut comme un rêve pénible. Lui seul n'avait pris aucune part à la délivrance de son pays. Pour comble d'humiliation, lorsqu'il se demandait ce qu'il aurait pu faire, il ne le voyait pas. Se mêler à des émeutes, pousser des cris séditieux, s'armer d'un fusil, tuer un soldat qui fait son devoir, toutes ces choses lui inspiraient

une horreur insurmontable. Dans sa perplexité, il s'en alla consulter ses amies de l'hôtel Danieli. Elles étaient occupées des préparatifs d'une illumination. Miss Lovel envoyait chercher des feux de Bengale et des lanternes vénitiennes pour éclairer ses fenêtres. Cependant elle prit le temps d'écouter la confession, les scrupules et remords de Centoni.

— Mon pauvre ami, lui dit-elle ensuite avec une gravité comique, ce mystère qui vous inquiète peut s'expliquer d'un mot : En temps de révolution, vous n'êtes bon à rien.

— Vous avez raison, répondit Don Alvise ingénument ; il est évident que je ne suis bon à rien.

Les étrangers n'avaient pas attendu la capitulation pour s'enfuir. Miss Martha, au contraire, savait gré à la population de Venise de lui avoir fait oublier ses ennuis. Elle ne voulut point s'éloigner, malgré les prières des Mistress Hobbes. Le banquier allemand, chargé de lui remettre des fonds, n'avait pas déserté la ville, et promettait de continuer à lui payer exactement sa pension ; en conséquence, elle déclara hautement son intention de partager le sort des autres femmes de Venise, et quand elle eut acheté un stylet de forme ancienne, à lame triangulaire, elle se sentit capable de braver la soldatesque et les pillards.

Les dames irlandaises finirent par être connues des gens du peuple ; elles circulaient au milieu des rassemblements, et recevaient des témoignages de sympathie, dont elles étaient flattées. Il y eut fête à l'hôtel Dianieli le jour qu'on y apprit la victoire de l'armée piémontaise à Goïto, et celui où le vieux général Pepe et le colonel Ulloa entrèrent dans la ville à la tête du bataillon des volontaires napolitains. Miss Lovel prenait des leçons de son gondolier pour s'exercer au maniement du stylet. Elle se moquait de Centoni qui ne voulait pas même se munir d'un couteau, tandis que tous les autres jeunes gens ne sortaient plus sans être armés jusqu'aux dents. Aux plaisanteries de son amie, Don Alvise répondait que Radetsky n'était pas aux portes, qu'il y avait, entre Venise et lui, trois milles et demi d'eau salée, plus la forteresse de Malghera garnie de bonnes pièces de canon. Un coup de main ou un assaut n'était pas ce qu'il craignait ; mais il ne dissimulait pas son inquiétude sur d'autres sujets que Miss Martha traitait de bagatelles. Dans la prévision d'un blocus, il évaluait en chiffres les ressources des assiégés, et fixait d'avance le jour où la viande manquerait, puis les légumes, et ensuite le pain, à moins qu'on ne prît des mesures pour s'assurer des communications avec la terre ferme que Radetsky ne pût pas intercepter. En le voyant tirer de sa

poche quantité de notes et de bouts de papier, pour se livrer à ses calculs, Miss Martha faisait des signes à sa gouvernante, et se touchait le front du doigt, comme pour dire : « Voilà notre ami qui retombe dans ses manies » ; ou bien elle perdait patience, et brouillait ensemble tous les papiers, en disant : — Laissez donc ces minuties ; nous mangerons du pain et des huîtres, si la viande vient à manquer.

Lorsque le roi de Piémont envoya au gouvernement provisoire une somme de huit cent mille livres, Miss Lovel pensa que cela mettrait fin aux supputations ; mais Don Alvise essaya de lui faire comprendre que les dépenses de la République s'élevant à un peu plus de deux millions par mois, l'argent du Piémont se trouverait absorbé au bout de dix ou douze jours ; à quoi Miss Lovel répondit qu'elle avait l'âme trop grande pour s'occuper de ces détails et qu'il lui importait peu de dîner bien ou mal, pourvu que ce fût dans une ville libre.

Centoni arriva, un matin, à l'hôtel royal, avec un air soucieux et embarrassé. Il demanda audience aux deux dames, tira de sa poche un large papier, l'ouvrit et le referma en toussant, comme pour se préparer à faire un discours. — Je ne sais, dit-il enfin, je ne sais si je dois vous donner communication d'une mesure que le dictateur

vient de prendre et à laquelle votre qualité d'étrangère vous dispense de vous associer. Vous allez peut-être me trouver indiscret. Une commission a été nommée pour provoquer et recevoir les dons volontaires. Un membre de cette commission m'a chargé de recueillir des souscriptions. Faut-il vous montrer ma liste ?

— Assurément, dit Miss Lovel ; je souscris pour deux cents florins.

— Et moi, pour vingt-cinq, s'écria la gouvernante avec enthousiasme.

— C'est trop, chère Signorina, c'est trop, bonne Mistress Hobbes, disait Centoni.

Mais les deux dames avaient déjà pris la plume et posaient leur signature sur le papier. Elles s'amusèrent ensuite à parcourir la liste et à déchiffrer les noms des souscripteurs. Tous les amis de Don Alvise y figuraient, petits et grands, depuis Suzannette et Betta jusqu'à l'abbé Gherbini. Le commandeur Fiorelli, trop craintif pour oser mettre sa signature sur un papier dont l'avenir pouvait faire une pièce à conviction, avait donné cinquante florins, mais en gardant l'anonyme.

— Et vous, seigneur Alvise, dit Miss Martha, d'où vient que je ne vois pas votre nom sur cette pancarte ?

— Je souscrirai le dernier, répondit Don Alvise.

— Ah ! reprit Martha en souriant, il paraît que vous n'avez pas l'intention d'étonner vos concitoyens par l'excès de votre générosité, je m'en doutais : celui qui est trop grand dans les petites choses devient petit dans les grandes. Fi ! un patricien ! un homme qui se vante d'aimer Venise comme une maîtresse ! Un homme riche ! car on sait que vous l'êtes. Vous auriez dû vous inscrire le premier et donner le bon exemple en vous saignant d'une grosse somme. Allons, prenez cette plume ; il faut dénouer les cordons de votre bourse, si vous voulez conserver mon estime.

— Je les dénouerai, Signorina. J'y ai réfléchi.

— C'est-à-dire qu'au lieu de vous abandonner à votre premier mouvement, vous avez mûrement délibéré sur le petit sacrifice que la raison vous permet de faire à la patrie en danger.

— Précisément, répondit Centoni.

— Eh bien, quelle que soit la somme, il faut la doubler.

— Je ne le pourrais, Signorina.

— Écrivez donc ce que vous voudrez, mais prenez cette plume. Je saurai ce que vous coûtera l'amour de la patrie tempéré par la réflexion, la prudence et l'économie.

— Comme votre seigneurie le commande, répondit gaiement Centoni, en imitant le parler courtois des gondoliers.

Il prit la plume, et de sa plus belle écriture, il traça les mots suivants : « Le soussigné donne à la République toute sa fortune. » Et il signa : « Alvise Centoni. »

— Quoi! sérieusement, dit Mistress Hobbes, vous donnez toute votre fortune à la République !

— Avec le regret, répondit Don Alvise, de n'avoir pas cent millions à lui offrir.

Les deux Irlandaises échangèrent quelques mots dans la langue de leur pays. La vieille dame parlait avec vivacité, tandis que la jeune fille baissait les yeux d'un air confus. A la fin, Mistress Hobbes se tourna vers Centoni en lui disant : — Cher seigneur, je n'ai jamais douté de votre belle âme, moi. Vous êtes le plus galant homme que je connaisse ; embrassons-nous.

Et quand Don Alvise l'eut embrassée, elle ajouta : — Allons, ma chère Martha, point de fausse honte ; vous avez une injustice à réparer.

Miss Martha tendit les deux mains à don Alvise : — Embrassons-nous donc, lui dit-elle ; c'est une faible réparation, pour vous avoir si mal jugé.

— Je m'en contente, répondit Centoni, en lui baisant les deux joues. Et maintenant, je puis écrire, à votre compte, sur mes registres, le mot fameux de Lorédan, lorsqu'on lui annonça la mort du doge Foscari : *ha pagato*. Vous ne me devez plus rien.

IV

Le dictateur, en parcourant, un matin, les listes des souscriptions volontaires en faveur de la République, poussa une exclamation de surprise, et donna l'ordre à son secrétaire d'aller lui chercher un certain Alvise Centoni demeurant *riva del carbon*. Le secrétaire trouva Centoni dressant l'inventaire de ses objets précieux et calculant ce que valaient son argenterie, les diamants de sa défunte mère et les portraits de ses aïeux Léonard et Marc Centoni, ouvrages du Titien. Pour l'arracher à cette occupation, il fallut lui répéter que le dictateur avait à l'entretenir d'une affaire qui ne souffrait pas de retard. Arrivé au palais du gouvernement, il fut introduit dans un petit salon où Manin entra par une autre porte.

— En quoi consiste votre fortune? lui demanda le dictateur.

— En un château et trois fermes sur les bords du Sile, répondit Centoni, en vignes, prés, terres labourables de bon rapport, le tout affermé moyennant douze mille florins par an, et représentant un capital d'environ quatre cent mille florins, soit un million de livres italiennes.

— Mais comment ferez-vous pour donner à la République des terres et des immeubles ?

— Rien de plus simple : j'ai du crédit ; j'em-

prunterai une somme égale à leur valeur, et, plus tard, je mettrai mes biens en vente pour rembourser mes emprunts.

— Vous êtes l'homme qu'il me faut, dit le dictateur. J'ai autre chose à vous proposer ; suivez-moi dans mon cabinet.

L'audience dura deux grandes heures. Au moment où Centoni prenait congé, un émissaire expédié de Mestre, vint annoncer que le feld-maréchal Radetsky était entré à Vicence, l'armée piémontaise en retraite sur Milan et la route de Padoue interceptée par un corps de neuf mille Autrichiens en marche vers les lagunes.

— Que dites-vous de ces nouvelles ? demanda le dictateur.

— Je n'y vois, répondit Centoni, qu'une raison de plus de me hâter.

— Ainsi, vous tenterez l'entreprise ?

— N'en doutez pas.

— Voilà la réponse que j'espérais. Adieu, et puissiez-vous réussir !

En sortant de son audience, le bon Centoni donnait à ses réflexions la forme usitée au théâtre du monologue : — Attention, se disait-il ; tu t'es embarqué dans une affaire d'où dépend peut-être le salut de Venise. Il ne s'agit pas de dire comme les militaires : « Je me ferai casser la tête ou je réussirai » ; il faut réussir et ne point se faire cas-

ser la tête. Et qui sait si, au retour de ton expédition, tu n'embrasseras pas encore une fois la plus belle personne des trois royaumes ?

Le bon Centoni consultait volontiers sa servante, comme les gens de mœurs simples et patriarcales. Il fit part à Teresa du besoin qu'il avait de deux ou trois personnes dévouées pour l'assister dans une expédition difficile et dangereuse. Teresa prit son menton dans sa main droite, se gratta le coude avec sa main gauche, et après une minute de réflexion : — Patron, dit-elle, ce n'est pas peu de chose, au moins, ce que vous demandez ! Du courage et du dévouement, cela ne court pas les rues ; mais s'il s'en trouve encore dans Venise, je ne vois qu'un moyen de le savoir : vous avez sauvé tant de gens de la faim, de la maladie ou de la prison ! Assemblez-les et leur contez votre affaire. Nous serons bien oubliés de Dieu et de saint Marc, si nous ne mettons pas la main sur deux ou trois hommes de cœur.

— Ton avis doit être excellent, répondit Centoni, puisqu'il s'est rencontré avec le mien. Prends donc tes galoches et va me quérir dans les environs tout ce que tu trouveras de ces braves gens que j'ai obligés ou secourus. Fais en sorte qu'ils soient ici au *botto* (1), car le temps est précieux.

(1) Une heure après midi.

Dix ou douze personnes, convoquées à la hâte par Teresa, se présentèrent chez le signor Centoni, à l'heure indiquée. Ce n'était pas une réunion à former une académie; mais plutôt un bon parterre de théâtre forain. Cependant remarquons, en passant, qu'il n'existe point de populace, à Venise. Hormis les pêcheurs de Chiozza, qui ne sont pas de la ville, tout le monde se pique de politesse, et les gondoliers particulièrement ont un langage et des manières à faire envie à bien des gentilshommes. Centoni vit avec plaisir entrer dans son salon quelques paires de bras vigoureux, la plupart en manches de chemise. Au premier rang figuraient trois planteurs de pilotis ; au second, Matteo, le frère de Suzannette, et des hommes de conditions diverses, un barcarol, un charbonnier, un crieur public; au dernier rang l'on voyait même des femmes ; mais, pour des banquiers ou des docteurs, il n'y en avait point.

— Je vous reconnais, mes amis, dit le patron. J'ai obligé chacun de vous et c'est aujourd'hui que vous allez me rendre la pareille, j'espère n'avoir que l'embarras du choix. Le service que j'attends de vous est d'un intérêt général et vous concerne tous, autant que moi.

— Patron, dit le crieur public, qui se croyait autorisé par sa profession à parler au nom des assistants, vous êtes charitable au pauvre monde.

Nous vous considérons comme notre père, et nous sommes prêts à mourir pour vous.

— Eh bien, mes enfants, reprit Don Alvise, il s'agit de pourvoir aux approvisionnements de Venise et d'assurer à ses défenseurs du pain et des vivres. Notre belle cité a toujours eu deux mères nourrices aussi riches l'une que l'autre, la Marche trévisane, qui est un vrai jardin, et la fertile campagne qu'arrose la Brenta. Or, les troupes de Radetsky occupent Vicence et Padoue; les Autrichiens sont à Mestre. De ce côté nous n'avons plus à recevoir que des boulets de canon. Du côté du sud, c'est-à-dire de Chiozza, les communications ne sont pas encore interrompues; mais les braves Chiozzotes sont surveillés par une citadelle remplie de fusils allemands. Il faut chercher quelque autre voie pour l'arrivée des vivres. J'ai donc résolu de partir demain, avec deux ou trois bons compagnons. Nous irons au nord des lagunes, en profitant de la marée et des *parti-acqua* (1), pour remonter en gondole le plus loin possible. Nous tâcherons d'aborder à l'endroit où l'on a détourné le cours du Sile; là, je détacherai en éclaireur un de mes compagnons. La rivière lui servira de guide, puisqu'elle vient de Trévise; mais il n'ira

(1) On appelle *parti-acqua* les points de rencontre des courants qui s'etablissent dans les lagunes, au moment où les eaux de l'Adriatique entrent à la fois par les trois ouvertures de *Sant-Erasmo* des *tre-porti* et de *Jesolo*.

pas jusqu'à cette ville qui est occupée par l'ennemi. Après trois ou quatre heures de marche, il trouvera mon domaine de San-Damaso, et il avertira mon fermier de ma prochaine arrivée. Quand il aura pris un peu de repos, on lui donnera une barquette et un garçon de ferme pour redescendre sur le Sile. Au bout de douze heures, s'il n'est pas revenu, j'enverrai un second émissaire par un autre chemin. En attendant, nous camperons comme nous pourrons, soit à terre, soit dans notre gondole. Quand nous aurons découvert un passage libre, je partirai à mon tour, et mes compagnons retourneront à Venise. Alors j'organiserai des convois, et les cultivateurs de la Marche trévisane nous enverront leurs farines, à la barbe des Autrichiens, non pas pour nos beaux yeux, mais par intérêt. Vous voyez donc que le succès de cette expédition est d'une importance incomparable.

— Et pourquoi ne réussirait-elle pas ? demanda un maçon.

— Il pourrait se faire, répondit Centoni, qu'un détachement de Croates fût campé au bord du Sile, que ma maison et mes fermes fussent incendiées ou pillées. Il faudra que mon éclaireur s'avance avec précaution, et quand il redescendra le cours de la rivière, il fera sagement de se coucher à plat ventre dans la barquette, s'il aperçoit des factionnaires sur la rive.

— Bien, bien, dit le maçon, je comprends.

— *Dunque*, mes enfants, poursuivit Centoni, vous avez tous bon pied, bon œil ; que ceux d'entre vous qui désirent m'accompagner dans cette glorieuse mission lèvent la main.

Les assistants demeurèrent immobiles, comme s'ils eussent été de marbre. Pas un d'eux ne leva seulement le petit doigt.

— Qu'est-ce donc? dit Don Alvise. Il me semble que personne ne bouge.

— *Caro Sior*, dit le crieur public, nous pensions qu'il s'agissait d'aller tous ensemble combattre, à l'abri des remparts de Malghera, ou même d'enlever un poste d'Autrichiens et de ramener un convoi de vivres ; mais pour cheminer tout seul la nuit, en pays ennemi, tomber dans une embuscade et recevoir un mauvais coup, sans pouvoir se défendre, on ne se sent pas pressé d'y courir. Nous sommes de pauvres habitants des lagunes, et ce sont là des dangers de terre ferme.

Les trois maçons prétextèrent leurs travaux; d'autres s'excusèrent en disant qu'ils ne connaissaient point le pays et qu'ils s'égareraient infailliblement. L'un était père de famille, l'autre venait de se marier. Une querelle s'éleva entre Matteo et Suzannette qui voulait faire partir son frère; mais Matteo objecta que, s'il était pris, on pourrait le fusiller comme déserteur, malgré la capi-

tulation, et ses raisons furent trouvées bonnes.

— Allons, dit Centoni, je partirai donc seul.

— Non, non! cria une voix grêle; je vous suivrai, moi.

— Qui parle ainsi? demanda Centoni.

La naine Betta sortit des rangs et s'avança en boitant, mais la tète haute. — Patron, dit-elle, emmenez-moi; je connais votre château de San-Damaso. J'ai navigué avec mon père sur le Sile, la Piave et même la Livenza.

— Mais, ma fille, répondit Don Alvise, il s'agit de faire plus de quatre lieues à pied.

— Je les ferai.

— Voyez un peu, reprit Centoni, où le courage va se nicher! Et bien, c'est dit, je partirai avec Betta. Maintenant, vous autres, allez au diable.

En un moment le salon se vida; il n'y resta que trois personnes : Matteo, Suzannette et la Naine.

— Moi aussi, dit Suzannette, je vous accompagnerai, et si Betta ne revient pas, vous m'enverrez en éclaireur. J'ai de bonnes jambes, patron.

— Cela ne se peut pas, reprit Centoni; ta mère s'y opposerait. Tu es beaucoup trop jolie pour courir, la nuit, dans les chemins de traverse. Si tu tombais dans les mains d'un Croate, il te prendrait comme du butin.

— Je ne crains ni Croate, ni Bohémien, ni Morlaque, répondit la jeune fille, celui qui voudra me

prendre de force aura pour tout butin de mon couteau dans le ventre. Quant à ma mère, pour vous servir et avec vous, elle me laisserait aller chez le Turc.

— Eh bien donc, je t'emmènerai, puisque tu as un couteau et de bonnes jambes.

— Et moi, j'ai de bons bras, dit Matteo; je sais manier la rame; je vous accompagnerai en qualité de gondolier.

— C'est convenu; soyez prêts tous trois et réunis chez moi, demain au coup de midi.

Le soir, en prenant le thé préparé par Mistress Hobbes, Don Alvise raconta aux deux dames les événements de la journée : sa conversation avec le dictateur, le *meeting* populaire tenu dans son salon, ses frais d'éloquence perdus, et le résultat imprévu de la séance. Comme il ne songeait point à se faire valoir, mais seulement à divertir ses deux amies, il s'aperçut qu'elles l'écoutaient d'un air fort sérieux et qu'elles ne riaient pas même de la plaisante figure qu'il devait faire, le lendemain, dans sa gondole en compagnie de deux filles du peuple, dont une boiteuse et contrefaite. Miss Lovel demeurait pensive, les sourcils froncés, les yeux fixés sur son ouvrage.

— Quelle opinion avez-vous donc de nous, dit-elle enfin, si vous croyez que nous pouvons rire de l'équipage où vous serez demain ? Vous feriez mieux de penser aux graves sujets d'inquiétude

que vous nous préparez, et aux regrets que nous aurions s'il vous arrivait malheur.

— Des regrets! répondit Centoni; cela ne ferait pas mon compte, car il faut absolument que je réussisse dans mon entreprise.

— Le méchant garçon! s'écria Mistress Hobbes, il ne songe qu'à ses farines!

— Pour ce qui est de vos compagnes de voyage, reprit Miss Martha, j'ai si peu d'envie de m'en moquer, que si j'étais dans leur condition, je crois que je partirais comme elles. Les lois du monde ne les embarrassent pas. Elles vont où bon leur semble, tandis que moi, tout ce que je puis faire pour vous, c'est cette bourse en soie, qui ne m'expose à aucun danger.

— Serait-ce pour moi que vous travaillez ainsi? demanda Centoni.

— Certainement, répondit Miss Martha; et nous voulons vous revoir, entendez-vous? Dussions-nous manger du pain d'avoine, nous voulons vous revoir sain et sauf.

— Bon! dit Centoni, me voilà devenu un paladin : des regrets, si je meurs; un ouvrage de vos doigts mignons, si je reviens! décidément je suis un homme heureux.

Don Alvise se sépara de ses deux amies en leur promettant de se conduire prudemment. Ce soir-là, il répéta souvent dans ses monologues qu'il

était un homme heureux; mais une fois dans son lit, il ne songea plus qu'à ses farines, comme le lui reprochait Mistress Hobbes. Le lendemain de grand matin, il parcourut la *Frezzaria*, où sont les marchands de comestibles, et il acheta une provision de viandes salées. Comme tous les Vénitiens de qualité, le seigneur Centoni avait une gondole; il tint conseil avec Beppo, vieux barcarol attaché depuis vingt ans à sa famille. On entrait alors dans les jours caniculaires; la chaleur semblait plus à craindre que la pluie ou le froid. Beppo décida qu'il fallait laisser à terre le *felse* de la gondole. — C'est ainsi qu'on appelle la cabine fermée. — On dressa la tente à rideaux, en belle toile rayée de blanc et de rose. On serra les comestibles dans le coffre. Teresa pourvut aux besoins du campement nocturne, en fournissant autant de couvertures de laine qu'il y avait de voyageurs.

A midi, tout le monde étant réuni, on s'établit dans la gondole : le vieux Beppo à l'arrière et Matteo à l'avant, tous deux prêts à donner le premier coup de rame, la naine blottie sur un coussin, où elle ne tenait guère plus de place qu'un chat, Suzannette à côté d'elle, Centoni debout, appuyé sur un des légers poteaux de la tente. Teresa, restée sur la rive, essuyait une larme du revers de sa main. Au moment où l'horloge de Saint-Sylvestre sonnait le douzième coup, le pa-

tron cria : *avanti!* et la gondole, rasant l'eau comme une hirondelle, passa sous le Riatto entre deux bateaux à charbon, puis elle tourna sur la droite, par le *Rio dei Gesuiti* et s'enfonça dans le *sestiere* le plus populeux de Venise. Des jeunes gens qui passaient sur le petit pont des *Santi-Apostoli*, la virent glisser rapidement au-dessous d'eux, et comme le vent agitait les rideaux de la tente, ils aperçurent Suzannette et Betta qui se prélassaient sur les coussins.

— Voilà, dit un garde civique, le signor Centoni qui promène des filles du peuple dans sa gondole. Il choisit bien son temps !

— Qu'est-ce que ce Centoni ? demanda un volontaire napolitain.

— C'est répondit le garde civique, un homme sans consistance et sans patriotisme, ami de tout le monde même des fonctionnaires de l'ex-gouvernement, un infirme d'esprit, plein de manies et de ridicules.

Bientôt la gondole passa devant l'église des Jésuites, et sortit de la ville par le canal de Murano. Matteo jeta un coup d'œil en arrière : — Patron, dit-il, voyez là-bas à la pointe du *Bersaglio*, ce petit campanile qui brille au soleil, comme un diamant. Là est le grand saint qui veillera sur nous.

— De quel saint parles-tu ? demanda Centoni.

— Se peut-il, dit Matteo, que votre seigneurie ne reconnaisse pas l'église qui porte son nom?

— Tu as raison, répondit le patron en ôtant son chapeau ; que saint Alvise nous protége (1)! Maintenant, mes enfants, nous allons convenir de nos actes, discours et mensonges. A nous deux, Betta : si tu rencontres sur les bords du Sile un caporal autrichien et qu'il te demande d'où tu viens et où tu vas, que lui répondras-tu?

— Je lui répondrai, dit la naine, que je viens de Torcello et que je vais à la Fiera, chez ma sœur Marcelline qui est accouchée d'hier.

— Tu as donc une sœur mariée à la Fiera?

— *Niente*, patron; je n'ai ni frère ni sœur; mais le caporal ne prendra pas une barque pour aller à Torcello, et comme la Fiera sera loin de nous, il aimera mieux me laisser passer que d'user ses bottes pour savoir si je lui ai fait une *busia*.

— Tu raisonnes comme un docteur de Padoue. Et si le caporal, afin d'épargner ses chaussures, te commande de lever la main et de jurer que tu as dit vrai ?

— Je lèverai la main, et je jurerai par les colonnes de Saint-Marc, par la porte de San-Zuliano, par les trois cloches de San-Fantino ; mais

(1) Le nom vénitien d'Alvise n'est autre que celui de Clodowig, Clovis, Louis, importé par les barbares du Nord, et adouci par le dialecte efféminé des lagunes.

pour les saints eux-mêmes, pas si sotte que de pécher en les invoquant.

— Tu es une fine mouche. Et toi, belle Suzannette?

— Moi, répondit la jeune fille, du plus loin que je verrai un habit blanc, je jouerai des jambes comme si j'avais volé la *Palla* d'or de Saint-Marc, et tous les caporaux du monde ne m'attraperont pas, quand même ils n'auraient pas un fusil sur l'épaule et un sabre battant sur leurs mollets.

— Tout va bien, dit Centoni; je ne regrette plus les maçons ni le crieur public.

Tout alla bien, en effet, pendant la première heure du voyage. Un léger vent d'ouest tempérait l'ardeur du soleil. La gondole avançait rapidement, laissant derrière elle un faible sillage sur le miroir uni de la lagune. Après avoir dépassé les verreries de Murano, elle eut devant elle un vaste horizon. A droite on découvrait le Lido de Pordelio, formant une longue ligne bleuâtre, à gauche, la terre ferme semblable à une ombre immense; en avant, trois points blancs dessinant un triangle sur l'eau comme des édifices submergés : c'étaient les trois clochers de Mazorbo, Burano et Torcello. Pour suivre le droit chemin, il eût fallu passer à Mazorbo, et prendre le canal *del Buffon;* mais, par cette voie, on s'exposait à être remarqué des vedettes autrichiennes et à tomber dans

une embuscade. Afin d'échapper aux lorgnettes des officiers, Centoni se dirigea vers la droite et vint aborder à Burano. Les bonnes gens de ce village, tous marins et pêcheurs, accoururent sur le quai où séchaient leurs filets, pour s'enquérir de ce qui se passait à Venise. Centoni leur apprit l'arrivée des Autrichiens à Mestre. Le fâcheux effet de cette nouvelle fut adouci par l'assurance que le prix du poisson allait augmenter. Aussitôt la population s'agita comme une fourmilière; la flottille des pêcheurs fit ses préparatifs pour gagner la pleine mer pendant la nuit suivante, et Centoni se frotta les mains, en pensant qu'il y aurait du poisson frais, le lendemain, au marché de la *Pescaria*.

Quatre heures étaient sonnées, quand les voyageurs bien reposés sortirent de Burano. La marée montait. On ne voyait plus ces îlots de vase que les eaux basses laissent à découvert. La gondole qui mesurait huit pouces d'eau, pouvait voguer à l'aise; mais cette liberté même devenait un danger, pour peu qu'on se trompât de route. De crainte d'erreur, le patron donna l'ordre de ramer vers la saline de Saint-Félix, en suivant le chenal marqué par des faisceaux de pieux, qui ressemblaient de loin à de grosses bottes d'asperges. Le vent était tombé; le soleil se couvrait d'un léger voile, et donnait cette lumière d'un rouge orangé, qui est particulière au ciel de

Venise, et que le Titien a su si bien rendre dans son tableau du *martyre de saint Pierre le dominicain.*

— *Cattivo lume*, dit le vieux Beppo en secouant la tête.

— Pourquoi cette lumière serait-elle mauvaise? demanda le patron.

— Parce qu'elle nous promet une nuit noire, et que les marais ne sont pas éclairés au gaz.

A partir de ce moment, Beppo, usant du privilége des vieux serviteurs, ne fit plus que geindre et maugréer. Du haut des talus de la saline, un ouvrier héla la gondole, en faisant de ses mains un porte-voix : — Où donc allez-vous par là?

— Nous allons pêcher des poissons d'eau douce dans le Sile, répondit Centoni.

— Bon voyage, cria l'ouvrier; et prenez garde de vous égarer dans le *Palude maggiore*.

— Cet homme veut nous effrayer, dit Betta.

Mais au bout d'une heure, la gondole s'arrêta. On ne distinguait plus les trois clochers; la saline avait disparu et nul poteau n'indiquait de chenal à suivre, de grosses taches noires paraissaient au loin sur l'eau des lagunes. On approchait évidemment d'un immense marais. Le patron avoua son incertitude et l'embarras où il était de donner un ordre.

— Nous sommes perdus, murmurait le vieux Beppo. Nous allons échouer.

Matteo proposait de retourner en arrière ; mais Betta demanda la parole ; elle se leva de son coussin et promenà ses regards de tous côtés, la main sur ses yeux en guise de visière :

— C'est le soleil couchant, dit-elle, qui nous empêche de voir les objets sur notre gauche. Nous ne sommes pas loin du Sile. Regarde donc, Beppo ; les vieux ont la vue longue ; est-ce que tu ne vois pas une ligne blanche sur l'eau ?

— La petite a raison, dit Suzannette ; il y a là-bas une ligne blanche.

— C'est le *Taglio del Sile*, reprit la naine. Voguez de ce côté.

La gondole tourna vers la gauche, dirigée par le vieux Beppo, tandis que Matteo se servait de sa rame comme d'une sonde. L'eau avait encore trois pieds de profondeur. Bientôt la sonde ne marqua plus que deux pieds d'eau ; puis on entendit le bruit causé par le fond de la gondole qui effleurait la vase et en faisait jaillir des globules d'air empesté.

— Cela va mal, dit le patron.

— *Avanti !* criait le naine. *Fais courage*, Beppo. *Voga ! voga !*

Beppo, penché sur sa rame, voguait, avec le courage du désespoir; enfin la gondole franchit

le mauvais pas et atteignit le point où le Sile entrait jadis dans les lagunes, avant qu'on eût détourné son cours pour le forcer à se jeter dans la Piave inférieure.

— Je vois des arbres! s'écria le patron ; vive le capitaine Betta !

Pour remonter plus haut, il eût fallu passer des écluses qui pouvaient être gardées par l'ennemi. On amarra la gondole sous une touffe d'osier.

— Maintenant, mes enfants, dit Centoni, tirez les vivres du coffre et préparez le souper. Pendant ce temps-là, j'irai à la découverte d'un chemin, car il ne faut pas attendre la nuit noire pour explorer le pays.

— Restez, patron, dit Betta, je sais déjà mon chemin. Le Sile se tortille dans la campagne comme un serpent ; je ne m'amuserai pas à suivre les sentiers de halage. Ces arbres que vous voyez sont des mûriers, et vous savez bien qu'on les plante au bord des routes.

— Cette bambine a toujours raison, dit Centoni.

On soupa sur le pouce, mais de bon appétit, et si longuement que le soleil était couché quand on but le dernier coup de vin au succès de Betta.

— Il faut partir, dit la naine.

— La pauvre petite! s'écria Suzannette, elle me fait pitié; si je partais à sa place?

— Non, reprit Betta, ne changeons rien aux choses convenues. Patron, mon sang et ma vie sont à votre seigneurie. Si elle veut que je réussisse, qu'elle pense à moi tandis que je cheminerai dans la nuit.

— Oui, je penserai à toi, dit le patron, et afin que tu n'en doutes pas, viens que je t'embrasse.

Don Alvise souleva la naine dans ses bras comme un enfant, la pressa contre sa poitrine, et lui donna deux gros baisers en l'appelant sa chère fille.

— Oh ! que je suis heureuse, dit-elle en rougissant. Oh ! que j'ai bien fait de venir ! Les habits blancs peuvent tirer sur moi.

Tous les voyageurs conduisirent Betta jusqu'au chemin bordé de mûriers.

— Me voici bien dans la direction de San-Damaso, dit la naine. Allez dormir en m'attendant. Demain matin, quand je vous chercherai par ici, après avoir descendu sur le Sile, vous m'entendrez de loin. Je n'ai pas plus de voix qu'un poulet de huit jours, mais je sais siffler.

Betta introduisit dans sa bouche l'index et le doigt majeur de chaque main, et fit retentir un coup de sifflet auquel répondit dans le lointain l'aboiement d'un chien.

— A présent, reprit-elle, bonsoir, mes amis ; au revoir, patron ; moi, je m'en vais.

Elle releva son châle sur sa tête et partit d'un air résolu. On entendit son brodequin orthopédique résonner sur le chemin ; on vit sa robe blanche glisser le long des arbres, puis elle disparut dans l'ombre.

— Cette petite fille est un démon, murmura le vieux Beppo.

— En vérité, dit Matteo en riant, je crois qu'elle est un peu amoureuse du patron.

— Quand elle le serait! dit Susannette. Est-ce que cela te regarde? Il ne faut pas rire de l'amour des faibles. Si Betta aime le patron, c'est une affaire entre elle et son cœur.

Après le départ du pauvre émissaire boiteux, Don Alvise et ses compagnons retournèrent à leur gondole où ils s'installèrent pour y passer la nuit. Le patron, enveloppé dans une couverture, tint fidèlement sa promesse de ne penser qu'à Betta, jusqu'au moment où ses yeux se fermèrent.

Le ciel s'éclairait d'une lueur rousse, quand il se réveilla. Bientôt les premiers rayons du soleil levant rasèrent la surface de l'Adriatique. Centoni, ne pouvant plus tenir en place, laissa ses compagnons endormis et s'en alla rôder aux environs. Il y trouva quelques cultivateurs habitués à porter leurs légumes et leur maïs au petit marché de Torcello. Ces bonnes gens, encouragés par ses promesses, se mirent en mesure d'aller jusqu'à

Venise. Centoni travailla lui-même à la récolte et à l'embarquement d'un vaste plant d'artichauts qu'il expédia sur l'heure au marché de l'*Herberie;* puis il revint à ses compagnons, qui dormaient encore. Le moment approchait où, selon ses calculs, le coup de sifflet de Betta devait se faire entendre. Naturellement disposé à l'inquiétude, Centoni se perdait dans les plus tristes conjectures : — La malheureuse enfant! pensait-il; ses forces l'auront trahie; elle sera tombée au pied d'un arbre ; ou bien les soldats l'auront arrêtée, battue, assassinée peut-être!

Tout à coup, il crut entendre une voix d'homme pousser un long cri, semblable à un appel. A tout hasard, il y répondit. Le même cri se répéta. Susannette sortit de la tente, en disant qu'on appelait le patron. En effet, la voix prononça distinctement le nom de *sior* Alvise.

— Qui vient là? cria Centoni.

— C'est moi, Pasquale, le fils de votre fermier Nicolo, répondit un jeune garçon en se glissant entre deux saules.

— Tu as donc vu Betta? demanda le patron.

— *Sior*, oui; la pauvrette est arrivée tout droit à la maison avant minuit, comme si l'étoile du *Natale* lui eût montré le chemin. Elle voulait venir avec moi; mais nous l'avons mise de force dans un bon lit, où elle dort en vous attendant.

Je suis parti seul avec mon canot, qui est amarré au bord du Sile.

— Le passage est donc libre? reprit Centoni, je puis donc aller à San-Damaso?

— Je ne sais trop si Votre Seigneurie le peut. Il y a des Croates de la réserve à deux milles de votre château. Vous ne passerez pas sans rencontrer les soldats. Il faudra faire comme si vous étiez en promenade, et les regarder sans avoir l'air de penser à rien, car, si vous ressemblez à un voyageur qui vient de loin, ils vous arrêteront. Je vous emmènerais bien dans mon canot; mais j'en aurai pour tout un jour à le traîner avec une corde, tandis qu'en marchant d'un bon pas, vous serez chez vous à midi.

— Je pars à l'instant, dit Centoni. Mes enfants, retournez à Venise. Susannette, tu iras chez Danieli; tu raconteras notre voyage aux dames irlandaises, et tu leur diras que si elles mangent des artichauts à leur dîner, c'est à moi qu'elles le devront.

— Patron, dit la jeune fille, je n'irai pas à Venise; il faut que je vous accompagne. Quand nous verrons les Autrichiens, nous ralentirons le pas; nous flânerons au bord du chemin; je cueillerai des fleurs des champs; vous aurez l'air de me faire la cour. Je suis assez jolie pour cela : vous me l'avez dit vous-même; et c'est ainsi que

vous passerez au milieu des habits blancs.

— Suivez l'avis de cette *tosa*, dit Pasquale.

Matteo éleva quelques objections au départ de sa sœur; mais elle lui ferma la bouche en l'appelant poltron. La gondole repartit pour Venise; Pasquale retourna à son canot, tandis que Centoni et Susannette prenaient le chemin bordé de mûriers; et la *tosa* fit bien voir au patron qu'elle ne s'était point trop vantée, en disant qu'elle avait de bonnes jambes.

V

Grâce à la malice de Susannette et à la bonne contenance de Centoni, tous deux passèrent de l'air le plus innocent du monde au milieu des soldats impériaux, sans éveiller leur défiance. Assis dans un antique fauteuil, le patron se reposait chez son fermier. — Ainsi donc, père Nicolo, disait-il, la récolte de l'année est abondante; ton grain est rentré, battu et mis en sac, et tu as, en outre, une bonne provision de farines de l'an passé. A combien estimes-tu le tout ensemble?

— A trois mille ducats, répondit Nicolo; mais les commissaires de l'armée impériale peuvent me le prendre demain sous prétexte de réquisitions, et s'ils me payeront, Dieu le sait.

— Eh bien! moi, reprit Centoni, je te l'achète

aujourd'hui même ; je t'épargne la peine de le vendre et les risques de guerre. Au lieu d'argent, je prends tes récoltes, et je te donne quittance de trois mille ducats, à valoir sur tes fermages.

— Vous me tirez d'un grand embarras, dit le fermier.

— Mais il y a une condition, ajouta le patron ; c'est que tu enverras le tout secrètement à l'embouchure de la *Piave*.

— Mes blés et mes farines au milieu des eaux ! s'écria le fermier, qu'en voulez-vous donc faire?

— Je les expédie à Venise.

— Ah ! je devine : vous les vendez au gouvernement provisoire. Elle a donc de l'argent, la République ?

— Plus que tu ne saurais l'imaginer. Et comment feras-tu pour qu'on ne s'aperçoive de rien dans le pays?

— Je travaillerai de nuit avec mes garçons.

— Fort bien ; à présent, penses-tu que les cultivateurs de la plaine consentiront à me vendre aussi leurs grains, moyennant des hypothèques sur mes propriétés ?

— Quelles hypothèques? répondit le fermier. Tout le monde vous connaît à dix lieues à la ronde ; ils vous feront crédit.

Et le bonhomme répéta, en caressant sa barbe grise : — Ah ! la République a de l'argent ! je ne

l'aurais pas cru. Ce Manin est donc un sorcier?

— Non pas un sorcier, mais un grand cœur et un homme de génie.

Bien qu'il eût fort peu et fort mal dormi la nuit précédente, Centoni voulut assister au chargement et au départ des farines. Le lendemain, pourvu de renseignements donnés par Nicolo, il se rendit chez les cultivateurs du voisinage et leur acheta leurs récoltes à des conditions trop belles pour être refusées. Non content de mettre à contribution les campagnes que traverse le Sile, il parcourut toute la plaine arrosée par la Piave inférieure. On l'accueillait partout en ami et l'on avait foi en sa parole. Son activité fébrile, sa familiarité avec les subalternes, toutes ses manies habituelles devenaient, dans la circonstance présente, autant de qualités dont il savait tirer avantage. Comme il n'avait pas la prétention d'alimenter Venise à lui seul, il s'était fait donner les pouvoirs nécessaires pour traiter au nom de la République. Il s'acquitta de sa mission habilement, secrètement, sans autre moyen d'action sur les esprits incultes auxquels il s'adressait que sa bonhomie et son éloquence familière, sans autres commis que les fils de son fermier, sans autres courriers diplomatiques que Susannette et Betta.

Les cultivateurs du nord des Lagunes, ayant réussi dans leurs premières expéditions et réalisé

de bons bénéfices, prenaient le chemin de Venise, sans autre stimulant que l'appât naturel du gain. Leur ardeur même ne devait pas tarder à devenir dangereuse pour l'agent secret de Manin. Un commissaire impérial, en faisant une réquisition de fourrages, s'aperçut que des granges où il avait vu d'abondantes provisions de blé se trouvaient absolument vides. Il interrogea les paysans et s'assura que leurs réponses étaient autant de mensonges. Un de ces paysans, pressé de questions, avoua qu'un inconnu lui avait acheté ses grains; des menaces lui arrachèrent le nom de cet acheteur qu'il connaissait parfaitement.

Un jour, le soleil d'hiver n'était pas encore levé, quand le tambour résonna dans le bourg de San-Dona que Centoni avait choisi pour centre de ses opérations. Quiconque a entendu le bruit particulier du tambour autrichien doit en conserver le souvenir. Le peu de profondeur de la caisse et la tension exagérée de la peau d'âne qui la couvre, produisent une note aiguë, à laquelle la lenteur et la mollesse du joueur achèvent d'ôter tout caractère martial. Pour des oreilles françaises, il semble que ce tambour ne devrait sonner que la marche d'une procession de la Fête-Dieu ; mais si l'on regarde les soldats qui le suivent, on est frappé du contraste qui existe entre leur bonne tenue militaire et le son bénin de l'instrument

qui les guide. Don Alvise, caché dans l'humble maisonnette d'un sabotier, s'éveilla et tressaillit en reconnaissant la voix de *tenorino* du tambour autrichien. Aux premières lueurs du matin, il regarda par la fenêtre, et vit de loin quelques soldats au repos devant leurs armes en faisceaux. Il résolut prudemment de passer la journée entière enfermé dans sa masure. Il y déjeunait d'une polenta préparée par la sabotière, quand Susannette accourut.

— Patron, dit-elle, il faut *scampare*. J'ai entendu le lieutenant autrichien parler de vous avec le sergent, dans leur effroyable baragouin. Comme je les regardais de près, ils m'ont demandé si je vous connaissais. J'ai répondu, en estropiant votre nom, qu'il n'y avait pas d'Alvise Zeretoni à San-Dona, et que ce signor-là n'était point du pays. « Je le sais bien, grande niaise, m'a dit le sergent; » et il est parti, la canne à la main, à la recherche du logement que vous habitez. Si le lieutenant promet une récompense à qui lui montrera votre cachette, on vous vendra. N'attendez pas la nuit. Empruntez au sabotier ses habits du dimanche ; vous serez assez déguisé.

A l'idée d'une visite domiciliaire, la sabotière trembla de tous ses membres et se plaignit d'avoir été trompée par un ennemi du *buon governo*. Quelques pièces d'or apaisèrent ses scrupules ;

Don Alvise brûla les lettres de Manin et celle de Miss Lovel. La cendre de ces papiers fumait encore dans la cheminée, lorsqu'un bruit de crosses de fusil retentit sur le seuil de la maisonnette. Quatre fusiliers allemands restèrent devant la porte, et le sous-officier entra suivi de deux autres soldats.

— Vous êtes le signor Alvise Centoni, dit-il; n'essayez pas de le nier; j'ai votre signalement.

— Je ne le nie point, répondit Centoni; que me voulez-vous?

— J'ai l'ordre de vous arrêter et de vous conduire à San Biaggio.

— De quoi suis-je accusé ?

— Je n'en sais rien. — Ah! te voilà ici, drôlesse! ajouta le sergent en voyant Susannette. Il paraît que tu connais ce signor, à présent, et que tu as su trouver sa maison.

— *Miga no*, répondit la jeune fille (1).

— Je t'apprendrai comment il s'appelle, reprit le sous-officier, en te faisant donner, sur la place publique, autant de coups de baguette qu'il y a de lettres dans son nom.

— On ne donne pas la *schlague* aux Italiens,

(1) Les Vénitiennes ont tant de goût pour les particules négatives que, parfois, elles s'amusent à les accoupler pour en faire une affirmation. C'est comme si, en français, on disait *pas non*, au lieu de oui.

répondit Susannette; cela est bon pour les Allemands.

La moustache blonde du sergent trembla de colère. Il leva sa canne en s'approchant de la jeune fille; mais elle ne recula pas d'une semelle; les dents serrées, la main droite cachée dans les plis de sa robe, elle regarda fixement son adversaire entre les deux yeux. Le sergent abaissa son bâton, murmura quelques injures en allemand et commanda au prisonnier de passer devant lui. Susannette sortit alors sa main droite de sa robe; elle tenait un couteau ouvert qu'elle ferma et remit dans sa poche.

— Et si ce fouetteur de femmes t'eût frappée? lui dit la sabotière.

— Je l'aurais décousu, répondit-elle.

Don Alvise fit son entrée à San-Biaggio entre quatre soldats, comme un malfaiteur. La rue principale était encombrée de chevaux. Un vieux capitaine de hussards, maigre, osseux, au visage tanné, se leva d'un banc de pierre où il se tenait assis, fumant une grosse pipe de porcelaine, et demanda si ce prisonnier était l'homme aux farines. Sur la réponse affirmative du sergent, le vieux reître emmena Centoni dans une espèce de corps de garde, afin de l'interroger. Le hussard ne savait pas un mot d'italien, ni le prisonnier un mot d'allemand; c'est pourquoi on s'expliqua tant bien que mal en

français. Centoni apprit qu'il avait à se défendre de l'accusation de manœuvres et de connivence avec les sujets rebelles de Sa Majesté impériale. Sans nier les faits à sa charge, il répondit simplement qu'il avait usé de son droit de propriétaire en vendant ses blés à qui lui en offrait le prix le plus élevé. Le vieux militaire complimenta Centoni de sa franchise, et comme il avait l'habitude d'ajouter une H aspirée à tous les mots français commençant par une voyelle, il exprima sa satisfaction en disant que c'était là un parfait *hinterrogatoire*.

En ce moment, un jeune aide de camp à chevelure blonde, à taille de guêpe, monté sur un cheval très-fringant, s'arrêta devant le corps de garde. Il échangea quelques mots en allemand avec le hussard, et lui parla ensuite en français, dans l'intention évidente d'être compris du prisonnier.

— Donnez-moi votre rapport, dit-il, je vais le porter à Trévise, et demain vous recevrez l'ordre de faire fusiller cet homme.

Le jeune aide de camp mit le papier dans sa poche, effleura de l'éperon le flanc de son beau cheval, qui se cabra gracieusement et partit au galop. Dans le fond de la salle convertie en corps de garde était une chambre sans fenêtre éclairée par un vitrage placé au-dessus de la porte. Le

vieux reître y installa Centoni, en lui disant qu'il aurait là un *joli petit prison*. Le mobilier se composait d'une chaise de paille et d'un tréteau de bois surmonté d'une paillasse en feuilles de maïs. On servit au prisonnier une ration de soldat que la faim lui fit trouver passable. Le soir, il s'étendit sur la paillasse, et, remettant les tristes réflexions au lendemain, il s'endormit profondément, au milieu d'un vacarme de cris, de rires grossiers et de jurements. Le soleil était levé quand Don Alvise ouvrit un œil qu'il s'empressa de refermer, en se disant que la journée serait chaude pour lui et qu'elle viendrait toujours assez tôt. Parmi les bruits confus du corps de garde, il crut entendre une voix prononcer son nom, ce qui semblait indiquer que le fâcheux quart d'heure approchait ; mais il continua de goûter le demi-sommeil du matin, pensant qu'il était en pays chrétien et qu'on lui laisserait le temps de recommander son âme à Dieu. Cependant la porte s'ouvrit ; un homme entra dans la chambre et vint secouer le bras du prisonnier. Centoni s'éveilla enfin et reconnut son ami Pilowitz.

— Le drôle de corps ! s'écria le capitaine, il dort comme un lendemain de noce.

— Que pourrais-je faire de mieux ? dit Centoni.

— Par ma foi ! reprit le capitaine, innocent ou coupable, je ne dormirais pas d'aussi bon

cœur que vous; allons ! levez-vous, grand enfant.

— Cher Pilowitz, dit Centoni en sautant à bas de sa paillasse, je suis heureux de voir un visage ami. Est-ce que vous êtes chargé de m'envoyer où l'on ne va qu'une fois ?

— Non, répondit Pilowitz, bien au contraire. Embrassons-nous, cher Alvise. — Et maintenant courons au plus pressé ; vous êtes libre. J'apporte de Trévise l'ordre de votre élargissement. Il n'y a point de formalité à remplir. Prenez votre chapeau, et sortons de ce bouge infect.

Don Alvise crut devoir faire ses adieux au vieux reître, et les deux amis s'en allèrent déjeuner ensemble dans le meilleur café de la ville.

— Mon pauvre Centoni, dit Pilowitz, vous revenez de loin. Croiriez-vous qu'on vous avait dépeint comme un farouche conspirateur, soufflant l'esprit de révolte parmi les gens de la campagne et accaparant des blés pour affamer l'armée impériale ? Par bonheur, je me trouvais hier chez le général Welden, au moment où il écoutait ces dénonciations de la bouche d'un muscadin serré dans sa redingote comme une jeune fille dans son corset. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Le général déteste les cruautés inutiles; je lui ai fait de vous un portrait si différent du premier que mon envie de rire l'a gagné malgré lui. Le jeune muscadin, contrarié, a prétendu que, selon le

rapport du vieux hussard, vous aviez avoué vos crimes. Alors nous avons lu ce rapport, où il est écrit que vous vendiez des blés, tandis qu'on vous accusait d'en acheter ; ce qui m'a fourni l'occasion d'un superbe mouvement oratoire : « Il faudrait pourtant s'entendre, ai-je dit ; dans une opération de commerce, le même homme ne peut pas être à la fois le vendeur et l'acheteur. » Le général, touché par la force de cet argument, s'est écrié que cette ridicule méprise avait duré assez longtemps, et il a signé l'ordre de vous relâcher. Parlons de choses plus sérieuses. Je vous approuve d'avoir abandonné les Vénitiens à leur folle obstination. Un homme prudent comme vous ne s'attache pas à une cause vaincue d'avance. Les nouvelles d'aujourd'hui prouvent la haute sagesse de votre conduite. Le feld-maréchal vient de remporter une victoire décisive à Novarre. Les provinces lombardes retombent au pouvoir de l'Autriche, et il faut espérer que Manin ne s'entêtera pas dans une résistance inutile. L'ordre régnera bientôt à Venise. Mais qu'avez-vous donc ? vous pâlissez.

— Ce n'est rien, répondit Don Alvise ; je devais être fusillé ce matin...

— *Povero !* interrompit le capitaine, j'oubliais votre nuit d'angoisse. Si courageux qu'on soit, la mort violente et prévue, à jour fixe, est tou-

jours effrayante. Vous dormiez pourtant comme un béat. — Autres nouvelles : la Hongrie est en feu. Mes compatriotes imitent les vôtres ; ils auront le même sort. Votre exemple me servira. Je ne renoncerai pas à mon grade pour aller combattre à côté de Bem ou de Gorgey. Chacun pour soi ; et, afin que mes chefs n'aient point de doute sur mes intentions, je vais à Brescia où je serai sous les ordres de Nugent et de Haynau, deux cœurs de bronze. Qu'en dites-vous ? Est-ce que vous ne m'approuvez pas ?

— Si fait, cher capitaine, répondit Centoni. Excusez mes distractions. J'ai encore dans les poumons l'air empesté de la prison.

— Oui, reprit Pilowitz, je vous comprends. Vive la vraie liberté ! celle de manger et de boire ; la liberté des bons vivants !

Le repas achevé, les deux amis se dirent adieu, et Pilowitz remonta sur son cheval en promettant à Don Alvise de déjeuner bientôt avec lui sous les procuraties, au café Florian. Tandis que le capitaine reprenait la route de Trévise, Centoni sortit de San-Biaggio dans la direction opposée. A cent pas de la dernière maison, il sauta le fossé qui bordait le chemin et se jeta sur l'herbe en s'écriant : — Pauvre Italie ! pauvre Italie !

Les deux coudes à terre et le front dans ses mains, il demeura longtemps immobile, pleurant

à chaudes larmes. — Allons! dit-il enfin, retournons à Venise. Libre ou esclave, il faut l'aimer et la servir.

Centoni essuya son visage, se releva, honteux de sa faiblesse, et reprit la route de San-Dona. Deux jours après, il s'embarquait pour Venise, à l'embouchure de la Piave et rentrait dans les lagunes par le passage de Iesolo. Mais, comme il ne pouvait mentir à ses instincts, il emmenait avec lui une énorme cargaison de légumes frais. A la tombée de la nuit, la servante Teresa poussa des cris de joie en voyant son patron s'arrêter devant la rive *del Carbon*, enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une barque remplie de salades.

VI

Tout le monde connaît les événements qui s'accomplirent durant cet intervalle de quelques mois où le vent de la liberté souffla sur les lagunes de l'Adriatique. Après la bataille de Novarre, quand la cause de la révolution italienne fut perdue, Venise voulut encore, pour son honneur, donner au monde le spectacle d'une résistance opiniâtre, afin que l'Europe, qui l'abandonnait, connût la grandeur de son désespoir et le prix qu'elle attachait à son indépendance. C'est à l'histoire qu'appartient le récit de cette lutte héroïque. Le mo-

deste personnage dont nous avons entrepris de raconter la vie ne prit aucune part aux brillants faits d'armes de ses compatriotes. Il assista en simple spectateur à la défense et à l'évacuation de Malghera, aux sorties du colonel Ulloa, aux hardis coups de main de Sirtori; en revanche, il déploya son activité dans l'organisation des approvisionnements et des ambulances. Pendant les derniers jours du siége, lorsque le choléra vint décimer la population qui s'était accumulée dans la *sestiere* de Saint-Pierre du Castello, pour échapper aux bombes, le désordre se mit un moment dans tous les services. Les munitions de guerre et les vivres s'épuisèrent; mais le prix de la livre de pain ne s'éleva pas au-dessus de six *quarantanes* (vingt-cinq centimes de France). Enfin le 24 août 1849, Venise, réduite à la dernière extrémité, capitula, et, peu de jours après, le feld-maréchal Radetzky fit son entrée, au milieu d'une population silencieuse, mais non abattue.

Notre ami Centoni trouva quelque soulagement à sa douleur dans la pensée que sa chère Venise échappait à une destruction complète. Sauf trois ou quatre palais un peu endommagés, les monuments, les chefs-d'œuvre des arts, accumulés depuis tant de siècles, étaient restés intacts (1).

(1) On montre aux étrangers, au palais Vendramin, deux boulets autrichiens qui vinrent tomber près de l'appartement de

Manin, en dressant une liste de quarante personnes trop compromises pour s'exposer au ressentiment du feld-maréchal, ne songea pas à y inscrire le nom de son pourvoyeur. Centoni eût préféré les persécutions à l'exil ; mais le secret de ses opérations avait été gardé. Personne ne pouvait dire l'avoir vu au feu, ou seulement armé d'une rapière. Ses compatriotes faisaient peu de cas de lui, et la police autrichienne l'en estimait d'autant plus. Par prudence, autant que par inclination, il conserva son ancienne habitude de fréquenter les petites gens. Tous les maux que la guerre laisse après elle, les maladies, les misères à secourir, les plaies de toutes sortes à fermer, réclamaient ses soins. Malgré son envie de donner tout son bien à la République, il n'avait pas pu réussir à vendre ses terres ni à s'endetter d'une somme égale à leur valeur. En habile administrateur, il prit les mesures nécessaires pour réparer les brèches de sa fortune. Quand il eut fait rentrer Matteo à la fabrique de bougies stéariques de la Mira, procuré des commandes de dentelles à Susannette et fourni à Betta de quoi *avancer sa vie* d'un bon nombre de jours, il se sentit moins triste. Ces occupations ne l'empêchèrent

madame la duchesse de Berry. Le palais Labia, étant près de la lagune, a plus souffert que les autres. La magnifique galerie de tableaux du palais Manfrin a échappé par miracle aux projectiles.

point de rendre assidûment ses petits services aux dames irlandaises, ni de venir, à la *seconda sera*, prendre le thé préparé par Mistress Hobbes, en compagnie de Pilowitz, de l'abbé Gherbini et du vieux commandeur.

Un soir, au moment où le campanile de Saint-Marc sonnait le carillon de minuit, Don Alvise s'apprêtait à sortir avec les autres habitués de la maison, lorsque Miss Lovel le pria de rester. Sur une table étaient plusieurs lettres dont l'entrée à Venise avait été retardée par le bombardement. Miss Lovel prit une de ces lettres, comme si elle eût voulu la communiquer à Centoni, puis elle parut changer d'idée, et rejeta la lettre sur la table.

— Mon ami, dit-elle, j'ai un service à vous demander. Cet hôtel est bruyant. Il y arrive des étrangers à toute heure. J'ai besoin de calme et de silence. Cherchez-moi, je vous prie, un petit appartement meublé, d'un prix modique, un de ces réduits pittoresques et paisibles comme on n'en trouve qu'à Venise, et où l'on peut jouir avec délices du sentiment profond de son isolement.

— Martha, dit Mistress Hobbes, vous me faites pitié. Pourquoi ne pas donner à notre ami vos vraies raisons?

— C'est ainsi qu'il me convient de parler, répondit Miss Lovel d'un ton bref. La réserve et la

discrétion du signor Centoni sont les vraies raisons de ma confiance en lui; mon amitié lui tiendra compte de toutes les questions qu'il aurait le droit de me faire et qu'il m'aura épargnées.

— Signorina, dit Centoni, je vous obéirai, comme le jésuite à son supérieur. Votre commission est déjà faite. Je puis vous indiquer dans la paroisse de San-Maurizio deux jolies *chambres unies*, comme nous disons à Venise; elles sont au premier étage d'une petite maison tranquille, chez de bonnes gens à ma dévotion, et qui vous serviront à pieds baisés. Figurez-vous quatre fenêtres sur un jardinet, un figuier dans un angle, un rosier grimpant sur la façade, un vieux mur d'enceinte couronné de giroflées au printemps et d'œillets sauvages en cette saison, le tout pour six *napoléons d'argent*, trente francs par mois. Je prendrai soin du jardin, si vous le permettez, et pour du silence, vous en aurez à souhait.

— Dès demain je m'installerai dans mon nouveau domicile, dit Miss Lovel, et j'espère que mes amis y viendront prendre le thé, comme à l'hôtel royal. Maintenant, cher signor, je vous laisse aux confidences de Mistress Hobbes.

— Les circonstances sont graves, dit la gouvernante, quand Miss Lovel se fut retirée dans sa chambre. On nous annonce que le père de Martha se meurt. Il doit être mort à l'heure où je vous

parle, car la moins ancienne de ces lettres a un mois de date. Peut-être quelque autre lettre s'est-elle égarée. Miss Lovel a le cœur trop bien placé pour s'exposer au reproche de courir après l'héritage d'une personne vivante. D'un autre côté, comme nous n'avions guère que des ennemis au chevet du malade, le silence qu'ils gardent nous inquiète. Dans l'incertitude où nous sommes, voici ce que nous avons résolu : Je pars demain pour l'Irlande. Si je trouve le noble Lord encore de ce monde, je prétexterai mes propres affaires pour expliquer ma présence à Dublin. Si, au contraire, le noble Lord a rendu son âme à Dieu, je m'informe de ses dispositions testamentaires, et je reviens chercher notre jeune amie. C'est à vous que je la confie, cher signor Alvise. Martha n'est pas un enfant; mais je serai plus tranquille sachant que vous veillez sur elle.

Centoni promit de rendre à Miss Lovel tous les soins d'un frère et d'un ami, disant que son dévouement n'aurait d'autres bornes que celles que Martha elle-même lui imposerait. La bonne dame fit encore mille recommandations à son confident, et l'on se sépara fort tard pour aller dormir.

Le lendemain eût été une belle journée dans la vie de Centoni, si le moment de la séparation n'eût mêlé un peu d'amertume au plaisir d'être utile.

Il conduisit Mistress Hobbes au chemin de fer dans sa gondole, et, après lui avoir fait les plus tendres adieux, il revint se mettre à la disposition de Miss Lovel, régler le compte de ses dépenses chez Danieli, et diriger avec intelligence et célérité tous les détails du déménagement et de l'installation à San-Maurizio. En quelques heures, les boîtes, les porcelaines, les objets d'art furent mis en place, les miniatures fixées au mur, les *albums* et les livres dans leur ordre accoutumé. La gondole de Beppo arriva chargée de fleurs qu'on déposa, les unes sur une étagère, les autres en pleine terre, si bien que le jardinet prit, en un moment, l'apparence de luxe qui convenait à l'habitation d'une jolie femme. Du fauteuil où elle était assise, Martha présidait à la manœuvre. — Si jamais, dit-elle à Centoni, je deviens propriétaire d'un palais sur le Grand-Canal, comme la Taglioni, je n'aurai pas d'autre intendant que vous.

Le soir Pilowitz et les autres amis admirèrent le goût exquis de Miss Lovel, le *comfort* de son intérieur, et personne, excepté Don Alvise, ne soupçonna que ce changement fût une réforme dans son budget.

VII

Depuis le départ de Mistress Hobbes, Centoni, devinant l'impatience où devait être Martha de re-

cevoir des nouvelles d'Irlande, ne manquait pas de se trouver à la poste chaque matin dès l'ouverture du guichet. Au bout de quinze jours, il rapporta du palais Grimani une lettre timbrée de Dublin. Miss Lovel ouvrit cette lettre avec émotion ; sa main trembla un peu en rompant le cachet. Tandis qu'elle lisait, un léger nuage passa sur son front d'ivoire, et un imperceptible sourire de tristesse et de dédain releva les coins de ses lèvres.

— Est-ce que vous recevez de mauvaises nouvelles? dit timidement Centoni.

— Oui, répondit Martha ; Mistress Hobbes me raconte la mort d'une personne qui a dû beaucoup souffrir dans ses derniers moments.

— Mais, reprit Centoni en hésitant, y a-t-il en tout ceci quelque chose qui vous concerne?

— Sans doute ; je vais prendre le deuil.

— Et le palais sur le Grand-Canal, dans le voisinage de la Taglioni?

— Ce n'est pas le moment d'en parler.

Le soir, les amis de Miss Lovel la trouvèrent vêtue de noir et travaillant à une coiffure en jais.

— Avez-vous perdu quelque parent? lui demanda Pilowitz.

— Non, répondit-elle ; je pourrais me dispenser de porter le deuil ; mais je le prends volontairement, parce qu'il s'agit d'un homme que j'ai

aimé comme un père et que j'aurai plus d'un sujet de regretter.

Centoni augura mal de cette réponse.

— Eh! dit l'abbé Gherbini, pour le philosophe chrétien la mort a du bon : elle nous assure des recommandations en paradis.

— *Poverina !* s'écria le commandeur, nous allons donc voir ces beaux yeux voilés par la mélancolie?

— Point du tout, répondit Miss Lovel. Mes chagrins sont à moi, et je ne veux pas que mes amis en souffrent. Je vous en ai fait part, c'est assez. J'aurai mes heures pour la tristesse. Il est bien entendu, messieurs, que le moment où je vous reçois est celui de la récréation.

Cela dit, Miss Lovel reprit le ton de badinage qui lui était habituel, et Centoni, qui l'observait à la dérobée, ne découvrant dans sa bonne humeur aucun signe d'effort ni de contrainte, déploya lui-même cette franche gaieté qui est un des plus aimables priviléges du tempérament italien.

Une lettre de Mistress Hobbes vint enfin révéler la véritable situation de son amie. Le noble Lord de qui dépendait le sort de Martha était mort sans avoir fait de testament. Ses dernières heures avaient été empoisonnées par des remords inutiles. Deux neveux avides se partageaient son im-

mense fortune. La gouvernante avait tenté d'exciter leur intérêt en faveur d'une cousine que la loi leur permettait de renier, mais dont ils n'ignoraient pas les titres à leur bienveillance. Ses prières et ses remontrances n'avaient obtenu que cette réponse cynique : « Nous ne donnerons pas un shilling. » Mistress Hobbes, trop pauvre pour secourir Miss Martha, dans l'impossibilité de venir la chercher à Venise, et dévorée d'inquiétude, terminait sa lettre par ces mots : « Cher Alvise, notre jeune amie est bien malheureuse ; je ne vois que vous au monde qui puissiez la sauver. Cherchez le moyen de lui faire agréer vos services, et vous le trouverez. Connaissant sa fierté, je tremble pour elle ; car, ne vous le dissimulez pas, il y va de sa vie. »

A l'idée que Miss Lovel avait sérieusement besoin de lui, Don Alvise se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme. Il parcourut, comme un fou, les rues de Venise en répétant : « Pas un shilling ! pas un shilling ! les misérables ! » Et lorsqu'il apercevait de loin le campanile de Saint-Maurice qui penche sur sa base comme la tour de Pise, il s'arrêtait pour le regarder avec attendrissement. Si quelque bagatelle venait malgré lui le distraire, il éprouvait des tressaillements douloureux, et, en cherchant la cause de cette sensation pénible, il voyait passer devant ses yeux l'image gracieuse de

Martha qui lui reprochait de l'avoir oubliée un moment. Alors il poussait de gros soupirs et se disait intérieurement : « Pauvre cervelle, à quoi songes-tu? Miss Lovel a besoin de toi, et il y va de sa vie ! »

Par une disposition naturelle de son caractère, Centoni avait toujours pensé beaucoup aux autres et fort peu à lui-même ; mais, cette fois, étonné du désordre de ses idées et de ses sentiments, il interrogea son cœur, et il reconnut, à n'en pouvoir douter, qu'il était amoureux de Miss Martha. Cette découverte, qui l'eût épouvanté dans d'autres circonstances, l'effraya si peu qu'en rêvant à l'abandon de cette jeune femme, à la situation terrible où la jetait l'égoïsme de ses parents, au danger où elle était de tomber dans la plus cruelle des misères, celle que l'expatriation vient encore compliquer, il s'écria : « Je vais l'aimer horriblement ! »

Mais ce n'était pas assez d'être amoureux. Pour réussir à sauver Miss Lovel, il fallait lui plaire et l'épouser — c'était évidemment là ce moyen que Mistress Hobbes n'osait point dire — ou bien il fallait conquérir une place si haute dans l'estime de Martha que ce fût pour elle un devoir de rabattre de sa fierté en faveur d'un ami fidèle et de lui accorder comme une récompense la permission de la secourir. Le cœur d'une femme n'ayant

rien à démêler avec la raison, encore moins avec la nécessité, Centoni pensa qu'il devait s'attendre à échouer dans la première de ces deux entreprises ; mais la seconde était digne de lui.

Le banquier allemand chargé de remettre à Miss Lovel les quartiers de sa pension lui envoyait régulièrement un de ses commis le premier jour de chaque trimestre. Huit jours avant l'échéance du 1er octobre, ce banquier vint en personne faire une visite à la *bellissima Lady*, comme il l'appelait. Ce petit vieillard, dont le père avait vendu jadis des lorgnettes à l'opéra de Prague, portait sur sa mine joviale la satisfaction d'avoir acquis une grande fortune par des moyens à peu près licites, et d'habitude il assaisonnait toutes ses paroles d'un ricanement judaïque. Centoni, qui possédait l'art de faire bavarder les bonnes gens, apprit, en jasant dans son dialecte avec les femmes de la maison, que le signor banquier était resté pendant une heure chez Miss Lovel et qu'il lui avait dit adieu d'un air triste et confus, en l'engageant à écrire à sa famille et à ne point désespérer. La servante ajouta qu'elle aurait pris ce petit vieux pour un membre de la confrérie de Saint-Théodore bien plutôt que pour un signor richissime (1). De la part d'un homme incapable

(1) La confrérie de Saint-Théodore a été fondée, en 1552, pour ensevelir les morts indigents.

de prêter un *swanzig* à une personne deshéritée, ces condoléances n'annonçaient rien de bon. Le 1er octobre, le commis du banquier ne vint pas à Saint-Maurice, et Centoni en fut averti.

Parmi les objets d'art qui ornaient la chambre de Miss Lovel étaient plusieurs boîtes anciennes. La plus belle de ces boîtes portait sur le couvercle un rhinocéros en piqué-croisé et sur les quatre faces latérales des animaux plus petits. Un soir, Centoni remarqua une place vide dans l'étagère ; c'était celui de la boîte en piqué-croisé. Il y avait alors à Venise un brocanteur nommé San-Quirigo, connu de tous les touristes qui ont acheté des curiosités ou des bijoux du pays en souvenir de leur voyage. Centoni alla visiter le magasin de de San-Quirigo; il y découvrit la boîte au rhinocéros. Le brocanteur la tenait d'une belle dame étrangère ; il en avait donné cent florins. Elle valait bien davantage ; mais San-Quirigo consentit à la céder moyennant un léger bénéfice pour contenter le signor Centoni. Celui-ci mit la boîte dans sa poche, et le soir même, en rôdant autour de l'étagère, il la déposa furtivement sur le petit carré de tapisserie où elle était ordinairement. Le lendemain, il aurait bien voulu éviter l'occasion d'un tête-à-tête ; mais une lettre pour Miss Lovel qu'il trouva au palais Grimani l'obligea malgré lui à prendre le chemin de Saint-Maurice.

Miss Martha l'accueillit d'un air un peu solennel.

— Asseyez-vous, lui dit-elle; il faut que nous causions ensemble. Je serais une orgueilleuse si je refusais un présent d'un ami tel que vous; mais, dans votre manière de m'offrir ce présent, il y a une intention secrète. Vous connaissez ma situation; je ne doute pas que Mistress Hobbes ne vous en ait longuement entretenu. Avec toute la délicatesse possible et sans dire une parole, vous me faites savoir que tout ce que vous possédez est à ma disposition, n'est-il pas vrai?

Don Alvise baissa la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien, mon ami, reprit Martha, je vous en garde autant de reconnaissance que si j'eusse puisé à pleines mains dans votre bourse. Malheureusement, c'est un plaisir que je ne puis vous donner.

— Pourquoi? demanda Don Alvise.

— Parce que, dans ma détresse, abandonnée comme je le suis de ma famille, je n'aurais aucun moyen de m'acquitter.

— Aucun moyen! s'écria Centoni; quand un mot de votre bouche pourrait faire le bonheur de toute ma vie!

— Comment! reprit Miss Lovel; que dites-vous? Est-ce que vous m'aimez par hasard?

— De toute mon âme, Signora, de toute mon âme.

— En êtes-vous bien sûr, mon pauvre Centoni?

— Parfaitement sûr.

— Et je l'ignorais! cela est incroyable. Depuis quand donc m'aimez-vous?

— Depuis le jour où Mistress Hobbes m'a fait part de votre malheur.

— Je vous reconnais bien là! dit Miss Lovel avec un sourire qu'elle ne put réprimer; pour que l'amour vous vînt, il fallait que j'eusse tout perdu.

— Oui, répondit Centoni, tout, excepté votre beauté, vos grâces, votre esprit; tout, excepté ce qui fait qu'on aime; et lorsqu'on met son cœur aux pieds d'une femme comme vous, on y met aussi sa fortune, son honneur et son nom.

Miss Martha baissa les yeux, et son visage se colora d'une rougeur charmante.

— Hélas! mon pauvre ami, dit-elle, mon cœur n'est pas libre.

— Je le sais, reprit Don Alvise. Vous avez des engagements avec un jeune homme de votre pays qui habite actuellement à Hanovre. Mais il faudra voir si votre malheur lui produira le même effet qu'à moi.

— Voilà une mauvaise pensée, Centoni, dit Martha.

— Elle ne m'est pas venue à l'esprit sans raison. Voulez-vous que je vous dise ce qui se passe?

J'ai lu toutes les adresses de vos lettres ; si c'est un tort, grondez-moi ; mais enfin, je les ai lues. Il y a un mois et plus que vous n'avez reçu de lettre de Hanovre. Vous avez écrit deux fois ; on aurait eu le temps de vous répondre — j'ai compté les jours — et la réponse n'arrive point.

— Elle viendra, n'en doutez pas, répondit Martha.

— En êtes-vous bien sûre à votre tour?

— Ah ! s'écria Miss Lovel en cachant son visage dans ses mains, ce serait à en mourir de honte et de douleur.

— Espérons donc que cette réponse viendra, reprit Don Alvise, et qu'elle sera telle que nous la souhaitons. Et maintenant, puisque vous savez que je donnerais de bon cœur ma vie pour vous, il faut me promettre de ne pas retourner chez San-Quirigo.

— Mon ami, répondit Martha, vous êtes le plus généreux et le meilleur des hommes ; mais ces services que vous m'offrez, je les attends d'une autre personne.

— Et s'ils se font attendre trop longtemps ?

Miss Martha releva la tête avec fierté : — Jamais, dit-elle, jamais je n'accepterai ce qu'il me serait impossible de rendre.

— L'ingrate ! s'écria Centoni, frappant ses mains l'une contre l'autre, la cruelle, l'étrange fille ! Elle se laissera mourir plutôt que d'accepter un service d'un frère ! car je suis votre frère aîné, je

vous défie de m'en empêcher. Il s'agit bien de générosité ! Il s'agit de vivre. Tâchez donc d'être assez généreuse pour ne pas donner à ceux qui vous aiment le chagrin de vous perdre.

— Eh bien, je tâcherai... je verrai... oui, cher Alvise, il faut supporter la vie quand on a un ami comme vous.

Et reprenant le ton de la plaisanterie : — Savez-vous, poursuivit-elle, que vous êtes un homme violent, un despote, un Christophore Moro peut-être ?..... A propos, je suis très-contente d'avoir ma boîte au rhinocéros; mais il y a dans la bordure un filet d'or qui se détache.

Centoni examina la boîte. Il tira de sa poche un canif pour creuser l'écaille et nettoyer la rainure avant d'y faire rentrer le filet d'or. Au bout d'une minute, il était absorbé dans son travail, et donnait à Miss Lovel des explications minutieuses qu'elle feignait d'écouter avec le plus vif intérêt. Quand il eut fini, on le remercia, et il ne fut plus question d'affaires sérieuses. Le soir Pilowitz crut remarquer que Miss Lovel avait pour ce Don Fatutto des regards et des sourires d'une douceur inaccoutumée.

« Il y a plaisir, dit quelque part la Bruyère, à rencontrer les yeux d'une personne qu'on a obligée. » Bien des fois en sa vie, Centoni avait goûté ce plaisir-là; mais il connut cette fois combien

le plaisir est plus rare et plus beau quand la personne obligée est la femme qu'on aime.

Peu de jours après, il trouva au palais Grimani une lettre timbrée de Hanovre. Ne se sentant pas le courage d'assister à l'ouverture de cette lettre, il la remit à la locandière de Miss Lovel. Dans le milieu de la journée, il reçut un papier plié à la hâte et chiffonné qui ne ressemblait guère au billet d'une petite maîtresse.

« Cher Alvise, lui écrivait Martha, ce que vous aviez prévu est arrivé; mon malheur éloigne de moi le lâche cœur sur lequel je comptais. Il me l'apprend lui-même avec la franchise et dans le style d'un négociant de la cité de Londres.

« L'occasion serait belle de me laisser mourir; mais je tâcherai de vivre, puisque je vous l'ai promis. Dites à nos amis qu'une migraine me force à rester enfermée aujourd'hui. Je vous recevrai tous demain comme à l'ordinaire. Si on me voit les yeux rouges, vous seul en saurez la cause. Il faut effacer de ma vie quatre ans de rêveries et d'espérances, qui reposaient sur un mensonge. Ce n'est pas trop de vingt-quatre heures pour une telle amputation. Le mépris et l'orgueil blessé m'assisteront; nous verrons ensuite si l'amitié aura le pouvoir de me guérir.

« Votre triste et vraiment ruinée,

« MARTHA. »

VIII

La rive des *Zattere*, située le long du beau canal de la *Giudecca*, est un des lieux les plus agréables de Venise. La bonne compagnie ne daigne jamais s'y montrer; le promeneur solitaire y peut rêver, au bord de la lagune, sans crainte de rencontrer un visage de connaissance. Cependant le capitaine Pilowitz, en revenant de l'exercice du champ de Mars, passa sur la rive des *Zattere*, à la tête de sa compagnie. Il vit de loin Miss Lovel appuyée sur le bras de Centoni. Or, l'usage, à Venise, ne permet point de donner le bras ; c'est un honneur exclusivement réservé aux fiancés des jeunes filles et aux cavaliers servants des dames. — Miss Lovel ne pouvait pas l'ignorer.

L'île des *Giardini* est un autre lieu charmant, presque aussi désert que la rive des *Zattere*. L'abbé Gherbini se faisait quelquefois conduire au couvent des Pères arméniens, pour jaser avec le *Padre* Stefano et le *Padre* Pasquale de leurs voyages en Orient. Il y allait un matin, et sa gondole doublait la pointe des *Giardini*, lorsque, en mettant la tête à la fenêtre, il reconnut Centoni et Miss Lovel, accoudés sur la balustrade de la terrasse et contemplant le beau panorama que présentent le quai des Esclavons, le Palais ducal et le dôme de la *Salute*.

Par grand extraordinaire, le commandeur Fiorelli, qui ne sortait jamais de Venise, se laissa mener à Sainte-Élisabeth du Lido, le jour de la *Sagra*. En longeant la petite île de Sant-Elena, qui est une propriété particulière où l'on n'entre pas sans permission, il aperçut, à travers les arbres, un jeune homme et une jeune femme qui se promenaient côte à côte. La trop grande distance l'empêcha de distinguer leurs traits; mais la gondole qui les avait amenés était amarrée à l'escalier de la rive, et sur l'avant de cette gondole le vieux Beppo fumait sa pipe, en attendant son patron.

Jeunes et vieux, hommes et femmes, tout le monde à Venise adore les commérages. On glose beaucoup sur le prochain, mais seulement pour en rire, et un méchant propos chasse l'autre. Les amis de Miss Lovel ne manquèrent pas de se communiquer leurs réflexions au sujet des trois rencontres qu'ils avaient faites séparément. Au moment de se livrer aux conjectures et médisances, ils s'arrêtèrent par respect pour le caractère de Miss Lovel. Après mûr examen, ils décidèrent qu'une personne si raisonnable était au-dessus de tout soupçon, et l'on convint qu'elle avait choisi pour ses excursions un excellent *cicerone*. La vraisemblance ne permettait pas, non plus, de faire du bon Centoni le héros d'une historiette

galante. A quoi le capitaine Pilowitz ajouta, en souriant dans ses moustaches, que les signes de familiarité accordés par une jolie femme à un homme sans conséquence étaient des faveurs qu'on ne pouvait envier, ni même souhaiter.

Tandis que leurs amis tiraient ces justes conclusions, Don Alvise et Miss Lovel se promenaient ensemble sous les ombrages solitaires du jardin botanique.

— Vous devez me trouver bien ridicule, disait Centoni ; je n'ai jamais compris ce que les Français appellent faire la cour à une femme. Votre beauté vous expose à en savoir plus que moi là-dessus. Obligez-moi de me dire comment s'y prennent les autres hommes.

— Autant, répondit Miss Lovel, que ma petite expérience me permet d'en juger, la méthode généralement usitée me paraît être celle-ci : Lorsque ces messieurs nous ont donné à entendre qu'ils nous trouvent à leur goût, ils n'ont plus qu'une pensée, c'est de nous faire savoir combien leur préférence nous honore. Afin que nous ne puissions pas prétexter l'ignorance de leurs mérites, ils nous répètent tout ce qu'ils ont dit de spirituel dans leur vie ; toutes leurs actions d'éclat, ils nous les racontent, et Dieu sait de quoi ils se vantent quand leur intelligence n'est pas à la hauteur de leur envie de plaire ! Par ce moyen ils se ména-

gent une retraite honorable en cas d'échec. Il est clair que si notre cœur ne se rend pas, c'est que nous ne sommes pas capables de les apprécier; malheureusement la préoccupation trop visible de sauver leur amour-propre éveille notre défiance et nous met sur nos gardes. Il y aurait du bon dans cette méthode, si on la pratiquait naïvement. Le désir de se faire valoir aux yeux de la personne qu'on aime est naturel et légitime. De la part d'un homme simple et modeste, comme vous, par exemple, ce serait une preuve d'amour que de parler avantageusement de soi; ainsi, mon cher seigneur, s'il est vrai que vous m'aimez, dites-moi du bien de vous-même.

— Vous me désolez, répondit Centoni. Je sens amèrement aujourd'hui la misère et le vide de mon existence. Que ne donnerais-je pas pour avoir à vous raconter un de ces traits qui frappent l'imagination d'une femme! *Fare colpo*, comme nous disons en italien; *faire impression*, comme disent les Français : voilà le grand mot. Mais je ne saurais mentir, et je me vois forcé de vous avouer que de ma vie je n'ai fait ni un trait d'esprit ni une action remarquable.

— Il faut donc, reprit Martha, que ce soit encore moi qui vous apprenne à vous connaître. Mon cher Alvise, vous êtes un de ces enfants de la pauvre Italie dont votre grand poëte Leopardi a dépeint

les souffrances en vers admirables. Naturellement pacifique, bienveillant pour tout le monde, même pour les oppresseurs de votre patrie, vous vous êtes résigné à votre sort. Dans un pays où il n'y a point de carrières ouvertes à la jeunesse, au milieu de l'oisiveté générale, vous avez trouvé le moyen de suivre vos penchants et de déployer utilement votre activité, sans heurter personne, sans déplaire à la police la plus soupçonneuse de la terre. Pas un seul jour de votre vie n'a été perdu. Le cercle dans lequel vous étiez enfermé était si étroit, que les gens à vue courte vous ont reproché la petitesse des résultats, sans penser que ces résultats étaient proportionnés à vos moyens d'action. Des jeunes gens frivoles qui passaient la moitié de la journée à leur toilette et le reste à faire des caquetages, se sont permis de vous donner des sobriquets Et puis, un beau jour, le cercle de fer a été rompu par une révolution. L'air de la liberté a pénétré dans votre poitrine, et en un moment votre âme s'est élevée à la hauteur des circonstances. On ne l'a pas compris. Parmi vos égaux, trois personnes seulement vous ont rendu justice : le généreux Manin et deux femmes étrangères que le hasard vous a fait rencontrer. Mais le peuple est doué d'un instinct merveilleux pour distinguer ses vrais amis, et je me sens honteuse lorsque je songe qu'un gondolier, une ouvrière

dentellière, une pauvre naine estropiée vous ont jugé plus vite et mieux que moi. Heureusement nous avons du temps devant nous, et je réparerai ma faute.

— Si vous me parlez ainsi, dit Centoni, vous allez me rendre fou de joie et d'orgueil.

— Pour de l'esprit, reprit Martha, on en a toujours assez avec un cœur comme le vôtre, et je vous citerai à ce sujet un proverbe oriental qui me semble fait pour vous. Un poëte persan a dit : L'esprit a beau courir, d'un seul bond le cœur ira toujours plus loin que lui.

— Ah! signorina, dit Centoni, c'est à présent que je commence à espérer, car vous me voyez meilleur que je ne suis, et, en effet, comment pourrez-vous jamais me trouver digne de vous, à moins de me regarder avec des yeux prévenus? Mais, dans ce que vous appelez ma transformation, il y a une autre cause que l'air de la liberté, une cause divine que vous oubliez.

— Laquelle? demanda Martha en souriant.

— Mon amour pour vous.

— Oui, cher Alvise, l'amour a fait de vous un autre homme, et je ne serais guère femme si je l'ignorais encore.

En parlant ainsi, Martha s'appuyait avec plus d'abandon sur le bras de Centoni.

— Eh bien, dit-il, ne serait-ce pas le moment

de prononcer le dernier mot qui me rendrait si heureux? Voyez ces plantes rares, ces belles fleurs réunies de tous les points du globe; j'atteste ces témoins muets et charmants que je prends pour femme miss Martha Lovel, si elle veut m'accepter pour mari.

Martha baissa la tête et répondit tout bas :
— J'accepte.

Puis elle étendit la main vers un groupe d'arbustes de Surate. Au moment d'en casser une petite branche elle s'arrêta, en lisant sur une étiquette le mot : *Velenosi.* Ce groupe de plantes exotiques était celui des terribles poisons de l'Inde. A quelques pas plus loin, elle vit une *Mimosa pudica*, et, malgré la consigne qui défendait aux promeneurs de toucher aux plantes, elle en cueillit un rameau que Centoni serra dans sa poche.

X

La rentrée des Autrichiens à Venise n'y avait restauré que le gouvernement impérial. L'aspect de la ville était morne et désolé. A mille indices on sentait que la guerre se poursuivait dans les esprits, entre la garnison et les habitants. Ce n'était plus le beau temps où la place Saint-Marc ressemblait à un vaste salon. La musique militaire y donnait son concert pour les officiers

et pour quelques étrangers. Par ordre d'un comité *politique*, dont on ne connaissait ni l'organisation ni les membres, les femmes devaient circuler incognito dans les canaux en fermant les volets de leurs gondoles.

Le commerce était anéanti et la misère prenait des proportions effrayantes. Précisément à l'heure où jadis le monde élégant affluait à Saint-Marc et sous les procuraties, quelques jeunes gens se réunissaient loin de là, sur la place San-Stefano, et prenaient leurs rafraîchissements dans un obscur petit café. Centoni n'approuvait point cette politique de taquinerie. Un soir il se rendit au café de la place San-Stefano, et s'approchant d'une table autour de laquelle on causait à voix basse, il se prononça contre ces manifestations sans portée, qui ruinaient inutilement le pays.

— Il ne fallait pas, disait-il, pousser jusqu'au suicide la haine d'un gouvernement qu'on était obligé de subir. C'était imiter ces Japonais dont le point d'honneur consiste à se plonger un poignard dans le ventre en présence de leur ennemi.

— Non, seigneur Alvise, répondit un jeune patriote enthousiaste, ce n'est pas là un suicide. Venise, il est vrai, semble aujourd'hui plus misérable qu'elle ne le fut jamais. Les théâtres sont fermés, les relations du monde nulles, les for-

tunes détruites, partout la ruine, les haillons, le silence ! Mais cette mort apparente est encore préférable à la résignation d'autrefois. Au fond de la conscience humaine, il y a une région où ne pénètrent ni l'autorité des décrets ni la force des baïonnettes, et dans ce pli secret de nos âmes nous cachons l'espérance d'un temps meilleur. Avec cela, on souffre, mais on vit.

Centoni persista dans son opinion et soutint qu'au moment où sonnerait l'heure de la délivrance, Venise, épuisée par de trop longues souffrances, se trouverait hors d'état de soutenir une lutte nouvelle.

Peut-être cette conversation fut-elle entendue par un espion. Le lendemain, le jeune contradicteur de don Alvise était arrêté et conduit à la prison civile. Centoni sentit quelque inquiétude en se rappelant qu'il avait aussi prononcé des paroles peu mesurées dans la chaleur de la discussion. Il y rêvait, lorsqu'une lettre anonyme, émanant sans doute du comité secret, vint lui apprendre le mépris que ses opinions inspiraient aux membres de ce comité. On le sommait, en outre, de cesser à l'avenir ses libéralités aux gens du peuple dont on ne voulait pas que les misères fussent soulagées. Au lieu de l'effrayer, ces admonitions le rassurèrent. Il n'y avait guère d'apparence, en effet, que le même individu pût

être à la fois suspect à la police et menacé par les conspirateurs. Cependant un jour Don Alvise, qui était un homme rangé, crut remarquer quelque désordre dans ses papiers. La servante Teresa lui apprit que deux architectes étaient venus en son absence pour visiter la maison qu'ils disaient peu solide. Depuis quelque temps Centoni étudiait la langne anglaise. Un volume des poésies de Lord Byron appartenant à Miss Martha était sur son bureau. Il avait laissé ce volume ouvert au milieu du quatrième chant de *Child-Harold*, à la strophe 79, qui commence ainsi :

The Niobe of nations! there she stands
Childless and crownless, in her voiceless Woe!

(La Niobé des nations! La voilà debout, sans enfants, sans couronne, sans voix dans son malheur!)

Et sur la marge d'une feuille de papier, où ces vers étaient traduits en langue italienne, Centoni avait eu l'imprudence d'écrire, en français cette note séditieuse : « Privée de voix et de couronne, oui, mais non d'enfants. »

Tous les soirs après minuit, les amis de Miss Lovel se séparaient, en sortant de chez elle, devant l'église Saint-Maurice. Centoni regagnait invariablement son domicile par la place Sant'-Angelo, et, sur le petit pont de San-Paternian, il ne manquait pas de saluer la maison où Manin

avait demeuré. Un matin, la fidèle Teresa entra toute en larmes dans la chambre de Miss Lovel. On ne savait ce que son maître était devenu. Il fallait qu'il eût été enlevé ou assassiné dans le trajet de Saint-Maurice à la rive *del Carbon*. Teresa, en interrogeant d'autres servantes sur son chemin, venait d'apprendre qu'une barque à trois rameurs, peinte en jaune et en noir, s'était arrêtée à minuit au pont de San-Paternian ; des hommes en habits verts avaient été vus assis sur les marches du pont, comme s'ils eussent attendu quelqu'un. Miss Lovel écrivit à la hâte à ses amis pour les informer de ces détails. Pilowitz et l'abbé Gherbini se rendirent ensemble à la police. Le Signor *Direttore* les reçut avec toutes sortes d'égards. Les rapports de ses agents ne signalaient aucun attentat contre les personnes commis pendant la nuit précédente.

— Quant aux opinions de votre ami, ajouta le *Direttore* en souriant, elles nous sont parfaitement connues; son dossier s'est encore enrichi récemment de notes excellentes. Rassurez-vous donc, messieurs; Don Alvise Centoni se retrouvera sain et sauf quelque part. Si pourtant vous n'aviez pas de ses nouvelles demain, je le ferais chercher.

Le lendemain point de nouvelles de Centoni. Le *Direttore* en parut étonné. Il ordonna aussitôt

de commencer une enquête. Les jours et les semaines se succédèrent, et l'on ne découvrit rien. L'abbé Gherbini, plus défiant que Pilowitz, se souvint que les discours et promesses du Signor *Direttore* se pouvaient interpréter dans un sens ironique. Ces notes, dont le dossier de Centoni s'était enrichi, cela signifiait peut-être une dénonciation. Miss Martha en était réduite à souhaiter que le soupçon de l'abbé se confirmât; elle eût voulu savoir son ami enfermé, pourvu qu'il fût vivant, et puis elle frissonnait en songeant aux horreurs qu'on racontait du régime des prisons d'État. Sur ces entrefaites, elle reçut la visite de Suzannette et de la naine Betta, qui venaient lui offrir leurs services. Déjà Suzannette avait fait feu de ses beaux yeux pour séduire un des habits verts de la *polizia*. Cet homme lui avait appris que les recherches et l'enquête sur la disparition mystérieuse du Signor Centoni n'existaient qu'en paroles.

— Le maheureux garçon! s'écria Miss Lovel, nous ne le verrons plus. Il est au *carcere duro!*

— Ne pleurez point, signorina, dit Suzannette. Plus tard, s'il le faut, nous pleurerons toutes les larmes de nos pauvres corps. Il importe, pour aujourd'hui, de voir clair, et les larmes troublent la vue. Demain, entendez-vous bien, demain nous saurons si notre cher patron est encore à Venise.

— Et comment le saurez-vous ? demanda Miss Lovel.

— Que votre seigneurie interroge Betta, répondit Suzannette. Dans cette cervelle pas plus grosse que mon poing, il y a un projet qu'une douzaine de diables n'auraient pas su imaginer. J'ai juré de ne rien dire. Allons, Betta, parle si tu veux.

— Non, répondit la naine d'un ton résolu, je ne dirai rien ; un projet dont on parle est ruiné d'avance. Je supplie la signorina d'avoir confiance en moi. Dans ce pays de malheur où l'on dit : « Dieu me garde de mes amis ! » à qui peut-on se fier ? — Il s'agit de savoir si la signorina aime le patron.

— Oui, je l'aime, dit Miss Lovel, et je me fie à toi. Que veux-tu, Betta ?

La naine baissa les yeux et garda le silence.

— Voici ce que c'est, dit Suzannette : il nous faudrait de l'argent.

— Tout ce que je possède est à votre disposition, répondit Martha. De quelle somme avez-vous besoin ?

— Oh ! ce n'est pas pour nous, reprit Suzannette ; mais le crieur public qui est du complot demande de l'argent pour faire des largesses. Enfin, signorina, il nous faudrait un quart de florin, vingt-cinq sous, et nous ne les avons pas (1).

(1) Le quart de florin ne vaut que douze sous et demi de France. Suzannette parle de sous vénitiens.

Martha voulait donner un napoléon d'or; mais la naine savait par expérience qu'une pièce d'or entre ses mains ferait ouvrir de grands yeux à toute la ville. On ne pouvait user de trop de prudence, et puisqu'on était assuré, moyennant vingt-cinq sous, du succès de l'entreprise, il fallait s'y tenir. Ce fut donc avec cette somme d'argent que deux pauvres filles du peuple se mirent en campagne pour lutter de ruse avec la police. A la nuit close, dans le bouge où demeurait le crieur public, il y eut une longue et sérieuse conférence, pendant laquelle le quart de florin changea de maître, et les conjurés se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le lendemain, à huit heures et demie du matin, sur le quai des Esclavons.

Les fonctions de crieur public à Venise ne sont pas à la portée du premier venu. La force des poumons n'est qu'un don de la nature qui ne suffirait pas si le talent manquait. Il faut que la vente d'un mobilier sordide soit annoncée comme s'il valait des millions. La comtesse qui a perdu son chien veut que la récompense promise excite la convoitise de la population entière. Il faut que l'annonce du spectacle fasse naître dans les imaginations des tableaux enivrants; de là vient que les dernières vociférations de l'artiste crieur imitent les murmures et le brouhaha de la foule qui

se rendra le soir en tumulte à son appel. Quelquefois même, des compères soudoyés l'entourent et l'assistent par des cris d'étonnement et d'admiration. C'était à cet accessoire de mise en scène que devait servir le capital avancé par Miss Lovel. Après avoir fait ses annonces de grand matin sur diverses places, au Rialto et devant plusieurs hôtels, le crieur public, suivi de quatre gamins, déboucha sur le quai des Esclavons à l'heure convenue. Aussitôt les passants s'arrêtèrent, les pêcheurs, les barcaroles de Chiozza et les servantes des maisons voisines formèrent un rassemblement de curieux auquel se mêlèrent Suzannette et Betta.

De l'*hôtel royal* aux prisons civiles, la distance est de trente pas environ. Un agent de police, remarquant que le crieur s'arrêtait plus près des prisons que de l'hôtel, lui conseilla de changer de place, et lui montra les fenêtres grillées, en disant que les pensionnaires du bon gouvernement n'allaient pas au spectacle; mais le crieur répondit qu'il voulait être entendu des employés des *prigioni*. Suzannette et Betta savaient que tous les matins, entre huit et neuf heures, on donnait de l'air aux prisonniers en ouvrant les fenêtres; c'était le moment favorable pour lancer jusqu'à eux un cri du dehors. D'une voix gutturale et stridente, le crieur public apprit à l'assemblée

qu'un marchand de comestible de la *Frezzaria* venait de recevoir une énorme provision de jambons et de langues fumées de Hambourg. Quel coup d'œil splendide que ces pyramides de viandes salées qui s'élevaient à la hauteur de deux hommes ! Puis il annonça qu'un fabricant de chandelles, par suite de cessation de commerce, vendait sa marchandise à un rabais incroyable. Jamais, au grand jamais, plus belle occasion ne se présenterait pour les ménagères de s'éclairer à peu de frais. Ensuite vint l'annonce du spectacle, inconnu dans cette ville, des *Pupi napolitani*, nouvellement arrivés de la capitale des Deux-Siciles. A huit heures précises du soir devait commencer le drame tour à tour terrible et plaintif de *Osman-Moametto*, le ravisseur de filles, ou l'invasion des Arabes en Italie, avec Polichinel, Pancrace, Tartaglia et autres masques napolitains, décors des premiers *pittori* de la Péninsule, représentant l'île de Capri et le Vésuve en éruption, ballet de vingt-quatre danseuses et punition des Arabes par une pluie de feu. Après le drame, la comédie tant applaudie à Naples du *Medico e la morte*, par le grand acteur-auteur Pasquale Altavilla, comédie dont les poëtes se sont emparés pour en faire le libretto *Crispino e la Comare*, mis en musique par le maestro Ricci (1). « Entre les deux pièces

(1) En rendant compte de l'opéra de *Crispino e la Comare*, les

poursuivit le crieur, enflant ses poumons, on tirera au bénéfice des seigneurs spectateurs une magnifique *tombola* où il y aura trois lots que les trois vainqueurs recevront à l'instant même. Le *teatrino*, remis à neuf et éclairé *a giorno*, contiendra une foule immense. Tout le monde y viendra. *Evviva! viva! viva!* »

Les gamins salariés, ajoutant leurs acclamations à celles du crieur, produisirent un vacarme qui retentit d'un bout à l'autre du quai des Esclavons. Quand il jugea que l'attention des prisonniers devait être éveillée par ces préliminaires, le crieur ajouta d'une voix encore plus glapissante : « Ils y viendront tous, les riches et les pauvres, les garçons et les filles. Toute la population de cette belle cité se mettra en marche depuis la pointe de la *Quinta-Valle* jusqu'à celle de *Santa-Marta, Marta, Marta!* Depuis l'église de *San-Pietro-di-Castello* jusqu'à celle de *Sant' Alvise, Alvise, Alvise!* »

Tout à coup le crieur se tut, comme s'il se fût égosillé. Suzannette et Betta, le cou tendu, les yeux tournés vers les *prigioni*, écoutèrent de toutes leurs oreilles.

— Penses-tu qu'il soit là-haut? dit Suzannette.

— Non, répondit Betta; s'il eût seulement

journaux ont oublié le pauvre Altavilla, le Molière de *San-Carlino*, mais en Italie le plagiat littéraire ne tire pas à conséquence.

soupiré, je l'aurais entendu. Allons vite à Saint-George-Majeur.

Un clignement d'yeux de la naine avertit le crieur que l'épreuve n'avait point réussi. Le vieux Beppo, qui était dans le secret, attendait avec sa gondole au bord de la rive. Toute la bande des quatre gamins, du maître crieur et des deux jeunes filles s'embarqua dans la gondole, au milieu des quolibets de la foule et des rires des agents de police.

Il ne faut pas cinq minutes à un rameur pour passer de la rive des Esclavons à l'île de Saint-George-Majeur. La moitié du couvent où Cosme de Médicis reçut jadis l'hospitalité de la seigneurie de Venise servait de caserne et l'autre moitié de prison. A l'entrée de la caserne, le crieur intimidé s'arrêta devant les canons dont les gueules, tournées vers la *Piazzetta* et le palais Ducal, semblaient menacer de destruction les plus beaux monuments qui soient au monde. Il s'approcha d'un jeune sergent qui allait d'un factionnaire à l'autre, la baguette de jonc à la main, et lui demanda la permission d'exercer sa profession de crieur public, *con privilegio*, c'est-à-dire avec patente. Le sergent répondit que sa consigne ne lui défendait pas de laisser crier, pourvu que ce fût en dehors des bâtiments du *buon governo*. Les glapissements autorisés commencèrent. Dès les

premiers mots, les soldats se mirent aux fenêtres de la caserne. Les acclamations des gamins salariés attirèrent quelques officiers. Quand les noms de *Marta* et d'*Alvise* retentirent dans les airs, un cri lointain répondit des hauteurs de la prison. Les assistants l'entendirent à peine, et personne n'y fit attention, excepté Suzannette et Betta qui avaient saisi ces deux mots : *son quà!* (je suis ici !)

Une heure après, les deux jeunes filles rendaient compte à Miss Lovel du résultat de leur expédition.

— A présent, dit Betta, le reste regarde votre seigneurie. Elle est jeune, belle, riche; qu'elle parle aux habits blancs; qu'elle cherche le moyen de toucher ces cœurs de glace. Nous autres Vénitiennes, nous ne savons pas seulement prononcer leurs noms baroques. D'ailleurs, ils ne nous écouteraient pas. Elle est étrangère et grande dame, votre seigneurie; elle parle toutes les langues des pays au delà des neiges. Qu'elle mette sa plus belle robe pour aller voir le *direttore*, le *governatore* et tous les *incarceratori*. Notre pauvre patron est à deux pas d'ici, à Saint-George-Majeur. En une *demi-heurette*, on peut nous le rendre.

— Il faut qu'on nous le rende, ajouta Suzannette. Ne l'abandonnons pas, ne le laissons pas manger le pain amer de la prison. Demandez sa grâce, signorina, et vous l'obtiendrez.

— Je vais la demander, répondit Martha, aujourd'hui même. Allez, mes amies, et priez Dieu qu'il me prête la voix émue de Suzannette, le courage de Betta, et votre chaleur de cœur à toutes deux.

X

Devant un haut fonctionnaire chamarré de décorations comparut Miss Lovel, dans une toilette élégante et simple. Le haut fonctionnaire vit bien qu'il avait à faire à une personne de la meilleure compagnie. Il lui offrit un fauteuil et lui parla en français, selon l'usage du beau monde de Vienne. Le coude appuyé sur son bureau, le menton dans sa main, il écouta, en souriant d'un air bienveillant et attentif, jusqu'au moment où il entendit prononcer le nom de Centoni. Tout à coup, ses sourcils se rapprochèrent et son front se plissa.

— Madame, dit-il, votre ami nous a trompés. Nous le croyions indifférent aux séditions qui ont troublé ce pays, tandis qu'il y jouait un rôle actif. Je ne vous cacherai point que nous lui gardons rancune. Il a risqué sa vie ; on ne lui ôte que la liberté ; il ne peut pas se plaindre.

— Mais, monsieur, dit Miss Lovel, les événements dont vous parlez sont antérieurs à la ca-

pitulation, et le gouvernement a proclamé hautement son désir de les oublier.

— A condition, madame, qu'on ne l'en fera pas souvenir. Pour que votre protégé sorte de prison, il faut qu'il nous donne des garanties de sa bonne conduite à venir, et je ne vois pas où il pourrait les trouver.

— J'essayerai de vous les donner, dit Martha en baissant les yeux. Centoni aime une étrangère qui demeure à Venise depuis longtemps. Au moment de son arrestation, il se préparait à l'épouser. Si vous lui rendez la liberté, il se mariera, et sa femme vous répondra de sa conduite à venir.

Le haut fonctionnaire parut s'adoucir.

— Je ne doute point, dit-il, de l'influence salutaire que madame Centoni exercera sur le cœur et l'esprit de son mari. Elle est charmante, et il suffit de la voir pour s'intéresser à elle; dites-lui combien je serai heureux de la servir; mais Centoni n'est plus en Vénitie, et j'ignore dans quelle partie de l'Empire on l'a transféré. Je vais écrire à Vienne, et quand la réponse me sera parvenue, je m'empresserai de vous la communiquer.

Dans une bouche italienne, le mensonge a souvent une grâce comique qui vous désarme; le mensonge allemand, plus maladroit et plus lourd, ne vous inspire d'autre envie que celle de le dé-

masquer. Martha était, d'ailleurs, trop loyale pour connaître cette habileté qui consiste à faire semblant de croire les gens lorsqu'ils se donnent pour meilleurs qu'ils ne sont.

— Général, dit-elle, Centoni est à Venise, dans la prison de Saint-George-Majeur, et vous ne pouvez pas l'ignorer.

— Comment savez-vous cela? demanda le général avec des yeux flamboyants.

— Je ne vous le dirai pas, répondit Miss Lovel avec fermeté. Il me suffit de le savoir pour être en mesure d'apprécier votre galanterie et la sincérité de vos paroles.

— Eh bien, madame, reprit le général, le mensonge que je vous ai fait deviendra une vérité. Puisque vous avez des intelligences avec les prisonniers, vous apprendrez demain que Centoni a été transféré dans une prison de l'intérieur de l'Empire.

Miss Lovel comprit la faute qu'elle venait de commettre et voulut tenter de la réparer; mais il n'était plus temps; elle eut beau prendre un ton plus humble et s'abaisser à la prière, le haut fonctionnaire, dont la vanité avait été blessée, se renferma dans un silence majestueux. Enfin, voyant qu'il s'agitait sur son fauteuil et frappait du bout de ses doigts sur son bureau, Miss Lovel se leva et sortit, en lui demandant pardon de l'avoir importuné.

Quand elle fut rentrée chez elle, l'irritation qui l'avait soutenue jusqu'alors tomba tout à coup et son courage l'abandonna. Persuadée qu'elle allait être la cause d'un redoublement de sévérité à l'égard du pauvre Centoni, elle se reprochait amèrement son orgueil et sa roideur de caractère, et lorsqu'elle eut soulagé son cœur en pleurant, elle se reprocha encore l'inutilité de ses larmes.

Il y eut une rumeur, ce jour-là, parmi le petit monde dévoué à Centoni. L'éloquente Betta, en racontant à ses amis la scène entre le général et la signorina, se laissa emporter, par la beauté du sujet. Vainement la grande dame s'était traînée sur les genoux, en s'arrachant les cheveux ; l'homme du Nord impassible et féroce l'avait repoussée du pied, en lui disant avec des regards de basilic que le prisonnier serait plongé dans les entrailles de la terre pour y travailler jusqu'à sa mort à l'exploitation des mines du bon gouvernement. Il se pouvait pourtant que ces menaces ne fussent que des paroles d'homme en colère. Pour savoir si elles seraient suivies d'effet, il fallait surveiller la barque jaune et noire qu'on voyait amarrée dans le *Rio di Palazzo* et qui servait au transport des prisonniers. Pendant une semaine entière, des femmes, des enfants, des gens du peuple se relayèrent nuit et

jour, pour observer la barque jaune et noire, et comme elle demeura constamment amarrée à son poteau, le petit monde conçut l'espoir que Centoni resterait à Saint-George-Majeur.

Cependant la police avait résolu de découvrir le moyen pratiqué par le prisonnier pour établir des relations avec les gens du dehors. On interrogea les geôliers et les gardiens; on n'épargna ni les menaces ni les promesses. Ce fut inutilement. Ces employés étaient des Allemands d'une fidélité éprouvée; ils sortaient rarement de l'île Saint-George et ne connaissaient personne dans la ville. Un seul d'entre eux avait eu quelques rapports avec un pauvre cordonnier.

On fouilla la maison du cordonnier, et comme on trouva chez lui une vieille baïonnette rouillée qui lui servait de pincettes pour attiser son feu, on le fusilla sur la plage du Lido. Ce beau résultat ayant un peu calmé les esprits, l'affaire Centoni fut oubliée.

Miss Martha, découragée par le mauvais succès de sa première démarche, n'osait pas en tenter une seconde; elle craignait d'attirer quelque surcroît de misère sur la tête du prisonnier. D'ailleurs, cette détention ne pouvait pas durer toujours. Pour en voir la fin, il ne fallait que vivre et gagner du temps; or, Venise est une ville où l'on peut se loger et se nourrir à si peu de frais qu'on ne saurait

le croire à moins d'en avoir fait soi-même l'expérience. Privée de sa pension, n'ayant plus rien à attendre de sa famille, Miss Lovel réunit tout ce qu'elle possédait de bijoux et d'objets précieux et se rendit de grand matin chez le juif San-Quirigo. Au retour de cette excursion, elle paya d'avance trois mois de son loyer et les gages de sa servante, fit quelques réformes dans ses dépenses quotidiennes, et réduisit l'ordinaire de ses repas au stricte nécessaire. Un soir, ses trois amis, toujours exacts au rendez-vous de la *seconda sera*, remarquèrent qu'on n'avait point servi le thé.

Les méridionaux ont peu de goût pour cette boisson; Pilowitz fut le seul qui regretta ce changement dans les habitudes de la signorina. La provision de thé était épuisée. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Durant le quatrième mois, l'abbé Gherbini, frappé de la pâleur de Miss Martha et de l'altération de son visage, lui adressa des questions sur l'état de sa santé; mais elle le rassura en lui disant qu'elle était sujette à des accès de langueur dont elle savait parfaitement la cause. Le vieux commandeur à son tour, interrogea la *padrona di casa*, qui lui répondit : — Il faut que la signorina soit indisposée, car depuis huit jours, elle ne mange presque plus.

Dans le courant du cinquième mois, Miss Martha fit encore une visite matinale au juif San-

Quirigo, puis elle se rendit à l'église Saint-Maurice, où elle eut une longue conférence avec le curé. Entre autres choses, elle demanda comment se faisaient les enterrements à Venise, et ce que coûtaient une messe des morts et un convoi funéraire de la dernière classe. Comme elle parut satisfaite de la modicité des prix, le brave homme de curé pensa qu'il s'agissait de quelque œuvre de charité. Rentrée chez elle, miss Martha employa une partie de la journée à écrire. Sur sa cheminée elle déposa deux petits paquets soigneusement enveloppés et cachetés ; l'un portait cette suscription : « A Don Alvise Centoni, » et l'autre : « Pour mes funérailles. » A la chute du jour, Miss Lovel, ayant mis ordre à ses affaires avec un sang-froid méthodique, se coucha épuisée de fatigue et de besoin. Quand ses amis arrivèrent à l'heure accoutumée, ils trouvèrent sa porte fermée, et la locandière inquiète secoua la tête en leur disant : — *Sta poco ben* (Elle ne va pas bien).

XI

Pendant ce temps-là, Centoni attendait en vain dans sa cellule de Saint-George-Majeur qu'on daignât venir l'interroger. L'heure où l'on ouvrait sa fenêtre pour renouveler l'air était aussi le moment choisi pour infliger les punitions corporelles

aux soldats autrichiens qui avaient commis quelque faute contre la discipline. On entendait alors le claquement de la terrible baguette qui résonnait sur le dos nu du patient, les gémissements de ce misérable, la voix du sergent comptant les coups, et à laquelle se mêlait celle de l'officier qui ordonnait aux exécuteurs de frapper plus fort. Les prisonniers, témoins du spectacle émouvant de la *schlague*, apprenaient ainsi à compter en langue allemande ; quelquefois, l'école de peloton variait leurs plaisirs ; ceux d'entre eux qui s'attendaient à être fusillés, pouvaient admirer la précision des mouvements et l'ensemble parfait avec lequel les chiens des fusils tombaient sur les batteries, au commandement de *Feuer !*

Telles étaient les seules récréations du pauvre Centoni ; aussi, le jour où la voix glapissante et bien connue du crieur public s'éleva par dessus tous les autres bruits de la prison, il lui prêta une oreille attentive et charmée. Aux cris trois fois répétés de *Santa Marta !* et de *Sant'Alvise !* il comprit que les vociférations s'adressaient à lui, devina tout de suite le complot et répondit, comme nous l'avons raconté, par le cri que recueillirent les fines oreilles de Suzannette et de Betta. Cependant les vagues espérances que cet incident avait fait naître dans l'esprit de Centoni s'éteignirent peu à peu. Le souvenir de la situa-

tion critique où il avait laissé miss Lovel et la certitude que cette situation s'aggravait de jour en jour, le jetaient dans une angoisse inexprimable. Il passait de longues heures à estimer la valeur numéraire des bijoux et objets d'art que possédait son amie, le prix qu'en donnerait le vieux rusé de San-Quirigo et le temps que pouvaient durer ces faibles ressources. Comme il s'entendait en expertise, il ne se trompait pas de beaucoup dans ses calculs. C'était vers le sixième mois que devait arriver le terme fatal, car il ne doutait point que Miss Lovel ne se laissât mourir plutôt que de contracter des dettes.

Un matin, assis sur son lit, il ruminait ces tristes pensées, lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit. Le geôlier parut, accompagné du gardien-chef et d'un homme en habit vert. L'agent de police s'avança jusqu'au milieu de la chambre et débita d'un ton académique un petit sermon évidemment appris par cœur et récité peut-être pour la centième fois. L'orateur invita le prisonnier à s'abstenir de propos imprudents qu'il ne pourrait plus tenir désormais sans une noire ingratitude, et l'engagea fort à se féliciter de la clémence du bon gouvernement qui lui pardonnait ses fautes, conspirations, blasphèmes, crimes et délits passés. Centoni voulut protester contre la qualification de conspirateur; mais, au premier mot qu'il es-

saya de prononcer, il s'aperçut avec effroi qu'il bégayait.

— Remettez-vous, lui dit l'homme en habit vert. Ce bégaiement est un effet de vos cinq mois de silence. Nous en voyons de fréquents exemples dans les prisons. Cela passera bientôt. Profitez de la petite leçon que vous venez de recevoir, et n'oubliez pas que la récidive pourrait entraîner le *cacere duro* ou même la peine de mort, selon la gravité d'un second délit. Maintenant suivez-moi au bureau pour faire inscrire votre sortie sur le registre des *carcerati*.

Cette dernière formalité une fois remplie, le drôle en habit vert, chargé de conduire le prisonnier hors de l'île Saint-George, changea subitement de ton et passa de l'arrogance à la politesse la plus obséquieuse, donnant à Centoni de la seigneurie, disant que son métier lui déplaisait fort et qu'il y renoncerait s'il n'avait sur les bras une femme et trois enfants ; que la République pouvait revenir un jour, et qu'il servirait Manin plus volontiers que le gouvernement de *là-bas*. Mais Centoni, trop bon Vénitien pour se laisser prendre à ces grossières provocations, répondit en bégayant qu'il avait laissé sa langue à Saint-George-Majeur. Au moment où la gondole toucha les marches de la *Piazzetta*, il dit adieu au très fidèle agent de la *polizia*, sauta lestement sur la

rive et partit en courant de toutes ses forces. Il traversa la place Saint-Marc, le pont Saint-Moïse, la place et le pont Sainte-Marie-Zobenigo, et, laissant à sa droite l'église Saint-Maurice, il s'enfonça dans une des trois petites rues qui aboutissent au *Rio santissimo*, et s'arrêta enfin, hors d'haleine, devant une porte basse. Il eut beau sonner, frapper et appeler, on ne lui ouvrit point. Du haut de la maison voisine, une femme, attirée par le bruit, lui cria que les voisins étaient à la paroisse ; puis elle referma sa lucarne.

On fête tant de saints à Venise, que nul n'en saurait dire le nombre. Centoni pensa, d'ailleurs, qu'il avait bien pu se tromper, dans sa prison, en comptant ses journées de captivité. Il courut à Saint-Maurice. L'église était déserte. A l'entrée d'une petite chapelle latérale, il vit deux tréteaux de bois, près desquels gisait à terre un paquet d'oripeaux noirs. Des gens du peuple, prosternés dans un coin, priaient avec ferveur. Un sacristain, armé de l'éteignoir, s'approcha de l'autel où les cierges brûlaient encore; Centoni lui prit le bras, et, montrant les tréteaux de bois, il prononça d'une voix altérée ces deux mots : — Qui donc?

— Je ne sais pas, répondit le sacristain avec indifférence; une femme, une étrangère, je crois.

Les gens du peuple agenouillés se levèrent. Centoni se trouva en face de Suzannette et de Betta :

— Parlez donc, vous autres, leur dit-il ; où est Martha Lovel ?

— *In paradiso*, répondirent les deux jeunes filles en faisant le signe de la croix.

Centoni chancela ; ses yeux se voilèrent. Soutenu par les bonnes gens qui se pressaient autour de lui pour le secourir, il se traîna jusqu'au petit pont Saint-Maurice. A peu de distance, il aperçut dans le Rio trois gondoles découvertes glissant lentement sur l'eau de lagunes. La première portait le cercueil entouré de quatre pénitents masqués; dans la seconde étaient les prêtres en surplis, et dans la troisième Pilowitz, le commandeur et l'abbé Gherbini. A la vue de cet appareil funèbre, le pauvre Centoni tomba évanoui dans les bras d'un homme du peuple. Lorsqu'il reprit connaissance, on l'avait transporté chez la locandière de Miss Lovel. Cette femme lui remit le paquet cacheté sur lequel était inscrit son nom. Il y trouva une lettre et la petite boîte ornée du rhinocéros en piqué-croisé. La lettre contenait ce qui suit :

« Cher Alvise, au moment où vous lirez mon dernier adieu, il n'y aura plus de Martha Lovel. Je voulais vivre pour vous; je ne l'ai pas pu. Vous savez ma triste histoire. Depuis cinq mois, je vis d'expédients. Pour aller plus loin, il faudrait descendre jusqu'à recourir à la charité de personnes étrangères auxquelles je ne puis offrir aucune ga-

rantie, ou bien il faudrait demander crédit à des gens qui se croient plus pauvres que moi. Cela m'est impossible. A quoi servirait de me souhaiter autre que je ne suis, puisque vous m'aimez telle que Dieu m'a faite? On me blâmera d'avoir gardé le silence, et si je parlais, on me prendrait pour une intrigante. Mes amis eux-mêmes, si je leur faisais la confidence de ma détresse, s'éloigneraient peut-être de moi. Au lieu de cela, ils me plaindront, ils me donneront un regret, peut-être une larme, en me conduisant à ma dernière demeure, et je leur laisserai la satisfaction de pouvoir dire que je suis morte par ma faute.

« Croyez-moi, cher Alvise. Si je pouvais seu lement prévoir quand s'ouvrira votre odieuse prison, je ferais tout au monde, je supporterais toutes sortes d'humiliations pour vivre jusqu'au jour de votre délivrance ; mais vos ennemis ne pardonnent jamais; ils ne savent oublier que le prisonnier dans son cachot. L'incertitude abat mon courage. La misère m'envahit; on ne m'a pas appris à lutter contre elle. Je ne suis pas de force à lui résister.

« En voyant combien il faut peu de chose à une femme pour se nourrir — un morceau de pain, un sou de lait — j'ai cru d'abord que je vivrais longtemps ainsi; et puis le jour est venu où le sou lui-même et le morceau de pain ont manqué. Mais je

veux vous épargner ces détails affligeants. Dans ce pays, qui ne me doit rien, puisque je suis étrangère, il ne me convient pas de me laisser porter au cimetière par la charité publique. On trouvera sur ma cheminée la petite somme d'argent rigoureusement nécessaire aux frais de mon convoi. Excusez, cher ami, ce dernier soupir de mon orgueil. Toute misérable que je suis, il m'est doux de penser que je puis encore faire un legs. Je vous donne ma petite boîte en piqué-croisé. Elle renferme une boucle de mes cheveux et quelques parfums. On dit que les souvenirs de l'odorat ont une vivacité particulière. Je vous avais promis de ne plus porter cette boîte chez San-Quirizo; j'ai tenu parole.

« Mes forces s'épuisent; ma vue se trouble. Ma plume refuse de marcher. Je tombe de faiblesse et d'inanition. La nature m'avertit qu'il est temps de me traîner jusqu'à ce lit d'où je ne me lèverai plus. J'avais résolu de mourir avec courage; je ne voulais pas m'apitoyer, et voilà mes larmes qui coulent. Hélas! pauvre et cher ami, je vous aurais aimé bien tendrement. Ma mort sera étrange, mystérieuse et triste, comme ma naissance. Toutes mes espérances ont été trompées. Vous souvenez-vous de nos promenades à Sant'Élena et au jardin botanique? Ce sont là mes seuls jours de bonheur. Mon cœur se brise. Adieu!

« Votre malheureuse fiancée,

« MARTHA LOVEL. »

XII

Bien des gens avaient perdu de vue Miss Lovel, depuis sa retraite dans la maisonnette de Saint-Maurice. Quelques-uns la croyaient partie pour l'Angleterre avec sa gouvernante. Un soir, dans un café, des jeunes gens racontèrent que cette belle indifférente, qui passait pour riche, était, à la lettre, morte de faim. Le lendemain on n'en parla plus. Au bout d'un an, le vieux commandeur Fiorelli était tombé en enfance. Pilowitz ayant eu une querelle avec le major de son régiment, avait été envoyé en Transylvanie. L'abbé Gherbini, devenu chanoine de Saint-Antoine de Padoue, s'en alla prendre possession de son siége au chapitre de cette ville.

Quand le public a porté sur un homme un jugement quelconque, il n'aime pas à changer d'opinion. Centoni rentra en pleine possession de sa réputation d'esprit faible et de maniaque. On plaisanta de son emprisonnement, comme d'une méprise de la police, et l'on remarqua seulement qu'avec le temps ses manies avaient pris un caractère mélancolique. Peu soucieux de ce qu'on pensait de lui, il vivait plus enfoncé que jamais dans son obscur petit monde populaire, et il s'y créa une clientèle aussi nombreuse que celles des Mocenigo ou des Contarini de l'ancienne Ré-

publique; mais comme il ne marchait point par la ville suivi de ses créatures, on ne les connaissait pas. Il maria Suzannette avec un jeune gondolier; la noce se fit dans une guinguette, où il présida le festin et ouvrit les danses avec l'épousée. La police, ne trouvant rien à redire à sa conduite, se lassa de le surveiller. Les années s'écoulèrent, et il n'y a, comme on dit, si longue rancune que le temps n'en puisse voir la fin.

Au mois de septembre 1857, lorsqu'on apprit à Venise la mort de Manin, quelques jeunes gens prirent le deuil. Centoni, interrogé pour ce fait, exhiba une lettre cachetée de noir et timbrée de Trévise, qui lui annonçait la mort et l'héritage d'une vieille parente qu'il avait dans cette ville. L'année suivante, tous les regards se tournèrent vers le Piémont. Un nom nouveau était dans toutes les bouches, celui de Cavour. — « La guerre ! » ce cri, rasant la terre comme une hirondelle, vola de Paris à Venise. Il fallait que les baïonnettes étrangères fussent rejetées au delà des rives de l'Adriatique, puisque la France l'avait dit hautement. On ne douta plus de l'accomplissement de cette promesse après les journées de Palestro, de Magenta et de Melegnano. Du haut du Campanile de Saint-Marc, on distinguait en pleine mer les pavillons de la flotte française. Cependant on savait qu'une lutte suprême se

préparait sur les bords du Mincio. Dans la nuit du 24 au 25 juin 1859, toute la ville resta debout. Enfin la nouvelle de la victoire de Solferino vint changer l'anxiété générale en un véritable délire. Déjà, de l'Arsenal, de l'île Saint-George, du palais Foscari et des autres casernes, la garnison craignant d'être enfermée dans les lagunes, pliait bagage pour aller rejoindre les débris de l'armée. Devant l'église Santa-Lucia un détachement qui gardait les abords du chemin de fer fut menacé par un rassemblement. Les soldats, dont les armes étaient chargées, faisaient bonne contenance. Un conflit semblait imminent, lorsqu'un jeune homme, traversant la foule, monta sur les marches de l'église et adressa quelques paroles au peuple d'un ton d'autorité. Aussitôt l'émeute s'apaisa ; un seul turbulent, en manche de chemise, le bras nu jusqu'au coude, brandissait un couteau de cuisine en criant : — Mort aux Autrichiens ! qu'on m'en donne un à dépecer!

Deux hommes saisirent ce forcené au collet et le traînèrent jusqu'au portail de l'église. L'orateur de la bande le regarda un moment avec attention : — Coquin, dit-il ensuite, tu serais dépecé toi-même, si l'on savait qui tu es. Te voilà bien changé depuis le jour où tu me récitas ton sermon de commande à Saint-George-Majeur.

— Quoi ! c'est vous, seigneur Centoni ? répondit l'agent de police défroqué; vous aussi vous êtes bien changé. Vous parlez en maître, et l'on vous obéit. Je ne vous croyais pas si puissant.

— Tu vas apprendre à me connaître, reprit Centoni. Au point où en sont les choses, je n'ai plus rien à dissimuler à toi ni à tes pareils. Sache donc qu'il y a dans cette ville une centaine de gaillards robustes dont je puis disposer, sans compter les femmes et les petits enfants. Tu vois que je n'aurais qu'un mot à dire pour te faire pendre.

— Oui, répondit le drôle avec assurance; mais vous ne le direz pas. Vous êtes bien trop bon pour cela. D'ailleurs, mes deux bras ne valent-ils pas ceux des autres? Commandez, et je vous obéirai.

Le Vénitien plaisante volontiers, à toute heure, comme le Français, et, dans les moments de danger, cette disposition naturelle devient une des grâces du courage. Centoni en subit le prestige. — Tu es un effronté maroufle, dit-il en riant. Va, je te pardonne. Suis-nous si tu veux. — Mes amis, ajouta-t-il en s'adressant aux gens du peuple, laissons ces étrangers opérer leur retraite, et allons à la *Merceria* chercher des étoffes pour orner nos fenêtres de drapeaux aux trois couleurs nationales.

Dans le magasin le mieux achalandé de la

Merceria, on trouva de quoi faire un bon nombre de drapeaux aux trois couleurs italiennes. Centoni paya les frais sans marchander, et le rassemblement se dissipa. Deux jours après, on ne voyait plus de drapeaux aux fenêtres. La consternation était sur tous les visages, on n'entendait que le son aigre des tambours autrichiens sonnant la marche avec leur lenteur ordinaire et le pas pesant des soldats qui reprenaient le chemin des casernes et des postes militaires. L'armistice et les préliminaires de la paix de Villafranca étaient connus. Comme en 1797 et en 1849, Venise sacrifiée ne recueillait de tout le sang qui venait de couler que des témoignages stériles de sympathie et de bonnes promesses de l'Autriche qui jamais n'avait tenu ses promesses.

Le soir de ce triste jour, une heure avant le coucher du soleil, on vit un peloton de soldats sortir du palais Foscari, descendre par les escaliers du Rialto sur la rive *del Carbon* et cerner les issues d'une maison. Don Alvise pleurait, la tête dans ses deux mains, lorsqu'il fut tiré de ses rêveries par l'arrivée des uniformes précédés d'un homme en habit vert. L'égorgeur forcené de la place Santa-Lucia était réintégré dans ses fonctions d'agent de police. — Seigneur Centoni, dit-il, pour peu que vous sachiez les nouvelles, ma présence ne doit pas vous surprendre.

— Comment! s'écria Don Alvise, tu m'as dénoncé ?

— Eh ! sans doute. Pouvais-je m'en dispenser après les intéressantes révélations que vous m'avez faites l'autre jour ?

— Mais tu me dois la vie, misérable !

— Bien plus, je vous devrai ma fortune, car on me récompensera certainement d'avoir su découvrir les menées d'un homme aussi dangereux que vous. Croyez à ma reconnaissance, messer Alvise. Comment pourrais-je vous servir ? dites-le moi dans notre joli dialecte ; ces lourdauds qui nous entourent ne parlent pas chrétien.

— Eh bien, si tu le sais, dis-moi ce qu'ils vont faire de moi. Ne me cache rien ; c'est l'unique service que je puisse accepter d'un maraud de ton espèce.

— Par Bacchus ! vous êtes un homme fort, messer Alvise. Je vous dirai donc la vérité. Ils n'ont pas dessein de vous mener à la noce ni de vous donner la couronne de Chypre et de Jérusalem. Cherchez vous-même ce qu'on doit espérer de gens humiliés, vaincus, pleins de rage, et qui ont entre leurs mains un rebelle dans le cas de récidive, en temps de guerre et sous l'état de siége.

— Je ne crains qu'une seule chose, répondit Centoni : *le carcere duro*.

— Alors ne craignez rien ; mais, à votre place, j'aurais une peur de tous les diables, car il y a remède à tout, excepté à la mort.

— J'aime mieux cela, pourvu qu'on ne me fasse pas languir. Sera-ce bientôt ?

— Demain matin, à six heures.

— Tant mieux ! où allons-nous ?

— Au fort de San-Nicoletto.

— Marchons.

La barque des prisonniers attendait devant la maison. Don Alvise y fut installé entre quatre soldats, dans la cabine fermée au verrou, et la lourde machine vogua lentement vers le Lido en suivant le Grand Canal. Elle n'était pas encore à la hauteur de la *Piazzetta* que déjà la fidèle Teresa, qui avait écouté aux portes, répandait la nouvelle de l'arrestation de son maître dans tout le voisinage. Bientôt après, il se formait sur la rive *del Carbon* un petit rassemblement où l'on délibérait à voix basse. Une jeune femme se détacha du groupe, et sauta lestement dans une de ces gondoles étroites et sans cabine dont on se sert pour la course les jours de régates. Deux hommes vigoureux saisirent les rames, et la mince gondole partit avec la rapidité d'une flèche. En une demi-heure elle atteignit à la rive de San-Nicoletto, et se rangea près de la grosse barque des prisonniers, qui attendait en-

core les soldats de l'escorte pour les ramener au palais Foscari.

Le soleil de juin se couchait, et l'*angelus* sonnait aux églises, quand Susanette, — car c'était elle, — sortit de la gondoline et se présenta intrépidement à la porte de la caserne. Nous n'entreprendrons point de rapporter ici le torrent de paroles qui coula de ses lèvres de rose avec une volubilité merveilleuse, ni les mensonges et subterfuges qu'elle sut imaginer. Il suffit de dire qu'après avoir enjôlé le portier-consigne, l'officier et toute la garde du poste d'entrée, elle obtint la permission de causer avec un jeune sergent lombard qu'elle connaissait. Apparemment, ce qu'elle avait à lui demander était chose grave, car elle pria fort longtemps, et son insistance alla jusqu'aux larmes. A la fin pourtant, le jeune sergent se laissa attendrir et persuader; il leva la main en faisant une promesse appuyée d'un serment; pour le remercier, Susanette lui sauta au cou et l'embrassa de tout son cœur, puis elle courut à sa gondoline qui la reconduisit à la rive *del Carbon*, où le rassemblement délibérait encore. — J'ai réussi, dit-elle à ses amis; les soldats lombards ôteront les balles de leurs cartouches; le sergent glissera deux mots dans l'oreille de notre pauvre patron, en lui bandant les yeux. Le bon sior comprendra le tour. Il saura bien

faire le mort en se jetant à la renverse, et le reste nous regarde.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, des gens du peuple, des femmes et des enfants, curieux d'assister à une exécution, abordaient au Lido de divers quartiers de la ville. Ils attendaient, les uns sur le terrain consacré au tir à la cible, les autres devant la porte de la caserne. En ce moment, le désordre causé par le désastre de Solferino n'était point encore réparé. Une partie de la garnison restée sur la terre ferme ne savait si elle devait retourner à Venise. On n'avait laissé dans les forts du Lido qu'un petit nombre de soldats lombards. C'était ce débris de la garnison de San-Nicoletto qui se trouvait chargé de mettre à mort le condamné Centoni. A six heures précises, la porte de la caserne s'ouvrit, et l'on vit sortir un peloton de fusiliers commandés par un sergent lombard et un lieutenant allemand. Les soldats formaient deux files entre lesquelles était Don Alvise, la tête nue et marchant d'un pas ferme, bien qu'on le menât où pas une des personnes présentes n'eût voulu aller. Une jeune femme, se penchant vers sa voisine, lui dit à voix basse : — Tout va bien ! ce sont les Lombards.

Et quand le détachement passa, elle échangea un clignement de paupière avec le sergent. Arrivé sur

le terrain du tir à la cible, Centoni pria l'officier de ne pas lui faire bander les yeux, disant avec gaieté qu'on ne mourait qu'une fois et que la vue des fusils ne l'effrayait point. Dans ce moment, on aperçut à quelques brasses du rivage une grosse barque aux couleurs jaune et noire. L'officier, pensant que cette barque apportait peut-être la grâce du condamné, voulut attendre qu'elle eût abordé. Douze soldats croates en descendirent, conduits par un vieux capitaine et un agent de police. Un colloque en langue allemande s'engagea entre le capitaine et le lieutenant, à la suite duquel on vit les Lombards former la haie, écarter les curieux, et céder la place aux Croates sur le terrain du tir à la cible. Centoni mit un genou en terre. Les Croates abaissèrent leurs armes avec la précision d'un seul homme. On entendit le commandement de *feuer!* et le condamné tomba foudroyé. Deux femmes du peuple, l'une jeune et belle, l'autre boiteuse et rachitique, se jetèrent, malgré les soldats, sur le corps de Centoni, en poussant des cris déchirants. On fut obligé de leur arracher ce cadavre qu'elles tenaient embrassé, sans s'apercevoir qu'il les inondait de sang. Un quart d'heure après, la plage lugubre du Lido était entièrement déserte.

Un parent collatéral hérita de la fortune de Centoni. En 1863, il y avait dans un coin du ci-

metière de Venise, un petit tombeau de marbre blanc, élevé par les soins de ce parent, et sur lequel on lisait ces mots au-dessous des deux noms de Martha Lovel et d'Alvise Centoni : *promessi sposi*.

FIN.

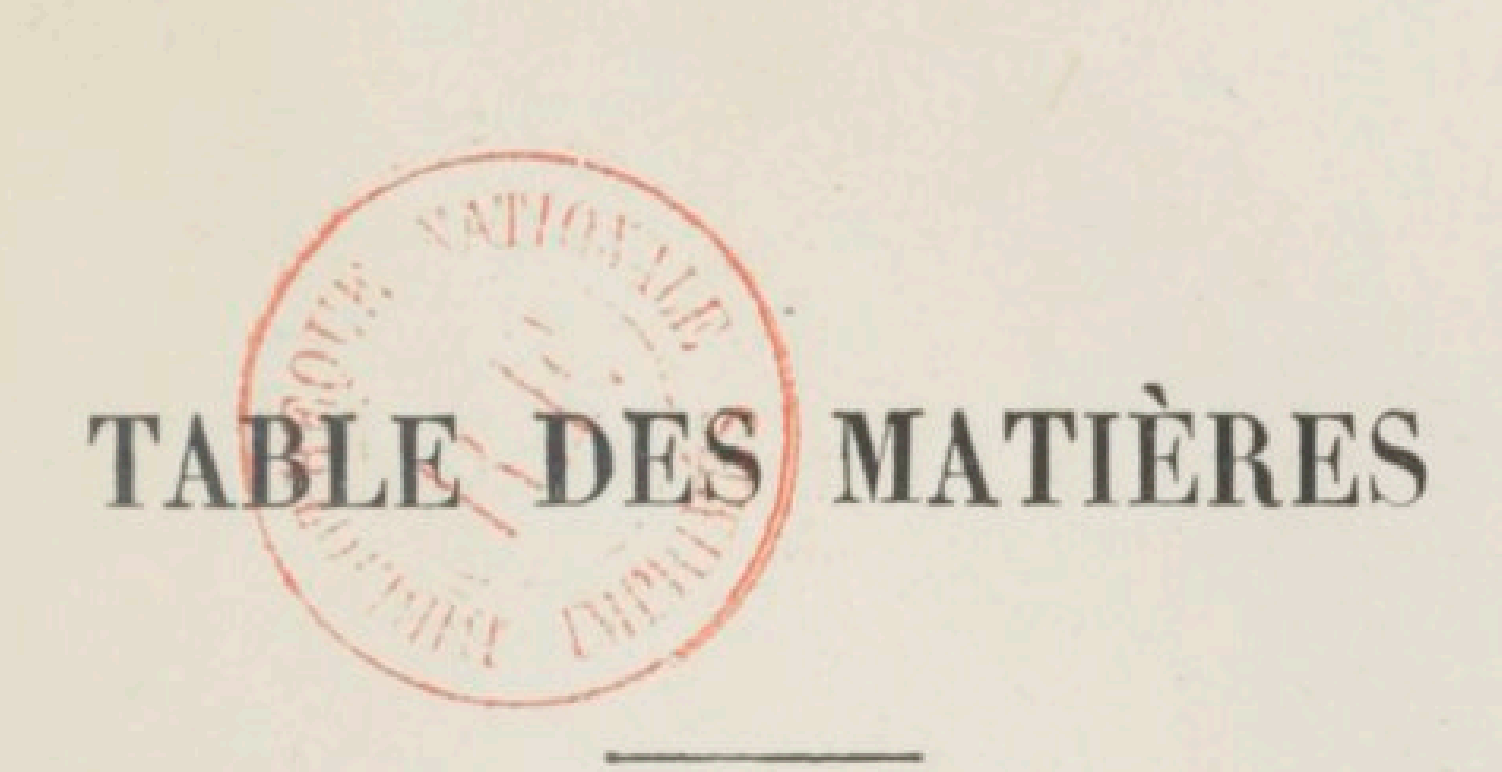
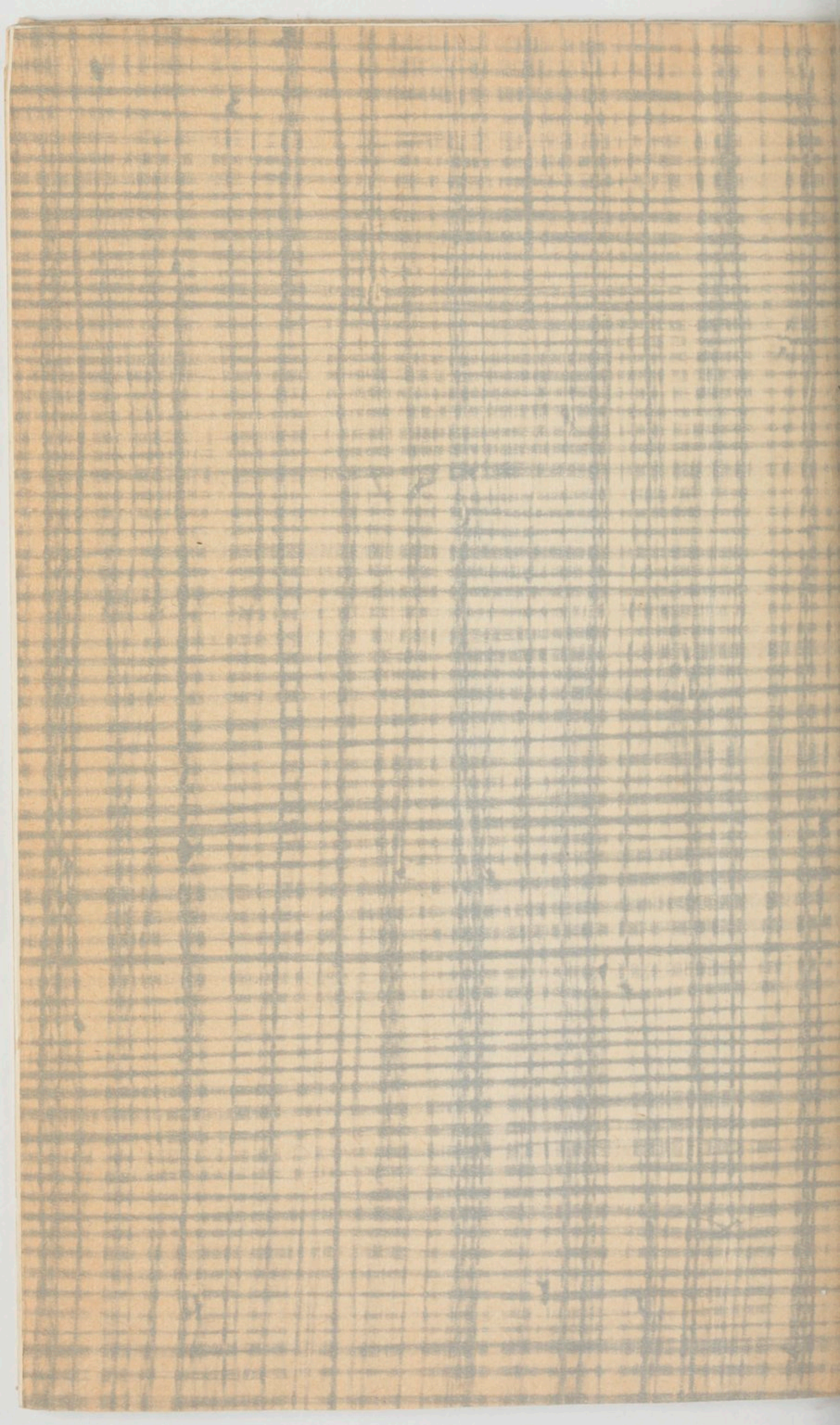


TABLE DES MATIÈRES






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02885020 5